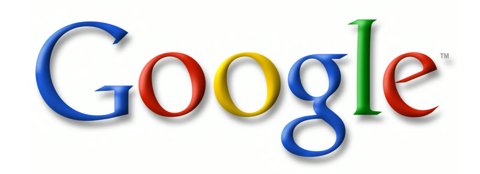
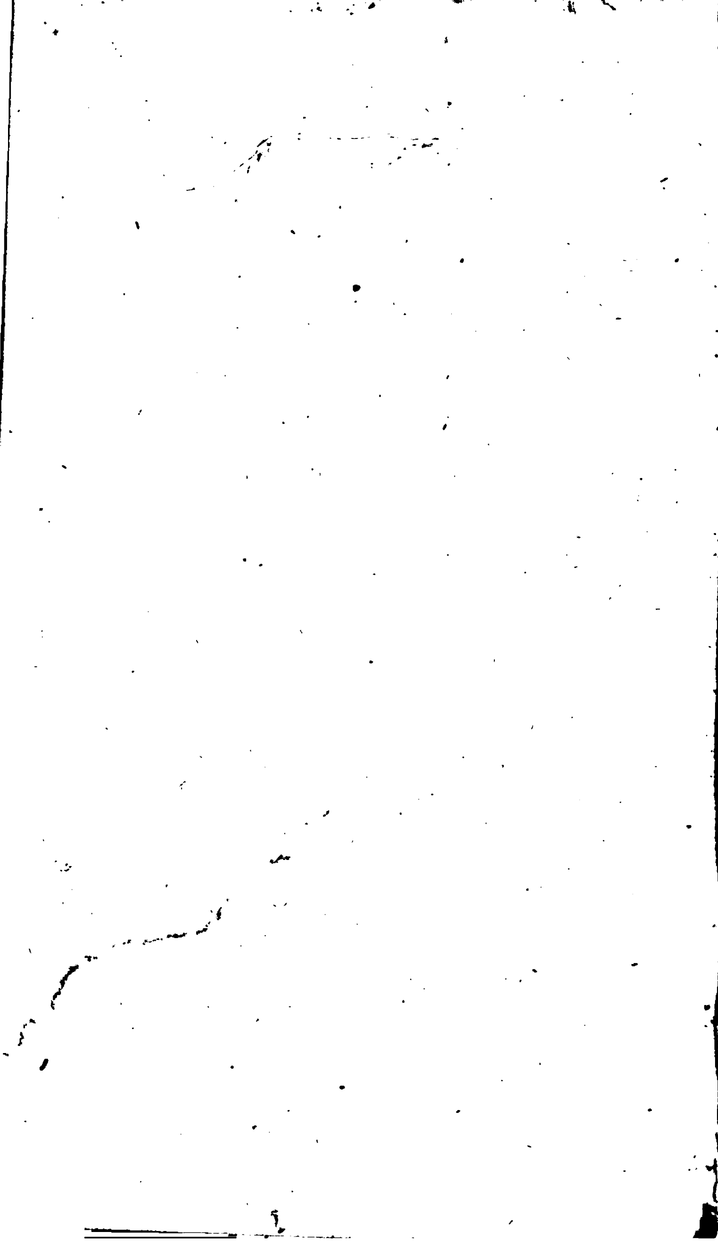






L'ODYSSÉE D'HOMERE.

TOME QUATRIÉME.

L'ODYSSÉE D'HOMERE,

TRADUITE EN FRANÇOIS, AVEC DES REMARQUES.

Par MADAME DACIER.

TOME QUATRIÉME.

Nouvelle Edition revuë, corrigée & augmentée.



A PARIS,

Du Fonds de Messieurs Rigaud & Anisson,

Chez G. MARTIN, H. L. GUERIN, A. BOUDET, & L. F. DELATOUR, Libraires.

M. DCC. LVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

que la ſage Penelope, ſemblable à la chaſte Diane & à la belle Venus, deſcend de ſon appartement ſuivie de ſes femmes, qui lui mettent d'abord près du feu un beau ſiége fait tout entier d'yvoire & d'argent, ouvrage d'Icmalius, tourneur célébre, qui y avoit employé tout ſon art, & qui y avoit joint un marchepied très-magnifique & très-commode. On étendit des peaux ſur ce ſiége & Penelope s'aſſit. Les femmes ſe mirent d'abord à deſſervir les reſtes des Pourſuivans & à emporter les tables & les coupes d'or & d'argent. Elles jetterent à terre ce qui reſtoit dans les braſiers & mirent à la place quantité d'autre bois, afin qu'il ſervît à les éclairer & à les chauffer.

Melantho, la plus inſolente des femmes de la Reine, voyant encore Ulyſſe dans la ſalle, l'entre-

prit pour la feconde fois, & lui dit : Etranger, veux-tu nous im- « portuner toujours par ta préfence, « en rodant même pendant la nuit « dans ce Palais ? C'eft donc pour « obferver tout ce que font les fem- « mes ? Sors au plus vîte, miférable « que tu es, & contente-toi d'avoir « mangé ton faoul, autrement avec « cette torche allumée je te jetterai « dehors. «

Ulyffe la regardant avec des yeux enflammés de colère, lui dit : Malheureufe, pourquoi m'at- « taquez-vous toujours avec tant « d'aigreur ? Eft-ce parce que je « ne fuis plus jeune, que je n'ai que « de méchans habits, & que je de- « mande mon pain dans la ville ? « C'eft la néceffité qui m'y force ; « le monde eft rempli de mendians « comme moi, qu'elle a réduits « dans ce miférable état. J'étois au- « trefois favorifé de la fortune ; j'ha- «

» bitois une maiſon opulente, & je
» donnois liberalement à tous les
» pauvres qui ſe préſentoient & qui
» avoient beſoin de mon ſecours ;
» j'avois une foule d'eſclaves, & j'é-
» tois environné de toute la magni-
» ficence qui attire les yeux, & qui
» fait qu'on paroît heureux. Jupiter
» a renverſé cette grande fortune ;
» telle a été ſa volonté. Que cet
» exemple vous rende plus ſage ;
» craignez que vous ne perdiez
» tous ces avantages & toute cette
» faveur qui vous relevent au-deſſus
» de vos compagnes, que votre
» maîtreſſe irritée ne vous puniſſe
» de vos emportemens, ou qu'U-
» lyſſe même ne revienne ; car
» toute eſpérance de retour n'eſt pas
» perdue pour lui. Et quand même
» il ſeroit hors d'état de revenir, il
» a, par la faveur d'Apollon, un fils
» en âge de tenir ſa place. Ce jeune
» Prince connoît tous les déſordres

que les femmes commettent dans «
ce Palais, & il en ſaura faire la «
punition qu'ils méritent. «

Il parloit aſſez haut pour être entendu de Penelope. Elle appelle cette femme & lui dit: Inſo- «
lente, tout le déſordre de votre «
conduite m'eſt connu, & je ſai «
l'affreux complot où vous êtes en- «
trée; vous n'êtes deſcendue que «
pour m'épier, parce que vous a- «
vez ſçu, & que vous me l'avez «
oui dire à moi-même, que je de- «
vois venir parler à cet étranger «
pour lui demander des nouvelles «
de mon mari, dont l'abſence me «
tient dans une affliction conti- «
nuelle : la mort ſera le juſte châ- «
timent de votre perfidie. «

En achevant ces mots elle appelle ſa fidéle Eurynome à qui elle avoit commis le ſoin de ſa maiſon : Eurynome, lui dit-elle, «
apportez ici un ſiége, & couvrez- «

» le d'une peau afin que cet étran-
» ger s'aſſeye près de moi ; car je
» veux l'entretenir.

Eurynome apporte promptement le ſiége, le place près de la Reine, & le couvre d'une peau. Ulyſſe s'étant aſſis, la Reine lui parle la premiere en ces termes :
» Etranger, avant toutes choſes,
» dites-moi, je vous prie, qui vous
» êtes, d'où vous êtes, & qui ſont
» vos parens.

» Princeſſe, répondit le prudent
» Ulyſſe, il n'y a point d'homme
» ſur toute l'étendue de la terre qui
» ne ſoit forcé d'admirer votre ſa-
» geſſe ; car votre gloire vole juſ-
» qu'aux cieux, & on vous regarde
» avec raiſon comme un grand Roi,
» qui regnant ſur pluſieurs peuples
» avec piété, fait fleurir la juſtice,
» & ſous le ſceptre duquel les cam-
» pagnes ſont couvertes de riches
» moiſſons, les arbres chargés de

fruits, les troupeaux féconds, la « mer fertile, & les peuples tou- « jours heureux; car voilà les effets « d'un gouvernement pieux & juſ- « te. Faites-moi toutes les queſtions « que vous voudrez, mais ne me « demandez, je vous prie, ni ma « naiſſance ni mon pays; épargnez- « moi un ſouvenir qui me plonge « dans les douleurs les plus cruel- « les. Je ſuis accablé de malheurs, « & il eſt déſagréable de ne porter « chez les étrangers que des lamen- « tations & des ſoupirs ſur ſa mau- « vaiſe fortune. Il eſt même honteux « de ſoupirer toujours; vous vous « laſſeriez enfin de mes plaintes; « vos femmes mêmes s'en moc- « queroient, & me reprocheroient « que le vin ſeroit bien plus la ſour- « ce de mes larmes que mon af- « fliction.

La ſage Penelope lui répondit: « Etranger, les Dieux ont détruit «

» tous les avantages dont ils m'a-
» voient favorisée, & ruiné toute
» ma beauté depuis que les Grecs se
» sont embarqués pour Troye, &
» que mon mari les a suivis. Si ce
» cher mari revenoit reprendre la
» conduite de sa maison & de ses
» Etats, ma gloire en seroit plus
» grande, & c'est là la seule beau-
» té dont une femme doit se piquer.
» Présentement je gémis sous le
» poids de mon affliction, si grands
» sont les maux qu'il a plu à Dieu
» de m'envoyer; car tous les plus
» grands Princes des Isles voisines,
» comme de Dulichium, de Sa-
» mos, de Zacynthe, ceux même
» de cette isle d'Ithaque s'opiniâ-
» trent à me faire la cour, & me
» poursuivent en mariage malgré
» l'aversion que j'ai pour eux, & en
» attendant que je me déclare, ils
» ruinent ma maison. Voilà ce qui
» m'empêche d'avoir soin de mes

ſupplians & de mes hôtes. Je ne « me mêle plus même de donner « mes ordres à nos hérauts, qui « ſont des miniſtres publics & ſa- « crés ; mais je languis & je me « conſume en pleurant toujours « mon cher Ulyſſe. Cependant les « Pourſuivans font tous leurs efforts « pour preſſer mon mariage, & moi « j'invente tous les jours de nouvel- « les ruſes pour l'éloigner. La pre- « miere qu'un Dieu m'a inſpirée « pour me ſecourir, c'eſt de m'at- « tacher à faire ſur le métier un « grand voile, & de tenir ce lan- « gage aux Pourſuivans : «

Jeunes Princes, qui m'avez « choiſie pour l'objet de vos feux « depuis la mort de mon cher Ulyſ- « ſe, quelque envie que vous ayez « de hâter mon hymen, ayez pa- « tience, & afin que tout le travail « que j'ai déja fait ne ſoit pas perdu, « attendez que j'aie achevé ce voile «

» que je destine pour la sépulture du
» héros Laërte, quand la cruelle
» Parque aura tranché le fil de ses
» jours; car je craindrois d'être ex-
» posée aux reproches de toutes les
» femmes de Gréce, si un Prince
» aussi riche que Laërte, & qui me
» doit être si cher, venoit à être por-
» té sur le bûcher sans être couvert
» d'un drap mortuaire fait de ma
» main.

» C'est ainsi que je leur parlai, &
» ils se rendirent à ces raisons. Je
» dressai donc dans mon apparte-
» ment un métier où je travaillois
» pendant le jour; mais dès que la
» nuit étoit venue, & que les tor-
» ches étoient allumées, je défaisois
» ce que j'avois fait le jour. Cela
» dura trois ans entiers, pendant les-
» quels je flattai leurs vœux de l'es-
» pérance d'un hymen très-pro-
» chain. Mais quand les jours & les
» mois révolus eurent amené la qua-

triéme année, alors ces amans a- «
vertis par quelques-unes de mes «
femmes qu'ils avoient gagnées, & «
qui les introduisirent dans mon ap- «
partement, me surprirent, & non «
contens de me faire des repro- «
ches, leur flamme insolente les «
porta à me menacer. Je fus donc «
obligée malgré moi d'achever ce «
voile. Aujourd'hui je ne puis plus «
éviter cet hymen, & je ne trouve «
aucun expédient pour le reculer. «
Tous mes parens me pressent de «
choisir un mari; mon fils est las de «
ces Princes qui le ruinent, & le «
voilà en âge de gouverner lui- «
même sa maison. Daigne Jupiter «
lui donner la sagesse nécessaire «
pour la gouverner avec gloire. «
Mais quelque affligé que vous «
soyez, expliquez-moi, je vous «
prie, votre naissance; car vous «
n'êtes point de ces hommes in- «
connus qu'on dit nés d'un chêne «
ou d'un rocher.

Le prudent Ulysse lui répondit : » Princesse, digne des respects de » tous les hommes, puisque vous » voulez absolument que je vous ap- » prenne ma naissance, je vous la » dirai ; vous allez renouveller & » augmenter mes maux ; cela ne se » peut autrement, quand un hom- » me a été aussi longtems que moi » éloigné de son pays, errant de » ville en ville parmi des traverses » infinies, & des dangers continuels, » toujours en butte aux traits de la » fortune ; mais vous le voulez, il » faut vous obéir.

» Il y a au milieu de la vaste mer » une grande isle qu'on appelle Cre- » te. Elle est belle & fertile, très- » peuplée, & elle a quatre-vingt- » dix villes considérables. Ses habi- » tans ne parlent pas tous le même » langage. Il y a des Achéens, des » Crétois originaires du pays, hom- » mes fiers, des Cydoniens, des

Doriens qui occupent trois villes, & des Pelaſges. La ville capitale, c'eſt Cnoſſe, grande ville où regnoit Minos, qui tous les neuf ans avoit l'honneur de jouir de la converſation de Jupiter, & d'entendre les oracles de ſa bouche. Minos fut pere du vaillant Deucalion, qui m'a donné le jour. Deucalion eut deux fils, Idomenée & moi. Idomenée s'embarqua avec les Grecs pour aller à Troye; car il étoit l'aîné, & homme de grand courage. Moi, comme le plus jeune, je reſtai dans le Palais de mon pere, & je m'appellois Æthon. Ce fut là que j'eus l'honneur de voir Ulyſſe, & de lui faire les préſens de l'hoſpitalité; car les vents le firent relâcher malgré lui à Crete comme il alloit avec ſa flotte à Ilion, en l'empêchant de doubler le cap de Malée, & le pouſſerent à l'embouchure du fleu-

» ve Amnisus, où est la caverne
» d'Ilithye, sur une rade très-diffi-
» cile & très-dangereuse. La tempê-
» te étoit si violente, qu'il eut beau-
» coup de peine à se sauver. En arri-
» vant à Cnosse, il demanda d'abord
» mon frere Idomenée, avec lequel
» il disoit qu'il étoit lié par les sacrés
» liens de l'amitié & de l'hospitalité;
» mais il y avoit dix ou onze jours
» que mon frere étoit parti sur ses
» vaisseaux. Je le reçus donc le
» mieux qu'il me fut possible, & je
» n'oubliai rien pour le bien traiter.
» Je fis fournir abondamment par la
» ville à tous ceux de sa suite le
» pain, le vin & la viande dont ils
» avoient besoin. Tous ces Grecs
» demeurerent douze jours chez
» moi, retenus par les vents contrai-
» res; car il soufloit un vent de nord
» si violent, qu'on avoit de la pei-
» ne à se tenir même sur la terre
» ferme, & sans doute il étoit exci-

té par quelque Dieu ennemi. Le «
treiziéme jour le vent tomba, & «
ils partirent. «

C'est ainsi qu'Ulysse débitoit ses fables, en les mêlant & les accommodant avec des vérités. Penelope en les entendant versoit des ruisseaux de larmes; comme les neiges, que le violent Zephyre a entassées sur les sommets des montagnes, se fondent dès que le vent de midi relâche le têms par ses douces haleines, & cette fonte fait déborder les rivieres & les torrens; de même Penelope attendrie par le recit d'Ulysse, fondoit toute en pleurs, & elle pleuroit son mari qui étoit là devant elle. Ulysse, la voyant en cet état, étoit touché de compassion, ses yeux étoient arrêtés & fixes comme s'ils eussént été de corne ou de fer, & pour la mieux tromper il eut la force de retenir ses larmes.

Quand Penelope eut adouci quelque tems ses déplaisirs par ses pleurs, elle reprit la parole, & dit : Etranger, je veux éprouver si vous m'avez dit la vérité, lorsque vous m'avez assuré que vous avez reçu Ulysse dans votre Palais ; dites-moi donc, je vous prie, quels habits il portoit quand il arriva chez vous, comment il étoit fait, & quelles gens il avoit à sa suite.

» Après un si longtems qui s'est écoulé depuis, répondit Ulysse, il est difficile de se souvenir de ces particularités ; car il y a déja vingt années qu'il quitta Crete, & partit pour Troye. Cependant je vous le dirai à peu près selon l'idée que je puis en avoir conservée. Ulysse étoit vêtu ce jour-là d'un beau manteau de pourpre très-fin & très-ample, qui s'attachoit avec une double agraffe d'or, & qui étoit brodé par-de-

vant; on voyoit au bas un chien de chaſſe qui tenoit un faon de biche tout palpitant qu'il alloit déchirer. Cette peinture étoit ſi naturelle & ſi vive, qu'on ne pouvoit la voir ſans admiration. Le chien & le faon étoient tous deux d'or. Le chien étrangloit le faon pour le devorer, & on voyoit les efforts que faiſoit le faon pour ſe tirer de ſa gueule en ſe débattant. Sous ce manteau, Ulyſſe avoit une tunique d'une étoffe très-fine, qui brilloit comme le ſoleil, & dont la broderie étoit admirable; les principales femmes de la ville la virent & furent charmées de ſa beauté. Il eſt vrai que je ne ſaurois vous dire certainement ſi Ulyſſe étoit parti de chez lui habillé de cette maniere, ou ſi c'étoient des habits que quelqu'un de ſes Compagnons lui eût donnés après qu'il ſe fut embarqué, ou qu'il eût mê-

» me reçus en chemin de quelqu'un
» de ses hôtes ; car il avoit plusieurs
» amis, & l'on peut dire qu'il y a-
» voit peu de Grecs qui lui ressem-
» blassent. Quelqu'un, en le rece-
» vant chez lui, avoit pû lui donner
» ces habits comme je lui fis présent
» d'une épée & d'un grand manteau
» de pourpre d'une assez grande
» beauté & d'une tunique qui parois-
» soit avoir été faite pour lui, tant
» elle étoit bien à sa taille. A son dé-
» part je lui fis tous les honneurs qui
» étoient dûs à sa naissance & à son
» mérite. Il étoit accompagné d'un
» héraut qui paroissoit un peu plus
» âgé que lui, & je vous dirai com-
» me il étoit fait; il avoit les épaules
» hautes & amoncelées, le teint un
» peu basanné, & les cheveux crê-
» pés ; il s'appelloit Eurybate. Ulys-
» se le traitoit avec beaucoup de dis-
» tinction, & lui faisoit plus d'hon-
» neur qu'à tous ses autres Compa-
gnons,

gnons, parce qu'il trouvoit en lui «
une humeur conforme à la sienne, «
& les mêmes sentimens de justice «
& de piété. «

Ces marques certaines qu'Ulysse donnoit à Penelope, renouvellerent ses regrets. Après qu'elle eut soulagé ses douleurs par ses larmes, elle reprit la parole, & dit à Ulysse : Etranger, jusqu'ici je «
n'ai eu pour vous que les sentimens «
de compassion qu'excitent tous «
les malheureux, mais présente- «
ment ces sentimens sont accompa- «
gnés d'estime, d'amitié & de con- «
sidération. Les habits que vous ve- «
nez de me dépeindre sont les mê- «
mes que je donnai à mon cher «
Ulysse quand il partit; j'y attachai «
moi-même cette belle agraffe. «
Hélas! je n'aurai jamais le plaisir «
de le recevoir dans son Palais; car «
la fatale destinée l'a entraîné à «
cette malheureuse Troye, dont le «

» ſeul nom me fait frémir. Ces dernieres paroles étoient ſuivies de pleurs & de ſanglots.

» Femme du fils de Laërte, lui
» dit Ulyſſe vivement touché, ne
» corrompez plus votre beauté, en
» pleurant toujours votre mari. Ce
» n'eſt pas que je blâme votre ten-
» dreſſe ; on voit tous les jours des
» femmes pleurer leurs maris dont
» elles ont eu des enfans, & refu-
» ſer d'être conſolées. Comment ne
» pleureriez-vous point un mari
» tel qu'Ulyſſe qui reſſembloit aux
» Dieux immortels? Mais ſuſpendez
» un peu votre douleur, & écoutez
» ce que j'ai à vous dire, je ne vous
» tromperai point, & je vous dirai
» certainement la vérité. J'ai oui
» parler du retour d'Ulyſſe, & on
» m'a aſſuré qu'il étoit plein de vie
» près d'ici dans le fertile pays des
» Theſprotiens, & qu'il vous appor-
» toit quantité de richeſſes qui ſont

des présens qu'il à reçus des Prin- «
ces & des peuples. Il a perdu dans «
un naufrage son vaisseau & tous «
ses Compagnons en partant de l'isle «
le de Trinacrie ; car il a attiré sur «
lui la colere de Jupiter & celle du «
Soleil, dont ses Compagnons ont «
tué les troupeaux. Ces Dieux irri- «
tés ont fait périr tous ces malheu- «
reux dans la vaste mer. Il s'est sau- «
vé lui seul ; car comme il se tenoit «
attaché à son mât, le flot l'a jetté «
sur le rivage des Phéaciens, dont «
le bonheur égale celui des Dieux «
mêmes. Ces peuples l'ont reçu & «
honoré comme un Dieu, l'ont «
comblé de présens, & ils vou- «
loient le renvoyer sain & sauf dans «
sa patrie après l'avoir gardé assez «
longtems ; mais il a trouvé qu'il «
étoit plus utile d'aller faire encore «
plusieurs courses pour amasser de «
grands biens ; car de tous les hom- «
mes du monde Ulysse est celui qui «

» a le plus d'adreſſe & d'induſtrie ;
» perſonne ne peut lui rien diſputer
» ſur cela. Voilà ce que Phidon,
» Roi des Theſprotiens, m'a dit de
» ſa propre bouche ; bien plus il m'a
» juré, en faiſant les libations, que
» le vaiſſeau qui devoit le ramener,
» & les rameurs pour le conduire é-
» toient prêts. J'aurois bien voulu
» l'attendre, mais je partis le pre-
» mier pour profiter de l'occaſion
» d'un vaiſſeau de Theſprotie qui
» faiſoit voile pour Dulichium.
» Avant mon départ, il me montra
» toutes les richeſſes qu'Ulyſſe avoit
» déja amaſſées ; elles ſont ſi gran-
» des, qu'elles ſuffiroient à nourrir
» une famille entiere pendant dix gé-
» nérations. Et il me dit qu'il étoit
» allé à Dodone pour interroger le
» chêne miraculeux de Jupiter, &
» apprendre par ſon oracle com-
» ment il devoit retourner dans ſa
» patrie après une ſi longue abſence ;

s'il y retourneroit à découvert, ou « sans se faire connoître. Je puis « donc vous assurer qu'il est vivant, « qu'il ne sera pas encore longtems « éloigné de ses amis, & que vous « le verrez plutôt que vous ne pen- « sez ; & ce que je vous dis, je « vais vous le confirmer par ser- « ment : Je jure par Jupiter, qui sur- « passe tous les autres Dieux en bon- « té & en puissance, je jure par le « foyer d'Ulysse, où je me suis re- « fugié, que tout ce que je dis, au- « ra son accomplissement, & qu'U- « lysse reviendra dans cette même « année ; oui, il reviendra à la fin « d'un mois & au commencement « de l'autre. «

Dieu veuille que ce bonheur « m'arrive comme vous me le pro- « mettez, répondit la sage Penelo- « pe. Si cela est, vous recevrez de « moi des présens qui vous feront « regarder avec envie. Mais si j'en «

» crois les présentimens de mon
» cœur, mon cher Ulysse ne revien-
» dra point chez lui, & personne
» ne vous donnera les moyens de
» retourner dans votre patrie; car
» ceux qui gouvernent dans ma mai-
» son ne sont pas comme Ulysse; ils
» ne se piquent pas de bien recevoir
» nos hôtes, & de leur fournir les
» secours dont ils ont besoin. En mê-
me tems adressant la parole à ses
» femmes, elle leur dit: Allez la-
» ver les pieds à cet étranger, &
» dressez-lui un bon lit avec de bon-
» nes peaux & de bonnes couver-
» tures, afin que couché bien chau-
» dement, il attende le lever de l'au-
» rore. Demain, dès qu'il sera levé,
» vous le baignerez & le parfume-
» rez d'essences, afin qu'il dîne a-
» vec Telemaque. Celui qui le mal-
» traitera, ou qui lui fera la moindre
» peine, quelque sujet qu'il croye
» en avoir, & quelque irrité qu'il

ſoit contre lui, encourra mon in- «
dignation, & n'avancera pas ſes af- «
faires. Car, mon hôte, comment «
pourriez-vous me flatter de quel- «
que ſorte d'avantage ſur les autres «
femmes du côté de la ſageſſe & «
de la prudence, ſi je vous laiſſois «
dans mon Palais avec ces haillons «
& dans cette malpropreté? Les «
hommes n'ont ſur la terre qu'une «
vie fort courte, c'eſt pourquoi il «
faut l'employer à faire du bien: «
ceux qui ſont durs & inhumains, «
& qui ne ſavent faire que des ac- «
tions de dureté & de cruauté, doi- «
vent s'aſſûrer que le monde les «
charge d'imprécations pendant «
leur vie, & les maudit après leur «
mort: au lieu que ceux qui ont de «
l'humanité, de la bonté, & qui ne «
perdent jamais l'occaſion de faire «
tout le bien qu'ils peuvent, ils ſont «
ſûrs que leur gloire eſt répandue «
dans tout l'univers par les hôtes «

» qu'ils ont bien traités, & que tout
» le monde les comble de béné-
» dictions & de louanges.
» Généreuse Princesse, répond le
» prudent Ulysse, j'ai renoncé aux
» habits magnifiques & aux bons lits
» depuis le jour que j'ai quitté les
» montagnes de Crete pour m'em-
» barquer. Je coucherai comme j'ai
» fait jusqu'ici. Je suis accoutumé à
» coucher sur la dure & à passer les
» nuits entieres sans dormir. N'or-
» donnez point qu'on me lave les
» pieds; je ne souffrirai point qu'au-
» cune des femmes qui ont l'hon-
» neur de vous servir, approche de
» moi & me touche, à moins qu'il
» n'y en ait quelqu'une de fort âgée,
» dont la sagesse soit connue, & à
» qui le grand âge ait appris de
» combien d'ennuis & de maux no-
» tre vie est traversée; pour celle-là
» je n'empêcherai point qu'elle me
» lave les pieds.

Penelope charmée, lui répondit : Mon hôte, de tous les amis « que nous avons dans les pays é- « loignés, & qui ſont venus dans « mon Palais, il n'y en a point qui « ayent marqué dans leurs diſcours « & dans leurs actions, tant de ver- « tu & tant de ſageſſe. J'ai auprès de « moi une femme fort âgée, dont je « connois la prudence & la fidélité, « qui a nourri & élevé ce malheu- « reux Prince, l'unique objet de « mon amour, & qui le reçut entre « ſes bras quand ſa mere le mit au « monde ; ce ſera elle qui vous lave- « ra les pieds, quoiqu'elle n'ait preſ- « que plus qu'un ſouffle de vie. En « même tems elle l'appella, & lui dit : Euryclée, allez laver les pieds « de cet étranger qui paroît de mê- « me âge que votre cher Prince ; je « m'imagine qu'Ulyſſe eſt fait com- « me lui & dans un état auſſi pitoya- « ble ; car les hommes dans la mi- «

« ſere vieilliſſent très promptement.

A ces mots Euryclée met ſes mains devant ſon viſage, fond en larmes, & d'une voix entrecoupée de ſanglots, elle s'écrie : Ah, » malheureuſe ! c'eſt votre abſence, » mon cher fils, mon cher Ulyſſe, » qui cauſe tous mes chagrins : vous » êtes donc l'objet de la haine de Ju- » piter avec toute votre piété ; car » jamais Prince n'a offert à ce Dieu » tant de ſacrifices, ni des hecatom- » bes ſi parfaites & ſi bien choiſies » que vous en avez fait brûler ſur ſes » autels, le priant tous les jours de » vous faire parvenir à une heureuſe » vieilleſſe, & de vous donner la » conſolation d'élever votre fils & » de le mettre en état de bien gou- » verner ſes peuples ; mais Jupiter, » ſourd à vos prieres, vous a refuſé » de vous ramener chez vous. Peut- » être, continua-t-elle en ſe tour- » nant du côté de l'étranger, que

chez les Princes où mon cher «
Ulysse a cherché un asyle, les fem- «
mes du Palais l'ont insulté, com- «
me ces insolentes, qui sont ici, «
vous insultent. C'est sans doute «
pour ne pas vous commettre & «
vous exposer encore à leurs insul- «
tes & à leurs injures grossieres, «
que vous n'avez pas voulu qu'elles «
vous lavassent les pieds, & que la «
sage Penelope m'a chargée de cet «
emploi; je l'accepte de tout mon «
cœur. Je m'en acquitterai le mieux «
qu'il me sera possible pour obéir à «
ma maîtresse & aussi pour l'amour «
de vous; car je vous avoue que «
mon cœur tressaillit au dedans de «
moi & que je sens de cruelles a- «
gitations, dont vous allez connoî- «
tre la cause. Nous avons vû arri- «
ver dans ce Palais plusieurs étran- «
gers persécutés par la fortune, mais «
je n'en ai jamais vû un qui ressem- «
blât à Ulysse comme vous lui res- «

prit cet enfant, le mit sur les genoux de son aïeul comme il achevoit de souper, & lui dit : « Autolycus, voyez quel nom vous voulez donner à l'enfant de la Reine votre fille ; c'est un fils que les Dieux ont accordé à vos vœux.
« Autolycus répondit : Que mon gendre & ma fille lui donnent le nom que je vais dire. J'ai été autrefois la terreur de mes ennemis jusqu'aux bouts de la terre ; qu'on tire de-là le nom de cet enfant, qu'on l'appelle *Ulysse*, c'est-à-dire le terrible. Quand il sera grand, & qu'il viendra à la maison maternelle sur le Parnasse où j'ai de grandes possessions, je lui en donnerai une partie, & je le renverrai bien content.

Dès qu'Ulysse fut sorti de l'enfance, il alla chez son grand pere pour recevoir ces beaux présens, qu'il lui avoit promis. Autolycus

& ses enfans le reçurent avec toutes les marques de tendresse, & sa grand-mere Amphithée l'embrassant étroitement., ne pouvoit se lasser de le baiser. Après les premieres caresses, Autolycus ordonna à ses enfans de préparer le souper. Ils font donc venir un taureau de cinq ans; ils le dépouillent, le préparent, le mettent en quartiers, en garnissent plusieurs broches, le font rôtir & servent les portions; on se met à table, on y demeure jusqu'au coucher du soleil. Et quand la nuit est venue, chacun va se coucher & joüir des paisibles dons du sommeil.

Le lendemain, dès que l'aurore eut annoncé le jour, les fils d'Autolycus, qui avoient tout disposé pour donner à Ulysse le divertissement de la chasse du sanglier, le vont prendre; ils partent ensemble avec leurs chiens & leurs ve-

neurs, & vont ſur le Parnaſſe, qui eſt couvert d'une grande forêt. Ils traverſent bien-tôt les ſommets de cette montagne; le ſoleil ſortant du paiſible ſein de l'Ocean, commençoit à répandre ſes rayons ſur la plaine. Les veneurs deſcendent dans une vallée; les chiens marchent devant eux ſur la piſte du ſanglier. Les Princes ſuivent, & Ulyſſe eſt des premiers à la queue des chiens, tenant à la main une longue pique. Le ſanglier étoit dans un fort ſi épais, que ni les vents ni la pluie ni le ſoleil même ne pouvoient le pénétrer; la bête étoit cachée ſous quantité de feuilles & de branches entrelaſſées; le bruit des chiens & des chaſſeurs qui s'approchoient pour le lancer, l'excita; il quitte ſon fort, va à leur rencontre les ſoyes hériſſées, jettant le feu par les yeux, & s'arrête à leur vûe; Ulyſſe, la pique à la

main, va ſur lui pour avoir l'honneur de le bleſſer le premier, mais le ſanglier le prévient, & d'une de ſes défences il lui fait une large bleſſure au-deſſus du genou, en le frappant de côté; heureuſement la dent meurtriere ne pénétra pas juſqu'à l'os; Ulyſſe ſans s'étonner, lui porte un grand coup de pique à l'épaule droite & le perce de part en part; cet énorme ſanglier tombe & expire ſur le champ. Les Princes le font emporter, & dans le moment ils bandent la playe d'Ulyſſe, & par des paroles enchantées ils arrêtent le ſang, & s'en retournent dans le Palais de leur pere. Dès qu'Ulyſſe fut guéri, Autolycus & ſes fils, charmés d'avoir vû ces marques de ſon courage, le comblent de magnifiques préſens, & le renvoyent à Ithaque où Laërte & Anticlée avoient grande impatience de le revoir.

Son retour les combla de joie. Ils lui firent raconter son voyage, & lui demanderent des nouvelles de sa blessure. Il leur fit le détail de tout ce qui s'étoit passé, & s'étendit particulierement sur la chasse du mont Parnasse où il avoit été blessé.

La bonne Euryclée touchant avec ses mains la cicatrice de cette plaie, la reconnut aussi-tôt, & frappée de cette aventure, & hors d'elle-même elle laissa aller la jambe qu'elle tenoit, & qui tomba dans l'eau si rudement, que le vaisseau fut renversé & l'eau répandue. En même tems elle sentit dans son cœur un mélange de douleur & de joie; ses yeux furent baignés de pleurs & sa voix arrêtée. Enfin faisant effort sur elle-même, & lui portant la main au menton, elle lui dit: Ah mon cher » fils, vous êtes Ulysse, & je ne

vous ai reconnu qu'après avoir « touché cette cicatrice ! En pro- « nonçant ces mots, elle regardoit Penelope, pour lui annoncer que ſon cher mari étoit devant ſes yeux. Mais elle ne put attirer ſes regards ni ſon attention; car outre que Minerve avoit diſtrait l'eſprit de cette Princeſſe, & la tenoit appliquée à d'autres objets, Ulyſſe ſe jettant tout d'un coup ſur elle, lui mit une main ſur la bouche, & de l'autre il la tira à lui, & lui dit: Ma chere nourrice, voulez-vous « me perdre, vous qui m'avez allai- « té ? Je ſuis revenu dans mon Pa- « lais après avoir ſouffert pendant « vingt années des maux infinis. « Mais puiſque vous m'avez recon- « nu, & que les ſoupçons que quel- « qu'un des Dieux vous a inſpirés « ſont changés en certitude, n'en di- « tes rien, de peur que quelqu'un « ne vous entende dans ce Palais; «

» car je puis vous assurer que, toute
» ma nourrice que vous êtes, si vous
» me découvrez, & que Dieu fasse
» tomber sous mes coups les Pour-
» suivans, je ne vous épargnerai
» point le jour que je punirai ces
» malheureuses femmes, qui ont
» commis tant de désordres dans ma
» maison.

La prudente Euryclée lui ré-
» pond : Ah, mon cher fils, quelle
» parole venez-vous de me dire ? Ne
» connoissez-vous pas ma fidélité &
» ma constance ? Je garderai votre
» secret, & je serai aussi impénétra-
» ble que la plus dure pierre & que
» le fer. Je vous promets même que
» si Dieu vous donne la victoire sur
» ces insolens, je vous nommerai
» toutes les femmes du Palais qui
» meritent châtiment pour avoir des-
» honoré votre maison, & celles
» dont l'attachement pour la Reine
» & pour vous est digne de récom-
» pense.

Il n'eſt pas néceſſaire, ma chere « nourrice, que vous me les nom- « miez, dit le prudent Ulyſſe, je les « connoîtrai bien ſans vous, & je « ſerai informé de toute leur con- « duite. Gardez ſeulement le ſilen- « ce, & laiſſez faire les Dieux. «

Il dit, & la nourrice ſortit de la ſalle pour aller chercher d'autre eau, la premiere ayant été répandue. Après qu'elle eut achevé de laver les pieds d'Ulyſſe, & qu'elle les eut frottés & parfumés avec des eſſences, il rapprocha ſon ſiége du feu pour ſe chauffer, & avec ſes vieux haillons il cacha le mieux qu'il put la cicatrice qui l'avoit déja fait reconnoître. Alors Penelope s'approchant, lui dit: Etranger, je ne vous demande « plus qu'un moment d'entretien; « car voilà bien-tôt l'heure d'aller ſe « coucher, pour ceux que leurs « chagrins n'empêchent pas de gou- «

» ter les douceurs du ſommeil. Pour
» moi, Dieu m'a plongée dans un
» deuil qui n'a point de fin ; car le
» jour je n'ai d'autre conſolation que
» de gémir, & de me plaindre, en
» travaillant & en prenant garde au
» travail de mes femmes. Et quand
» la nuit eſt venue, & que tout le
» monde joüit du repos, moi ſeule
» je veille dans mon lit, & toutes
» mes inquiétudes ſe réveillant avec
» plus de vivacité, m'empêchent
» de fermer la paupiere. Comme la
» plaintive Philomele, fille de Pan-
» dare, toujours cachée entre les
» branches & les feuilles des arbres
» dès que le printems eſt venu, fait
» entendre ſa voix, & pleure ſon
» cher Ityle qu'elle a tué par une
» cruelle mépriſe, & dans ſes plain-
» tes continuelles, elle varie ſes
» triſtes accens ; moi de même je
» pleure ſans ceſſe, & mon eſprit
» eſt agité de différens penſers. Je

ne ſai le parti que je dois prendre ; «
dois-je, toujours fidelle aux cen- «
dres de mon mari & reſpectant la «
renommée, demeurer auprès de «
mon fils pour avoir ſoin de ſes af- «
faires, & lui aider à gouverner ſes «
Etats ? Ou dois-je choiſir pour «
mon mari celui d'entre les Pour- «
ſuivans qui me paroîtra le plus di- «
gne de moi, & qui me fera les «
plus grands avantages ? Pendant «
que mon fils a été enfant, & qu'il «
a eu beſoin de mon ſecours, je «
n'ai pû ni dû le quitter, ni penſer «
à un ſecond mariage. Mais pré- «
ſentement qu'il eſt homme fait, il «
eſt forcé de ſouhaiter lui-même «
que je ſorte de ſa maiſon, où tout «
eſt en proie à ces Pourſuivans qui «
le ruinent. Mais écoutez, je vous «
prie, un ſonge que j'ai fait la nuit «
derniere, pendant qu'un moment «
de ſommeil ſuſpendoit mes en- «
nuis, & tâchez de me l'expliquer. «

» J'ai dans ma basse-cour vingt oy-
» sons domestiques que je nourris &
» que j'aime à voir. Il m'a semblé
» qu'un grand aigle est venu du som-
» met de la montagne voisine fon-
» dre sur ces oysons, leur a rompu
» le cou, & reprenant aussi-tôt son
» vol il a disparu dans les nues. J'ai
» vû mes oysons étendus les uns
» sur les autres; je me suis mise à
» pleurer & à lamenter. Toutes les
» femmes d'Ithaque sont venues
» pour me consoler dans ma dou-
» leur. En même tems j'ai vû ce
» même aigle revenir; il s'est posé
» sur un des créneaux de la muraille,
» & avec une voix articulée comme
» celle d'un homme, il m'a dit pour
» mettre fin à mes regrets: Fille du
» célébre Icarius, prenez courage,
» ce n'est pas ici un vain songe,
» mais un songe vrai & qui aura son
» accomplissement. Ces oysons, ce
» sont les Poursuivans, & moi qui
vous

vous ai paru un aigle, je ſuis vo- «
tre mari, qui viens vous délivrer «
& les punir. A ces mots mon ſom- «
meil s'eſt diſſipé, & toute trem- «
blante encore, j'ai d'abord été «
voir ſi mes oyſons étoient vivans, «
& j'ai vû qu'ils mangeoient à leur «
ordinaire. «

Grande Reine, reprit Ulyſſe, «
vous avez la véritable explication «
de ce ſonge, il eſt impoſſible de «
l'expliquer autrement. Ulyſſe lui- «
même vous l'a expliqué, & vous «
a dit ce qu'il va exécuter. N'en «
doutez point, la mort pend ſur la «
tête des Pourſuivans, & aucun «
d'eux ne pourra ſe dérober à ſa «
malheureuſe deſtinée. «

Mais, mon hôte, dit la ſage «
Penelope, j'ai toujours oui dire «
que les ſonges ſont difficiles à en- «
tendre, qu'on a de la peine à per- «
cer leur obſcurité, & que l'évé- «
nement ne répond pas toujours à «

» ce qu'ils sembloient promettre.
» Car on dit qu'il y a deux portes
» des songes ; l'une est de corne &
» l'autre d'yvoire ; ceux qui vien-
» nent par la porte d'yvoire ; ce sont
» les songes trompeurs, qui font at-
» tendre des choses qui n'arrivent
» jamais : & ceux qui ne trompent
» point, & qui sont véritables, sont
» les songes qui viennent par la por-
» te de corne. Helas ! je n'ose me flat-
» ter que le mien, qui paroît si mys-
» térieux, soit venu par cette der-
» niere porte. Qu'il seroit agréable
» pour moi & pour mon fils ! J'ai
» encore une chose à vous dire, je
» vous prie d'y faire attention. Le
» jour de demain est le malheureux
» jour qui va m'arracher du Palais
» d'Ulysse ; je vais proposer un com-
» bat, dont je serai le prix. Mon
» cher mari avoit dressé une lice,
» où il avoit disposé d'espace en es-
» pace douze piliers chacun avec sa

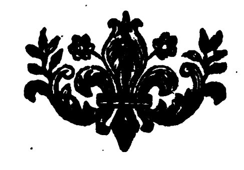
potence ; à chaque potence il pendoit une bague, & prenant son arc & ses fléches, & se tenant à une assez grande distance, il s'éxerçoit à tirer, & avec une justesse admirable il faisoit passer ses fléches dans les bagues sans les toucher. Voilà le combat que je vais proposer aux Poursuivans. Celui qui se servira le mieux de l'arc d'Ulysse, & qui fera passer ses fléches dans les bagues de ces douze piliers, m'emmenera avec lui ; & pour le suivre je quitterai ce Palais si riche, où je suis venue dès ma premiere jeunesse, & dont je ne perdrai jamais le souvenir, non pas même dans mes songes.

Ulysse, plein d'admiration pour la prudence de Penelope, lui répondit : Princesse, ne différez pas plus longtemps de proposer ce combat ; car je vous assure que vous verrez plutôt Ulysse de re-

» tour que vous ne verrez ces Pour-
» ſuivans ſe ſervir de l'arc d'Ulyſſe,
» & faire paſſer leurs fléches au tra-
» vers de tous ces anneaux.
» Si vous vouliez continuer cette
» converſation, repartit Penelope,
» j'y trouve tant de charmes, que je
» renoncerois volontiers au ſom-
» meil; mais il n'eſt pas juſte de vous
» empêcher de dormir; les Dieux
» ont reglé la vie des hommes, ils
» ont fait le jour pour le travail &
» la nuit pour le repos. Je m'en re-
» tourne dans mon appartement, &
» je vais me coucher dans ce triſte
» lit, témoin de mes douleurs, &
» que je noye toutes les nuits de mes
» larmes depuis le jour fatal qu'U-
» lyſſe partit pour cette malheureu-
» ſe Troye, dont je ne ſaurois pro-
» noncer le nom ſans horreur. Et
» pour vous, puiſque vous voulez
» coucher dans cette ſalle, vous
» coucherez à terre ſur des peaux,

où vous vous ferez dresser un lit. «

En finissant ces mots, elle le quitte, & monte dans son magnifique appartement suivie de ses femmes. Dès qu'elle y fut entrée, ses larmes recommencerent, elle se mit à pleurer son cher Ulysse; enfin Minerve lui envoya un doux sommeil qui ferma ses paupieres.



REMARQUES
SUR
L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE XIX.

Page 3. TElemaque, *ne perdons pas un moment; portons au haut du Palais toutes ces armes*] Nous avons vû dans le XVI. Liv. qu'Ulysse, qui n'avoit pas prévû qu'il auroit un tems aussi favorable pour ôter ces armes de la salle où elles étoient, & pour les porter au haut du Palais, dit à Telemaque: *Dès que Minerve, de qui viennent tous les bons conseils, m'aura envoyé ses inspirations, je vous ferai un signe de tête; si-tôt que vous appercevrez ce signe, vous prendrez toutes les armes, &c.* Mais c'est qu'alors il croyoit qu'il faudroit faire cette expédition en présence des Poursuivans même. La fortune en décide autrement; elle leur donne un tems qu'ils n'avoient pas espéré, & ils en profitent. Car le sage change de dessein selon les conjonctures.

Et quand les Poursuivans, fâchés de ne les avoir plus sous la main, vous demanderont, &c.] Ce sont les mêmes vers que nous

avons lûs dans le XVI. Liv. Les anciens Critiques, qui les ont marqués là d'une pointe & d'une étoile, pour marquer qu'ils sont beaux, mais déplacés dans le XVI. Liv. les marquent ici d'une étoile seule, pour nous avertir qu'ils sont fort beaux & dans leur véritable place; mais je ne saurois approuver cette critique, la chose est assez importante pour être répétée; Ulysse a fort bien pû donner cet avis à Telemaque avant l'occasion, & les lui répeter dans l'occasion même.

Page 4. *Empêchez les femmes de ma mere de sortir de leur appartement*] Telemaque se défie avec raison de ces femmes, parce qu'elles étoient presque toutes dans les intérêts des Poursuivans; il falloit donc les empêcher de voir où l'on portoit ces armes, de peur qu'elles ne le découvrissent aux Princes. Homere en faisant prendre toutes ces précautions à Telemaque pour assurer l'entreprise, fait voir l'infidélité de ces femmes, & prépare par-là à voir la punition qu'Ulysse en fera.

Page 5. *Qui est-ce qui vous éclairera*] Car Euryclée demeurant à la porte de l'appartement des femmes pour les empêcher de sortir, il ne restoit dans la salle qu'Ulysse & Telemaque.

Car je ne souffrirai pas qu'un homme, qui mange le pain de ma table, demeure oisif] C'est un précepte œconomique; tout hom-

me qui mange doit travailler. Il y a dans le Grec : *Je ne souffrirai point oisif tout homme qui touche à mon boisseau*, c'est-à-dire, *qui se nourrit de mon pain ;* car le boisseau étoit la mesure que l'on donnoit par jour à chaque esclave pour sa nourriture. On prétend que c'est ce passage qui a fourni à Pythagore son symbole, *χοίνικι μὴ ἐπικαθίσαι. Ne vous asseyez pas sur le boisseau*, pour dire, Ne vous reposez pas sur ce que vous avez votre pain d'aujourd'hui, mais travaillez pour gagner votre vie, & pour avoir votre pain du lendemain ; car celui qui ne travaille point ne doit pas manger.

Page 6. *Et Minerve marchant devant eux avec une lampe d'or qui répand par-tout une lumiere extraordinaire*] Eustathe remarque fort bien que ce miracle de Minerve, si poëtiquement imaginé par Homere, n'est que pour marquer que la grande prudence d'Ulysse aidée & éclairée par un rayon de la sagesse divine, a heureusement conduit son entreprise pendant la nuit. Au reste, c'est apparemment pour immortaliser ce miracle de Minerve, qu'un ouvrier, appellé Callimaque, fit à cette Déesse qui étoit dans la citadelle d'Athenes, une lampe d'or dont l'huile, qu'on y mettoit une fois, duroit une année entiere, quoiqu'elle brûlât nuit & jour, comme le rapporte Pausanias, liv. I. Il y a une difficulté sur le mot λύχνον, que quelques-uns prétendent devoir être expliqué une *torche* & non pas une *lampe*, parce, disent-ils, que les lampes n'étoient pas en

usage en Grece du tems d'Ulysse. Mais elles pouvoient être connues du tems d'Homere, & cela suffit.

Page 7. *C'est là le privilége des Dieux qui habitent l'Olympe, de se manifester aux hommes au milieu d'une brillante lumiere*] Telemaque vient de dire à Ulysse qu'assûrément il y a dans la salle quelqu'un des Dieux de l'Olympe, & Ulysse lui répond qu'il ne faut pas sonder ces secrets, & qu'une marque sûre que c'est quelqu'un des Dieux qui habitent l'Olympe, c'est que c'est le propre des Dieux du ciel de se manifester ainsi aux hommes, en se dérobant à leurs regards, & j'ai crû devoir développer le sens du vers, qui dit seulement,

Αὕτη τοι δίκη ἐστὶ Θεῶν, οἳ Ὄλυμπον ἔχουσιν.

C'est là le droit des Dieux qui habitent l'Olympe. Ce droit est de paroître environnés de lumiere sans être vûs.

Page 8. *Un beau siége fait tout entier d'yvoire & d'argent*] Dans ces anciens tems, les bons ouvriers prenoient plaisir à mêler ces deux matieres dans leurs ouvrages. L'Antiquité nous parle de statues faites d'yvoire & d'argent.

Ouvrage d'Icmalius, tourneur célébre] Homere fait toujours honneur aux grands ouvriers qui se sont distingués dans leur art.

Et qui y avoit joint un marchepied très-magnifique] Le marchepied tenoit au siege, c'est pourquoi il dit, προσφυέ' ἐξ αὐτῆς, *adnatum illi.*

On étendit des peaux sur ce siege] On n'étend point des tapis fins comme on auroit fait à une Princesse comme Helene, accoutumée au luxe & à la mollesse, mais des peaux comme il convenoit à Penelope qui étoit dans l'affliction, & qui vivoit plutôt en heroïne qu'en Reine. Au reste j'ai oublié de marquer que cette ancienne coûtume de couvrir les sieges de peaux & de tapis a duré plusieurs siécles, & qu'elle passa même dans notre France On en voit des vestiges dans l'histoire de nos premiers Rois.

Elles jetterent à terre ce qui restoit dans les brasiers] Car ce qui y restoit étoit consumé & ne pouvoit plus servir à éclairer.

Page 9. *C'est donc pour observer tout ce que font les femmes?*] C'est ce qui mettoit cette Melantho de si mauvaise humeur; car apparemment elle avoit des affaires qui ne demandoient pas de témoins.

Est-ce parce que je ne suis plus jeune] Cette réponse d'Ulysse renferme un reproche fort amer. Il fait bien voir qu'il connoît la mauvaise conduite de cette femme.

Page 10. *Et qui fait qu'on paroît heureux*] Ou, comme dit le Grec, *qu'on est appellé heureux*. Cela est très-bien dit, cette richesse, cette magnificence font qu'on paroît heureux, mais elles ne font pas qu'on le soit effectivement, le bonheur dépend d'autre chose. Il y a bien de la différence entre pa-

voire, ou *être appellé*, & *être effectivement*; Horace a fort bien connu cette vérité :

Non possidentem multa, vocaveris
Rectè beatum. Rectiùs occupat,
Nomen beati, qui Deorum
Muneribus sapienter uti,
Duramque callet pauperiem pati, &c.

Ce seroit sans raison qu'on appelleroit heureux celui qui posséde beaucoup de bien. Ce beau nom n'est dû qu'à celui qui sait user sagement des présens des Dieux, qui a la force de souffrir patiemment la plus dure pauvreté, & qui craint la honte mille fois plus que la mort, cet homme est toujours prêt de mourir pour ses amis & pour sa patrie. Liv. 4. Ode 9. Je suis bien aise de rapporter à propos ces grandes maximes ; car on ne sauroit les lire trop souvent.

Craignez que vous ne perdiez tous ces avantages & cette grande faveur] Tout cela est renfermé dans ce mot, πᾶσαν ἀγλαΐην.

Il a, par la faveur d'Apollon, un fils déja en âge de tenir sa place] Il dit *par la faveur d'Apollon*, parce qu'on attribuoit à ce Dieu le soin de la jeunesse ; c'est pourquoi il étoit appellé κουροτρόφος, aussi-bien que Diane sa sœur, qui partageoit avec lui ce soin, c'est pourquoi elle avoit aussi le nom particulier de *Curothallia*, parce qu'elle faisoit croître les enfans, τοὺς κούρους θάλλειν. C'est pourquoi

l'on célébroit en son honneur une fête particuliere pour la santé des enfans.

Page 11. *La mort sera le juste châtiment de votre perfidie*] Le Grec dit : *Crime que vous essuyerez sur votre tête*, ὃ σῇ κεφαλῇ ἀναμάξεις. Ce qui est une expression empruntée de la coûtume des meurtriers, qui après avoir tué quelqu'un, essuyoient leurs mains sanglantes & leur épée sur la tête même du mort comme pour se laver du sang qu'ils venoient de répandre, & pour dire que le mal étoit retombé sur la tête de celui qui l'avoit commis. Il y en a une preuve bien remarquable dans l'Electre de Sophocle, vers 448.

..... Κἀπὶ λουτροῖσιν κάρᾳ
Κηλῖδας ἐξέμαξεν.

que l'Interpréte Latin a très-mal traduit, *Et in lustrali aqua vulnera, quæ mater capiti ejus inflixit, abluta sunt.* Il falloit traduire comme l'Interpréte François : *Et qui pour se laver de ce meurtre, a bien eû le courage d'essuyer sur sa tête ses mains sanglantes.*

Apportez ici un siege] Δίφρον, c'est un petit siége différent de celui de Penelope & sans marchepied.

Page 12. *Et on vous regarde avec raison comme un grand Roi*] Voici un grand éloge de Penelope, on ne la regarde pas comme une Reine, mais comme un Roi, & comme un grand Roi ; ce n'est pas encore assez, il ajoûte, comme un Roi pieux. Homere ne perd

aucune occasion d'instruire ses Lecteurs ; il donne ici une grande leçon aux Rois, en leur représentant les grands biens qui accompagnent d'ordinaire le regne d'un Roi pieux & juste. Cet endroit me paroît fort beau.

Sous le sceptre duquel les campagnes sont couvertes de riches moissons, les arbres chargés de fruits] Car la piété & la justice du Prince attirent toutes ces bénédictions du ciel. C'est ainsi, selon la judicieuse remarque de Grotius, que le Pseaume 71. prédit la fertilité qui devoit être bien-tôt sous le regne de Salomon, où une petite poignée de grain semée même sur la cime des montagnes, c'est-à-dire, dans le terroir le plus ingrat, produiroit des moissons plus hautes que le Liban : *Et erit firmamentum in terra, in summis montium. Superextolletur super Libanum fructus ejus. Et florebunt de civitate sicut fœnum terræ. La terre sera fertile même sur les sommets des montagnes les plus arides. Son fruit s'élevera au-dessus des arbres du Liban. Et les hommes fleuriront dans la cité & croîtront comme l'herbe verte.* C'est un grand honneur pour Homere que ses vues soient si conformes à ce que nous avons de plus grand & de plus saint.

Page 13. *La mer fertile*] C'est-à-dire, qu'elle produira une quantité prodigieuse de poissons qui fourniront des pêches très-abondantes.

tout ce qu'il dit de cette isle, & il se sert adroitement de ces vérités pour faire passer les mensonges qu'il y ajoûte, pour ce qui le regarde en particulier.

Et elle a quatre-vingt-dix villes considérables] Dans le second Livre de l'Iliade, Homere appelle Crete l'*Isle à cent villes*, & Ulysse ne lui en donne ici que quatre-vingt-dix. Pour accorder cette contradiction, dans laquelle il est bien sûr qu'un Poëte si savant & si exact n'est point tombé, quelques Anciens ont dit qu'après la guerre de Troye il y eut dix villes détruites par les ennemis d'Idoménée. Mais Strabon a fait voir la fausseté de cette opinion; car Homere ne dit point que Crete eût cent villes du tems de la guerre de Troye, mais de son tems. Il parle là de son chef; s'il eût fait parler quelqu'un qui eût vêcu dans le tems dont il parle, il ne lui auroit donné là que quatre-vingt-dix villes, comme Ulysse ne lui en donne que ce nombre dans cet endroit de l'Odyssée. Et quant à ces dix villes détruites, il n'est pas probable qu'elles l'ayent été ni pendant la guerre de Troye ni après le retour d'Idomenée à Crete; car dans le III. Liv. de l'Odyssée, Nestor dit à Telemaque qu'Idoménée arriva sain & sauf à Crete avec tous ses Compagnons que la guerre avoit épargnés. Il n'est pas vraisemblable que Nestor n'eût pas parlé de ces dix villes détruites; car il n'auroit pû l'ignorer. Si elles n'ont pû l'être pendant cette expédition, il est encore moins possible qu'elles l'ayent été après le

retour ; car outre qu'Idomenée avoit ramené des troupes ſuffiſantes pour défendre ſes villes ; Ulyſſe n'auroit pû le ſavoir , parce que depuis ſon départ il n'avoit vû aucun Grec qui eût pû lui en dire des nouvelles. En un mot , du tems de la guerre de Troye , Crete n'avoit que quatre-vingt-dix villes , & du tems d'Homere elle en avoit cent , parce que les Doriens , qui ſuivirent Althemenes à Crete après la guerre de Troye , y en bâtirent dix autres , comme Ephorus l'a écrit. *Voyez Strabon liv.* 10.

Ses habitans ne parlent pas tous le même langage] Car les habitans naturels du pays étoient mêlés avec des étrangers , comme il va l'expliquer.

Il y a des Achéens] Sous ce nom d'Achéens , qui ſont des peuples de l'Achaïe , c'eſt-à-dire , du Peloponeſe , il comprend les Lacédémoniens , dont Althemenes mena une colonie à Crete.

Des Crétois originaires du pays] Ἐτεόκρητες , c'eſt-à-dire , *de veritables Crétois* , *des indigenes* , c'eſt-à-dire , nés dans le pays.

Des Cydoniens] Qui habitoient la ville de Cydon , *Cydonia.* Il ſemble qu'Homere ne reconnoiſſe pas ces Cydoniens pour véritables Crétois , pour originaires du pays. Cependant Strabon écrit qu'il eſt vraiſemblable que les Cydoniens étoient originaires du pays , comme les Eteocretes , ou véritables Crétois.

Page 19. *Des Doriens qui occupent trois villes*] Un ancien Auteur, appellé Andron, que Strabon cite, a écrit que ces Doriens étoient une colonie de Thessalie, qui étoit appellée *Doris;* que cette colonie étoit composée de peuples voisins du Parnasse, & qui habitoient trois villes, Erinée, Boée & Cytine, d'où ils furent appellés Τριχάϊκες, *Trichaïces, trifariam divisi, partagés en trois.* Strabon dit sur cela qu'on ne reçoit pas cette opinion d'Andron, & qu'on le blâme de n'avoir donné que trois villes aux Doriens, dont le pays étoit appellé *la Tetrapole*, parce qu'ils habitoient quatre villes, Erinée, Boée, Pinde & Cytine; mais Andron a pour lui Thucydide & Diodore de Sicile, & il y a de l'apparence que cela étoit ainsi du tems d'Homere : il faut s'en tenir à cette explication du mot Τριχάϊκες, & ne pas recevoir celle de Strabon, qu'on appelle ces Doriens *Trichaïcas*, à cause qu'ils avoient trois crêtes, trois pennaches sur leurs casques, ou que ces pennaches étoient faits de crins ou autres choses semblables; car c'est ainsi que M. Dacier a corrigé le passage de Strabon qui est corrompu, & qui a fait tant de peine à Casaubon, ἢ ἀπὸ τοῦ τριχίνους εἶναι τοὺς λόφους ἐφαμίλλους. On ne sait que faire de ce dernier mot ἐφαμίλλους qui en effet ne peut rien signifier. Il faut lire ἢ ἐφαμίλλους, *vel quòd cristæ essent ex crinibus, vel ex re simili. Que ces crêtes étoient faites de crins, ou de choses qui ressembloient à des crins.*

Et des Pelasges] Les anciens Pelasges

étoient des peuples d'Arcadie. Ils s'établirent dans la Thessalie, & de là ils se répandirent en diverses contrées ; c'étoit une nation errante qui ne se borna pas dans l'Europe seule, elle penetra jusques dans l'Asie. Il y avoit des Pelasges dans les troupes des Troyens. Ceux dont Homere parle ici étoient une colonie d'Arcadiens ou de Thessaliens.

Où regnoit Minos, qui tous les neuf ans avoit l'honneur de jouir de la conversation de Jupiter] Casaubon, dans ses notes sur le 10. liv. de Strabon, a grande raison de s'étonner que personne jusqu'à lui n'eût donné dans le véritable sens de ce passage, après qu'il avoit été si bien éclairci par Platon dans son dialogue intitulé *Minos*, ou *de la Royauté*. Mais il est encore plus étonnant qu'après la remarque de Casaubon, on s'y soit encore trompé ; car on l'a toujours expliqué comme si Homere disoit que *Minos fut disciple de Jupiter neuf ans entiers*, & il dit seulement qu'il l'étoit tous les neuf ans. Le mot ἐννέωρος ne signifie pas neuf ans, non plus que τρίτωος ne signifie pas *trois jours*, mais *chaque troisiéme jour* ; ἐννέωρος signifie donc *chaque neuviéme année*. Platon ne laisse aucun lieu d'en douter : voici le passage, tom. 2. p. 319. *L'éloge qu'Homere fait ici de Minos est fort court ; mais il est si grand, que ce Poëte ne le donne à aucun de ses héros. Il établit par-tout que Jupiter est un grand maître, & que son art est admirablement beau, mais il le fait voir ici souverainement ; car il dit que Minos étoit admis à son entretien*

chaque neuviéme année, ἐνάτῳ ἔτει, *& qu'il alloit à lui pour être instruit comme un disciple par un maître. Puis donc qu'il n'y a point d'autre héros que lui à qui ce Poëte ait donné cet éloge d'être instruit par Jupiter, il faut regarder cette louange comme la plus grande & la plus admirable de toutes les louanges.* Et quelques lignes aprés il ajoûte : *Minos alloit donc tous les neuf ans*, δι' ἐνάτου ἔτους, *dans l'antre de Jupiter pour y apprendre de nouvelles choses, ou pour reformer, selon l'exigence des cas, ce qu'il avoit appris dans la précédente neuviéme année.* Cela est bien clairement expliqué. Tous les neuf ans Minos retouchoit les loix, & ajoutoit ou retranchoit quelque article selon les tems, & pour le faire plus sûrement, & mieux contenir les peuples dans l'obéissance, tous les neuf ans il alloit dans un antre appellé l'*antre de Jupiter*, où il disoit qu'il avoit des entretiens secrets avec ce Dieu qui l'instruisoit, & qui lui donnoit ses ordres & réformoit ses loix. Ainsi tout ce qu'il rapportoit de cet antre étoit regardé comme la loi de Jupiter même. Cette conduite de Minos qui fut ensuite imitée par Numa, marque combien les hommes ont toujours été persuadés de cette vérité, qu'un Roi ne sauroit être ni bon Roi ni bon Legislateur, s'il n'est disciple de Jupiter, & s'il ne reçoit les oracles de sa bouche. Et Plutarque, dans la vie de Demetrius, remarque fort bien qu'Homere a honoré de ce glorieux titre d'ami & de disciple de Jupiter, non le plus belliqueux, non le plus injuste, non le plus sangui-

naire des Rois, mais le plus juste.

De jouir de la conversation de Jupiter] C'est ce que signifie proprement Διὸς ὀαριστής, comme Platon même l'a expliqué, συνουσιαστὴς τοῦ Διὸς; *car*, dit-il, *les entretiens sont appellés ὄαροι*, ainsi ὀαριστής, n'est autre chose que συνουσιαστὴς ἐν λόγοις, *celui qui s'entretient avec quelqu'un.* Il y a des gens, ajoûte-t-il, qui l'expliquent συμπότην, συμπαιστὴν τοῦ Διὸς, *qui boit, qui joue avec Jupiter :* mais une preuve certaine qu'ils se trompent, c'est que de tous les Grecs, ou plutôt de tous les peuples de la terre, les Crétois & leurs imitateurs les Lacédémoniens, sont les seuls qui ne connoissoient pas le plaisir de la table, & que Minos lui-même avoit fait une loi de ne pas boire ensemble pour faire des excès. Homere n'auroit donc pas donné à ce Législateur un éloge tiré d'une chose qui n'étoit pas de son goût, en l'appellant le *convive de Jupiter*; mais il loue le commerce qu'il avoit avec ce Dieu, comme un entretien qu'il avoit avec lui pour s'instruire dans tout ce qui étoit vertueux & louable.

Et le poussérent à l'embouchure du fleuve Amnisus] Le fleuve Amnisus se déchargeoit donc dans la mer au septentrion de l'isle.

Page 20. *Où est la caverne d'Ilithye*] Strabon écrit que sur l'Amnise il y avoit un temple d'Ilithye, qui est la même que Lucine. Eustathe cherche en vain dans la racine du mot *Amnisus*, la raison qui avoit obligé de

placer en cet endroit l'antre, ou le temple d'Ilithye ; cela eſt très-frivole. Cet antre étoit appellé l'*antre d'Ilithye*, ou parce qu'il avoit ſervi d'aſyle à quelque perſonne dans de preſſans beſoins, ou parce que l'eau étant un des grands principes de la génération, le temple de Lucine ne peut être mieux placé que ſur le bord d'un fleuve & près de la mer.

Sur une rade très-difficile & très-dangereuſe] Car tout le côté ſeptentrional de l'iſle eſt de difficile accès.

Je fis fournir abondamment par la ville à tous ceux de ſa ſuite le pain, le vin, & la viande] Il n'étoit pas juſte que le Prince défrayât ſeul la flotte d'Ulyſſe qui avoit douze vaiſſeaux. Ce paſſage nous apprend donc une coûtume très-remarquable ; c'eſt que quand il arrivoit chez un Prince des gens en ſi grand nombre, le Prince ſe contentoit de recevoir chez lui le maître de la troupe & quelques-uns de ſes amis ; & les autres, il les faiſoit traiter aux dépens du public.

Page 21. *C'eſt ainſi qu'Ulyſſe débitoit ſes fables, en les mêlant & les accommodant avec des vérités*] Euſtathe nous avertit ici que les Dictionnaires expliquent le mot ἴσκεν, ἔλεγεν, *diſoit*, mais que les plus exacts Grammairiens le prennent pour ἤισκεν, c'eſt-à-dire, εἴκαζεν ἀπεικονίζων πρὸς ἀλήθειαν, *les accommodoit, les rendoit conformes à la vérité* C'eſt ainſi qu'Heſychius explique ἴσκω, εἰκάζω,

ὁμοῖα. Au reste ce vers renferme tout le secret du Poëme Epique qui n'est qu'un tissu de verités & de mensonges, mais de mensonges accommodés & rendus conformes aux verités comme M. Dacier l'a expliqué dans la Poëtique.

Comme les neiges, que le violent Zephyre a entassées sur les sommets des montagnes] Cette comparaison me paroît très-naturelle & très-juste. Les neiges entassées sur les montagnes par le Zephyre, ce sont les déplaisirs accumulés dans l'esprit de Penelope par la fortune ennemie, & le vent doux qui vient fondre ces neiges & les faire couler, c'est le récit qui lui parle d'Ulysse, qui l'attendrit, & qui fait que ses déplaisirs se fondent en larmes, s'il est permis de parler ainsi; cela est bien dans la nature. Il n'y a rien de plus plaisant que de voir la maniere dont l'Auteur du Parallele a rendu cet endroit. *La description que le Poëte fait de la douleur tendre de cette Princesse*, dit-il, *est bien étrange. La voici : Son corps se liquefia comme la neige se liquefie sur les hautes montagnes, quand Eurus la liquefie, & que de cette neige liquefiée les fleuves se remplissent; car c'étoit ainsi que se liquefioient les belles joues de Penelope.* Après quoi il ajoûte : *Ce que je vous dis là est traduit mot-à-mot.* Oui, il est traduit mot-à-mot d'après une malheureuse Traduction Latine, dont l'Auteur n'a senti ni la beauté ni la force des termes de l'Original.

Et elle pleuroit ſon mari qui étoit là devant elle] Homere fait cette réflexion, non pas pour apprendre quelque choſe à ſon Lecteur, mais parce que c'eſt une réflexion que tout Lecteur doit néceſſairement faire. Car c'eſt un cas bien extraordinaire qu'une femme pleure ſon mari qu'elle a devant les yeux, ſans qu'il puiſſe ſe faire connoître.

Ses yeux étoient arrêtés & fixes comme s'ils euſſent été de corne ou de fer] Effet ordinaire quand on ſent des paſſions & des mouvemens contraires qui ſe combattent. Ulyſſe eſt ici en proie tout-à-la fois ; non ſeulement à l'étonnement, à l'admiration, & à la compaſſion, mais au deſir de conſoler Penelope & à la douleur de ne le pouvoir. En cet état la vue eſt fixe & arrêtée comme ſi on avoit perdu tout ſentiment.

Comme s'ils euſſent été de corne] On prétend que c'eſt la tunique appellée *cornée*, qui a fourni à Homere cette comparaiſon.

Page 22. *Ulyſſe étoit vêtu ce jour-là d'un beau manteau de pourpre*] Cet endroit eſt remarquable en ce qu'il nous enſeigne bien expreſſément la mode de ces tems-là, & de quelle maniere étoient les habits que portoient alors les Princes. Ils avoient des manteaux qui étoient brodés pardevant, ou qui étoient de différentes couleurs avec des figures repreſentées au naturel ; car le mot ποικίλον peut ſignifier l'un & l'autre, ou une broderie faite ſur l'étoffe, ou l'étoffe même, ainſi

ainsi travaillée sur le métier, comme nous voyons encore aujourd'hui de ces étoffes des Orientaux admirablement bien travaillées & qui représentent toutes sortes de sujets.

Qui s'attachoit avec une double agraffe d'or] L'agraffe d'or étoit un ornement pour les Princes comme la pourpre : les particuliers n'osoient en porter, il n'y avoit que ceux à qui les Princes la donnoient pour leur faire honneur, & cette distinction dura longtems. C'est ainsi qu'Alexandre, fils d'Antiochus, envoya au Pontife Jonathas l'agraffe d'or, *Et misit ei fibulam auream, sicut consuetudo est dari cognatis Regum.* 1. Machab. 10. 89. Antiochus, fils d'Alexandre, lui confirma ensuite ce privilége, *Dedit ei potestatem bibendi in auro, & esse in purpura, & habendi auream fibulam.* 11. 58.

Page 23. *Sous ce manteau, Ulysse avoit une tunique d'une étoffe très-fine*] Le Grec dit qu'elle étoit si fine qu'elle ressembloit à la petite peau d'un oignon, & il paroît que c'étoit la comparaison dont on se servoit ordinairement pour marquer la grande finesse d'une étoffe, on disoit qu'elle étoit comme la petite peau d'un oignon, qui est en effet très-fine.

Il est vrai que je ne saurois vous dire certainement si Ulysse étoit parti de chez lui] Comme ce qu'il vient de dire de ses habits est très-circonstancié, il a peur que cela ne donne quelque soupçon, c'est pourquoi il

brouille ici les voies pour s'empêcher d'être reconnu.

Page 24. *Et d'une tunique qui paroiſſoit avoir été faite pour lui, tant elle étoit bien à ſa taille*] Le Grec dit cela en un mot, περμιόεντα χιτῶνα, l'épithéte περμιόεις ſignifie ce qui eſt proportionné, qui n'eſt ni trop long ni trop court, ni trop large ni trop étroit; & par conſéquent περμιόεις χιτὼν eſt une tunique juſte à la taille, comme περμιόεσσα ἀσπὶς, un bouclier qui n'eſt ni trop petit ni trop grand, mais qui couvre bien tout le corps. Heſychius explique fort bien ce mot, περμιόεντα [χιτῶνα] ποδήρη καὶ εὔμετρον, τὸν μέχρι τῶν ποδῶν περματιζόμενον. *Qui deſcend juſqu'aux pieds, qui eſt bien proportionnée, & qui eſt taillée juſte à la taille de la perſonne.*

Il étoit accompagné d'un héraut qui paroiſſoit un peu plus âgé que lui, & je vous dirai comme il étoit fait] Penelope le prie de lui dire comment étoit fait Ulyſſe, & Ulyſſe pour éviter de parler trop de lui-même, ſe met à dire comment étoit fait le héraut qui l'accompagnoit, ce qui produit le même effet pour Penelope.

Page 25. *Parce qu'il trouvoit en lui une humeur conforme à la ſienne, & les mêmes ſentimens de juſtice & de piété*] Tout cela eſt renfermé dans ces mots, ὅτι οἱ φρεσὶν ἄρτια ᾔδη, *Quoniam Eurybates illi ſimilia mente novit.* Parce que les ſentimens de ſon cœur étoient ſemblables aux ſiens; car c'eſt cette

conformité qui fait naître l'inclination.

Page 26. *On voit tous les jours des femmes pleurer leurs maris dont elles ont eu des enfans*] Ces derniers mots ne sont pas ajoûtés inutilement, car les enfans serrent l'union & augmentent la tendresse dans le mariage.

J'ai oui parler du retour d'Ulysse, & l'on m'a assûré, &c.] Ulysse fait encore ici en trente-huit vers un abregé des contes qu'il a déja faits en divers endroits des Livres précédens, & comme il est fort exercé à ces sortes de fables, il accommode cet abregé à sa fantaisie, en renversant l'ordre, & en y changeant ce qu'il juge à propos.

Page 27. *Mais il a trouvé qu'il étoit plus utile d'aller faire encore plusieurs courses pour amasser de grands biens*] Car comme tous les Princes, chez lesquels il arrivoit, lui faisoient de beaux présens, ses courses lui étoient fort profitables. Le Grec ἀγυρτάζειν est un mot emprunté des gueux qui en mandiant amassent beaucoup de bien ; c'est pourquoi on l'a employé pour dire simplement *amasser*. Hesych. ἀγυρτάζει, συλλέγει, πολίζει, ἐγείρει. Mon pere corrigeoit les deux derniers mots qui sont manifestement corrompus, & il lisoit πτωχίζει, ἀγείρει. *Le mot* ἀγυρτάζει *signifie, il assemble, il mendie, il amasse.*

Page 29. *Oui, il reviendra à la fin d'un mois & au commencement de l'autre*] C'est-à-dire, le dernier jour du mois. On peut

voir la Remarque sur le XIV. Liv. page 197. Et ce dernier jour du mois arrive le lendemain; mais Ulysse ne s'explique pas davantage.

Page 50. *Car ceux qui gouvernent dans ma maison*] Le mot Grec σημάντορες signifie les Princes, les Rois, les Chefs, ceux qui donnent les ordres, & il se prend en bonne & en mauvaise part.

Ne sont pas comme Ulysse] Penelope trouve le moyen de donner une grande louange à Ulysse, en disant seulement que ces Princes ne sont pas comme lui.

Allez laver les pieds à cet étranger] C'étoit un des premiers devoirs de l'hospitalité de laver les pieds aux étrangers. On en voit des exemples dans l'Ecriture sainte. Je remarque seulement que comme c'étoit aussi la coûtume de les baigner, comme nous l'avons déja vû, & comme Penelope en va aussi donner l'ordre, & que cette fonction de baigner paroissoit plus noble que celle de laver les pieds, ils faisoient cette différence, que pour la premiere ils employoient les filles de la maison, les Princesses même, quand il y en avoit, & pour la derniere ils commettoient les servantes. C'est pourquoi nous voyons que lorsque David envoya ses serviteurs à Abigaïl pour lui dire qu'il vouloit la prendre pour sa femme, elle répondit; *Ecce famula tua sit in ancillam ut lavet pedes servorum Domini mei.* 1. Rois. 25. 41.

Il attende le lever de l'aurore] Le Grec dit : *Il aille au lever de l'aurore*, on voit que les Grecs ont employé leur verbe *aller* dans le même sens que nous, pour dire *parvenir*, *gagner*, *&c.*

Vous le baignerez & le parfumerez d'essences] S'il y avoit eu dans le Palais une jeune princesse, elle auroit eu cet emploi.

Page 31. *Les hommes n'ont sur la terre qu'une vie fort courte, c'est pourquoi il faut l'employer à faire du bien*] J'ai suppléé ici ce qui manque au sens, que le Poëte laisse inferer de ce qui suit. C'est un grand précepte de ne perdre aucune occasion de faire du bien, parce que la vie est courte & qu'on n'en aura pas toujours le tems. Il est vrai que Penelope n'exhorte ici à faire le bien que dans la vue de la réputation, mais c'est qu'il ne s'agit ici que de réputation. Le Poëte a assez fait voir ailleurs qu'il faut faire le bien dans la vue de Dieu, pour lui plaire & pour lui ressembler.

Et qui ne savent faire que des actions de dureté & de cruauté] Elle ajoûte cela avec raison ; car un homme peut être dur & inhumain en ne faisant qu'une seule action d'inhumanité, mais celui qui ne sait faire que de ces actions, voilà l'habitude. L'expression d'Homere, ἀπηνέα εἰδῇ, *qui sait, qui a appris les actions dures*, & ἀμύμονα εἰδῇ, *qui sait, qui a appris les actions bonnes & louables*, marque qu'il a crû que le bien & le mal

étoient des sciences, qu'on les apprenoit.

Page 32. *Depuis le jour que j'ai quitté les montagnes de Crete*] Il dit fort bien les montagnes de Crete, parce que Crete est un pays fort montagneux. Ἔστι δ' ὀρεινὴ καὶ δασεῖα ἡ νῆσος. *Tota insula montosa est & sylvestris*, dit Strabon liv. 10.

A moins qu'il n'y en ait quelqu'une de fort âgée, dont la sagesse soit connue] Ce ne sont nullement des raisons de pudeur qui l'obligent à refuser les autres femmes du Palais, & à en demander une des plus âgées, mais c'est parce qu'il ne vouloit pas s'exposer aux insultes & aux railleries des jeunes dont il connoissoit l'insolence & l'emportement. La Remarque suivante expliquera sur cela ses raisons.

Pour celle-là je n'empêcherai point qu'elle me lave les pieds] Didyme & Eustathe nous apprennent que quelques Critiques anciens ont rejetté ces trois vers, εἰ μή τις γρηῦς, &c. *à moins qu'il n'y en ait quelqu'une de fort âgée*, parce, disoient-ils, qu'il y a trop d'imprudence à Ulysse de choisir la seule qui pouvoit le reconnoître, & par-là ruiner tous ses desseins. Mais je ne crois pas que ces Critiques ayent raison; ils ne sont point entrés dans les vues d'Ulysse; il n'y a point d'imprudence à ce choix; il demande une personne âgée, pleine de sagesse & compatissante par la grande expérience des miseres humaines que le grand âge lui aura donnée, &

deux choses l'obligent à en demander une vieille ; la premiere, que j'ai déja dite, c'est qu'elle ne l'insultera point & ne se mocquera point de lui ; la seconde, qu'il pourra peut-être apprendre des particularités qu'il ignore, la gagner même & l'attirer dans ses intérêts ; car on verra dans la suite qu'il avoit besoin du secours d'une femme affectionnée. Au reste Ulysse ne pense nullement qu'il pourra en être reconnu, cette pensée ne lui vient que quand il est prêt de mettre les pieds dans l'eau, c'est pourquoi le Poëte dit que cette pensée lui vint *tout d'un coup*, *αὐτίκα*. C'est à mon avis sans aucune raison qu'Eustathe donne cet endroit pour un exemple d'un conseil mal pris, d'une affaire mal imaginée, qui a un succès heureux.

Page 33. *Je m'imagine qu'Ulysse est fait comme lui & dans un état aussi pitoyable*] Homere ne manque aucune des réflexions que fournit l'état présent des choses, & qui peuvent le plus toucher le Lecteur. On prend un grand plaisir à voir Penelope trompée comparer Ulysse à Ulysse.

Car les hommes dans la misere vieillissent très-promptement] Elle ajoûte cela, parce que cet étranger paroissoit plus âgé qu'il n'étoit, à cause des miséres qu'il avoit souffertes. Ulysse, qu'elle croyoit qui n'en avoit pas moins souffert, devoit être aussi changé.

Page 34. *A ces mots Euryclée met ses mains devant le visage, fond en larmes*] Aristote

moi, ont été frappés, comme vous, de cette ressemblance] Ulysse n'a garde de nier cette ressemblance, cela auroit été suspect, il l'avoue, en l'avouant il persuade qu'il n'est pas lui.

Et il tournoit adroitement le dos à la lumiere] Ulysse s'assit le dos tourné au brasier sur lequel brûloit le bois qui éclairoit, & il se plaça adroitement de cette maniere pour empêcher Euryclée de le considerer de plus près & plus attentivement, & de se confirmer dans la pensée qu'elle avoit déja, qu'il ressembloit à Ulysse, soupçon qui pouvoit se convertir en certitude; car il lui vint tout à coup dans l'esprit qu'elle pourroit appercevoir la cicatrice de la blessure qu'il avoit reçue autrefois & qui lui étoit connue, voilà la pensée d'Ulysse; mais le Poëte a aussi ses vues pour lui donner cette situation, qui est nécessaire pour fonder la vraisemblance de ce qui va arriver; car, comme Eustathe l'a fort bien remarqué, par ce moyen, ni l'évanouissement d'Euryclée, ni son action de prendre Ulysse au menton, ni celle d'Ulysse qui la prend à la gorge pour l'empêcher de parler, ne pourront être apperçus, & ils le seroient, s'il étoit exposé à la lumiere.

Aussi-tôt elle reconnut cette cicatrice, qui lui restoit d'une blessure que lui avoit faite un sanglier sur le mont Parnasse] Aristote dans le huitiéme chapitre de sa Poëtique, en parlant de l'unité du sujet, pour

faire voir que le sujet du Poëme Epique doit être un & non pas, comme plusieurs pensent, tiré d'une seule personne, parce qu'il arrive que les actions d'un même homme sont en si grand nombre & si différentes, qu'on ne sauroit jamais les réduire à cette unité, & en faire une seule & même action, donne pour exemple, cette cicatrice & l'usage qu'Homere en a fait. *Homere*, dit-il, *qui a excellé sur tous les autres Poëtes, me paroît avoir parfaitement connu ce défaut* [que toute la vie d'un héros pouvoit faire un seul sujet, une seule fable] *ou par les lumieres naturelles d'un heureux genie, ou par les régles de l'art; car en composant son Odyssée, il n'y a pas fait entrer toutes les aventures d'Ulysse; par exemple, il n'a pas mêlé la blessure qu'il reçut sur le Parnasse, avec la folie qu'il feignit lorsque les Grecs assembloient leur armée; car de ce que l'une est arrivée, il ne s'ensuit ni necessairement ni vraisemblablement que l'autre doive arriver aussi; mais il a employé tout ce qui pouvoit avoir rapport à une seule & même action comme est celle de l'Odyssée.* Ce précepte renferme un des grands secrets du Poëme Epique. J'aurai recours ici aux Remarques de M. Dacier pour l'expliquer. *Voilà deux événemens remarquables dans la vie d'Ulysse; le premier, la blessure qu'il reçut sur le mont Parnasse à la chasse du sanglier, & l'autre, la folie qu'il feignit pour s'empêcher d'aller à la guerre de Troye; Homere a employé l'un & négligé l'autre; il a vû que cette feinte folie ne pouvoit avoir aucune liaison ni necessaire ni vrai-*

semblable avec le sujet de son Poëme, c'est pourquoi il n'en a pas dit un seul mot. Il n'en a pas usé de même de la blessure d'Ulysse, quoique cette blessure ne soit pas plus la matiere de son Poëme, que la folie que ce Prince feignit lorsqu'on assembloit les Grecs, il n'a pas laissé d'en parler; mais il n'en parle que parce qu'il trouve un moyen de l'inserer si naturellement dans son action principale, qu'elle en est une partie très-nécessaire, puisqu'elle produit la reconnoissance de ce héros. Ainsi cette histoire, au-lieu d'être un épisode étranger, devient un épisode très-naturel par la maniere dont il est lié au sujet. Cela fait voir de quelle nature doivent être les différentes parties qu'un Poëte employe pour former une seule & même action, elles doivent être des suites nécessaires ou vraisemblables les unes des autres, comme la reconnoissance d'Ulysse est une suite de sa blessure. Toute aventure donc qui n'aura pas cette liaison & ce rapport avec quelque partie de la matiere du Poëme, doit être rejettée comme étrangere, parce qu'elle corrompt l'unité de l'action. Voilà pourquoi Homere n'a eu garde d'interrompre la continuité de son Odyssée, par l'épisode de la folie qu'Ulysse feignit; car cet incident ne pouvoit jamais, ni naître d'aucun de ceux qui étoient nécessaires & propres au Poëme, ni en produire aucun qui eût avec eux le moindre rapport. Cette regle est très-importante, & malheureusement elle est ou très-ignorée ou très-négligée; c'est pourquoi j'en ai rapporté ici l'explication, & c'est ici sa véritable place.

Page 37. *Prince qui surpassoit tous ceux de son temps en prudence & en adresse pour cacher ses desseins & pour surprendre ses ennemis, & en bonne foi pour garder religieusement sa parole & ne violer jamais ses sermens*] Voici un passage très-important & qui renferme le plus grand éloge qu'on puisse donner à un Prince. Mais il a été fort mal expliqué. Ce que j'ai dit en quatre lignes pour le bien faire entendre, Homere l'a dit en cinq ou six mots,

........Ὃς ἀνθρώπους ἐκέκαστο
Κλεπτοσύνῃ θ' ὅρκῳ τε.

Mot-à-mot, *Il surpassoit tous les hommes en adresse pour dérober & pour jurer.* Voilà un terrible éloge, si on le prend à la lettre, cependant c'est ainsi qu'on l'a pris. On s'est imaginé qu'Homere louoit Autolycus de son adresse à faire des vols & à tromper par des sermens équivoques, comme celui qui ayant fait une treve de dix jours avec ses ennemis, ravageoit la nuit leurs terres, sous prétexte que la nuit n'est pas le jour. Comment a-t-on pû s'imaginer qu'un Poëte comme Homere, qui n'a pour but que d'instruire les hommes & de les porter à la vertu, loue ici le vol & la fourberie; &, ce qui est encore plus étonnant, qu'il ose dire que ce sont là des présens d'un Dieu & la recompense de la piété, cela est absurde. Κλεπτοσύνη ne signifie pas ici un vol illicite & défendu, & indigne d'un honnête homme, il signifie un vol louable & permis; car il signifie l'adresse à cacher

ses desseins & à découvrir ceux de ses ennemis, à les surprendre lorsqu'ils s'y attendent le moins, en enlevant leurs quartiers, leurs troupeaux, leurs convois, soit en leur nuisant de quelque autre maniere autorisée par les loix de la guerre ; & ὅρκος signifie la fidélité à tenir sa parole, & à ne violer jamais la sainteté du serment. Platon dans le premier livre de sa Republique fait assez entendre que c'est là le sens du Poëte, quand il dit, *Que le meilleur gardien d'un camp & d'une armée, c'est celui qui sait voler à ses ennemis leurs résolutions, leurs desseins & toutes leurs entreprises* : d'où il infere, *Que selon Homere & Simonide, la justice est une espéce de volerie*, *κλεπτική τις*, *pour servir ses amis & nuire à ses ennemis*. On peut voir le passage entier, tome 2. page 334. Voilà donc deux grandes qualités qu'Homere donne à l'aïeul maternel d'Ulysse ; il étoit très-habile à cacher ses desseins, & à découvrir, pénetrer & prévenir ceux de ses ennemis, & très-religieux à garder sa parole & à observer ce qu'il avoit juré. Ce Poëte loue donc ici la fidélité du serment, & il n'a garde d'en faire un appât pour tromper les hommes.

Mercure lui avoit donné ces deux grandes qualités] Il attribue cela à Mercure, parce que c'étoit le Dieu qui présidoit à tout ce qu'on vouloit faire sans être connu, & que comme c'étoit aussi le Dieu de la parole, c'étoit à lui qu'appartenoit de rendre inviolable la foi des sermens.

C'est pourquoi ce Dieu l'accompagnoit toujours, & lui donnoit des marques de sa protection en toutes rencontres] C'est le sens de ce demi vers,

....Ο'δέ οἱ πρόφρων ἅμ' ὀπήδει.

Mot-à-mot : *Et il l'accompagnoit par-tout avec bienveillance.* Ce qui renferme une chose qu'il est bon de développer. Homere vient de dire que Mercure avoit donné à Autolycus ces deux grandes qualités, celle de cacher ses desseins & de découvrir ceux de ses ennemis, & celle de garder la foi du serment ; & il ajoûte ici que ce Dieu l'accompagnoit par-tout & lui donnoit des marques de sa protection, c'est-à-dire, qu'en toute occasion il l'aidoit à cacher ses desseins, ou à découvrir ceux des autres & à observer le serment. Et ce n'est pas sans raison qu'il regarde cela comme une protection de Mercure, & qu'il impute à ce Dieu, qui préside au gain, le don de l'heureuse science de tenir sa parole ; car c'est là le plus grand de tous les gains. *Le serment*, comme dit excellemment Hierocles, *mene à la verité ceux qui s'en servent comme il faut ; il est le dépositaire de la vérité & le garant de tous les desseins des hommes, & le moyen qui les unit & les associe avec la vérité & la stabilité de Dieu même ; il enrichit de mœurs très-excellentes ceux qui savent le respecter, & c'est l'observation exacte du serment qui fait de l'homme fidéle la veritable image de Dieu.* Quel plus grand gain l'homme peut-il faire ? Tous les plus

grands biens acquis par la violation du serment ne sauroient être que funestes. Aussi un grand Empereur, c'est Marc Antonin, avoit accoutumé de dire : *Garde-toi bien de regarder comme utile, ce qui t'obligera à manquer de foi.* Et le Roi Prophéte, plus savant dans les choses de Dieu que tous les Philosophes, a dit que *le ciel est pour celui qui jure à son prochain & ne trompe point. Qui jurat proximo suo & non fallit.* Ps. 14. 5. Et que *les bénédictions du Seigneur sont pour celui qui n'a pas juré en fraude à son prochain. Nec juravit in dolo proximo suo, hic accipiet benedictionem à Domino.* Pseaume 23. 45. Cela foudroye toutes les différentes manieres qui détruisent la nature du serment, & qui surprennent la bonne foi par le mensonge à qui elles donnent tous les dehors de la vérité.

Euryclée prit cet enfant, le mit sur les genoux de son ayeul] Dans le IX. Liv. de l'Iliade nous avons vû Phœnix qui dit que son pere, en le maudissant, avoit prié les Furies qu'il ne pût jamais mettre sur ses genoux un fils sorti de lui. Et sur cela j'ai remarqué la coûtume des Grecs. Les enfans, dès qu'ils venoient au monde, étoient mis par leurs peres sur les genoux des grands-peres, comme le plus agréable présent qu'un fils puisse faire à son pere que de lui donner un petit-fils. On peut voir là ma Remarque, tome 4. page 435.

Page 38. *C'est un fils que les Dieux ont*

accordé à vos vœux] Il semble que par ces paroles Euryclée veut indiquer à Autolycus le sujet d'où il faut tirer ce nom, comme si elle vouloit qu'il l'appellât le *fils de ses désirs*, comme cela n'est pas sans exemple; car c'est de-là qu'avoient été tirés les noms d'*Aretus*, d'*Euchenor*, comme Eustathe l'a remarqué.

J'ai été autrefois la terreur de mes ennemis jusqu'au bout de la terre; qu'on tire de-là le nom de cet enfant, qu'on l'appelle Ulysse, *c'est-à-dire le terrible*] La grande habileté d'Autolycus à cacher ses desseins & à découvrir & prévenir ceux de ses ennemis, l'avoit fait réussir dans toutes ses entreprises, & il s'étoit rendu redoutable par ses grands succès. C'est de-là qu'il veut qu'on tire le nom de son petit-fils, & qu'on l'appelle *Ulysse*, c'est-à-dire, *qui est craint de tout le monde*, car ὀδύσσω signifie *je redoute*. Voici donc un petit-fils nommé, non par rapport aux qualités qui lui sont propres, mais par rapport aux qualités de son grand-pere. C'est ainsi que dans le neuviéme Livre de l'Iliade, Idas & Marpesse donnerent à leur fille le surnom d'Alcyone, à cause des regrets de sa mere, & dans le vingt-deuxiéme, les Troyens nommerent le fils d'Hector *Astyanax*, pour honorer la valeur du pere. On peut voir les Remarques, tom. 2. page 444. & tome 4. page 333.

Page 40. *Le soleil en sortant du paisible sein de l'Océan*] Ce vers est repété du sep-

tiéme Livre de l'Iliade, *Cependant le flambeau du jour sortant du paisible sein de l'onde.* On n'y a pas fait grande attention, il est néanmoins plus important qu'on n'a crû; car il fait voir manifestement qu'Homere a connu l'Océan oriental, & qu'il lui a même donné le nom qu'il a aujourd'hui, car on l'appelle la *mer pacifique*, & c'est ce que signifie proprement le mot ἀκαλαῤῥείτης Ὠκεανὸς, *Oceanus pacificus*, c'est-à-dire, *placidè fluens.* Homere avoit donc eu connoissance des navigations des Pheniciens, qui par la mer rouge avoient pénétré dans l'Inde & delà jusqu'à l'Océan oriental, avant même le tems de David; car il paroît que cette mer orientale étoit connue de lui, puisque, comme le savant Bochart l'a remarqué, il la désigne dans ce passage du Pseaume 139. 9. *Si alas Auroræ sumpsero ut habitem in extremo mari. Quand je prendrois les aîles de l'Aurore pour me retirer vers la mer la plus reculée.* C'est-à-dire, *Quand je prendrois des aîles pour m'aller cacher sur le rivage de la mer qui est au bout de l'Orient.*

Page 41. *En le frappant de côté*] Car les défences du sanglier sont faites de maniere qu'il ne peut blesser que de côté, c'est ce qu'Homere exprime par ces mots, λικριφὶς ἀΐξας, *obliquè irruens.* Et c'est ce qu'Horace a imité quand il a dit en parlant du sanglier,

Verris obliquum meditantis ictum.

Liv. 3. Od. 22.

A l'épaule droite] Car c'eſt là, dit-on, l'endroit le plus sûr pour abbattre le ſanglier.

Et par des paroles enchantées ils arrêtent le ſang] Il y a long-tems que les hommes ſont entêtés de cette ſuperſtition, de croire qu'il y a des paroles enchantées ou magiques qui ont la vertu, non-ſeulement d'arrêter le ſang & de guérir les plaies, mais de faire d'autres effets auſſi ſurprenans, comme d'arrêter le feu dans un incendie; elle a regné dans tous les tems & chez tous les peuples; car la ſuperſtition gagne & ſe répand facilement. Il ne faut pas douter que les magiciens d'Egypte n'employaſſent les paroles enchantées pour l'opération de leurs miracles. Ces paroles ſe prononçoient entre les dents & d'une maniere peu intelligible; c'eſt pourquoi Iſaïe en parlant de ces magiciens, dit: *Qui ſtrident in incantationibus ſuis*. 8. 19.

Page 42. *Elle laiſſa aller la jambe qu'elle tenoit, & qui tomba dans l'eau ſi rudement, que le vaiſſeau fut renverſé*] Cela eſt fort bien pour la peinture; car il fait une image, & tout ce qui peint, plaît; d'ailleurs voilà de ces circonſtances ajoûtées avec art pour la vraiſemblance & pour mieux tromper le Lecteur.

Page 44. *Je ne vous épargnerai point*] Il ajoute aux prieres les menaces, & cela ne doit point paroître trop dur. Le danger où ſe trouve Ulyſſe eſt ſi grand, qu'il ne

doit rien menager, & qu'il est obligé même d'effrayer sa nourrice dont l'imprudence le pourroit perdre.

Je garderai votre secret, & je serai aussi impénétrable que la plus dure pierre & que le fer] Plutarque, dans un Traité *du trop parler*, nous fait remarquer ici le grand mérite du silence, *Car Homere*, dit-il, *qui fait Ulysse si éloquent, nous le représente en même tems très-secret & très-taciturne. Il nous représente de même sa femme, son fils & sa nourrice. Ses Compagnons même, qui l'avoient accompagné dans ses voyages, avoient souverainement cette vertu; car la plupart aimerent mieux se laisser froisser contre terre & devorer par le Cyclope, que de découvrir le secret de leur maître, & de déclarer à ce Geant ce qu'Ulysse machinoit contre lui.* C'est pour faire voir que le secret est l'ame du conseil des Princes.

Page 45. *Et qu'elle les eut frotés & parfumés avec des essences*] Ce n'étoit pas seulement après s'être baigné qu'on se frotoit & se parfumoit avec de l'huile & des essences, on se parfumoit de même les pieds après les avoir lavés. C'est même sur cette coutume qu'est fondée ce que la femme pécheresse fit pour Notre Seigneur chez Simon, elle arrosa ses pieds de ses larmes, voilà le bain; car Simon ne lui avoit pas donné de l'eau pour laver les pieds, elle les essuya avec ses cheveux, & elle y répandit de l'huile de parfum.

Page 46. *En travaillant & en prenant garde au travail de mes femmes*] Voilà deux des principaux devoirs des femmes, des Reines même, dans ces anciens tems, de travailler & de faire travailler leurs femmes, & de prendre garde à leur travail. L'affliction de Penelope ne l'empêche pas de remplir ces deux devoirs.

Comme la plaintive Philomele] Cette comparaison n'est pas seulement pour comparer son affliction à celle de Philomele, mais aussi pour comparer son agitation & les différentes pensées qui l'occupent, aux différens accens dont Philomele varie sa voix. Au reste sur la fable de Philomele, Homere ne suit pas la même Tradition que les Poëtes, qui sont venus après lui, ont suivie, que Philomele étoit femme de Terée, qu'elle avoit une sœur nommée Progné, que Terée la viola & lui coupa ensuite la langue, pour empêcher de découvrir sa mauvaise action à sa sœur; que Progné l'expliqua dans une broderie & que Philomele au désespoir tua son propre fils Itys ou Ityle, & le servit à son mari. Homere n'a connu ni Terée ni Progné, & il a suivi la fable que voici. Pandare, fils de Merops, avoit trois filles, Merope, Cleothere & Aëdon. Il maria son aînée, qui étoit Aëdon, à Zethus, frere d'Amphion; elle n'en eut qu'un fils appellé Ityle. Jalouse de la nombreuse famille de son beaufrere Amphion, qui avoit plusieurs enfans de Niobé, elle resolut de tuer l'aîné de ses neveux; & com-

me son fils Ityle étoit élevé avec eux, & couchoit avec eux, elle l'avertit de changer la nuit de place, & de ne pas coucher près de l'aîné de ses cousins. Le jeune Ityle oublia cet ordre, & Aëdon s'étant glissée la nuit dans leur chambre, tua son fils, croyant frapper l'aîné de ses neveux. En voilà assez pour l'intelligence de ce passage d'Homere.

Page 47. *Il est forcé de souhaiter lui-même que je sorte de sa maison*] Voilà comme Penelope excuse son fils, en reconnoissant qu'il a raison de souhaiter qu'elle se remarie, afin de voir finir tous les désordres de sa maison. Car il n'y avoit que le mariage de Penelope, ou l'arrivée d'Ulysse, qui pût y mettre fin. Les Poursuivans étoient absolument les maîtres, & le parti qui étoit demeuré fidéle à Telemaque, étoit trop foible pour les chasser.

Page 48. *Toutes les femmes d'Ithaque sont venues pour me consoler*] Voilà la même simplicité de mœurs que celle que Notre Seigneur peint dans saint Luc, 15. en parlant du berger qui ayant perdu une brebis de son troupeau, & l'ayant enfin retrouvée, appelle ses amis & ses voisins, afin qu'ils viennent se rejouir avec lui. Et de cette femme qui ayant perdu une dragme, la cherche dans toute sa maison, & l'ayant trouvée, appelle ses amies & ses voisines, afin qu'elles viennent l'en féliciter & s'en réjouir. La mort de vingt oisons, que Pe-

nelope avoit élevés avec tant de soin, valoit bien la peine que ses amies & ses voisines vinssent l'en consoler.

Ce n'est pas ici un vain songe, mais un songe vrai] Les Anciens mettoient de la différence entre ὄναρ & ὕπαρ; ils appelloient ὄναρ, tous les songes qui ne prédisoient rien de vrai, & qui n'étoient que l'effet du sommeil & des vapeurs. Et ils appelloient ὕπαρ, ceux qu'ils croyoient envoyés par quelque Dieu, & qui prédisoient des choses réelles & véritables.

Page 49. *J'ai toujours oui dire que les songes sont difficiles à entendre, & qu'on a de la peine à percer leur obscurité*] Penelope, comme une Princesse bien élevée, savoit tout ce qu'on disoit des songes, qu'ils sont trompeurs & difficiles à entendre, qu'il y a de l'imprudence à s'y laisser amuser; mais en même tems elle savoit que s'il y en a de faux, il y en a aussi de vrais. Et c'est ce qu'elle va expliquer.

Page 50. *Car on dit qu'il y a deux portes des songes*] Virgile en a orné son Eneïde, livre 6.

Sunt geminæ somni portæ, quarum altera fertur
Cornea, qua veris facilis datur exitus umbris:
Altera, candenti perfecta nitens elephanto,

Sed falsa ad cœlum mittunt insomnia Manes.

Et Horace dans l'Ode 27. du liv. 3. fait dire par Europe,

.... An vitiis carentem
Ludit imago
Vana, quæ porta fugiens eburna
Somnium ducit?

On a bien philosophé pour expliquer le mystere caché sous ces deux portes. Je n'abuserai pas ici du tems de mon Lecteur ni du mien, en rapportant tout ce qu'on en a dit. Par exemple, que la corne représente l'œil, à cause de la tunique appellée la cornée, & que l'yvoire représente le corps, à cause des os qui ressemblent à l'yvoire. Je suis persuadée que par la corne, qui est transparente, Homere a entendu l'air, le ciel qui est transparent, & par l'yvoire, qui est solide, opaque, obscur, il a marqué la terre. Les songes qui viennent de la terre, c'est-à-dire des vapeurs terrestres, sont les songes faux; & ceux qui viennent de l'air, du ciel, sont les songes vrais. Car il n'y a que les songes envoyés de Dieu qui soient véritables. C'est pourquoi l'Auteur de l'Ecclésiastique dit, *Nisi ab Altissimo fueris emissa visitatio, ne dederis in illis cor tuum. Si les songes ne viennent de Dieu, n'y mettez pas votre cœur.* On peut voir ce qui a été remarqué ailleurs.

Que

Que le mien, qui paroît si mysterieux] C'est le sens du mot αἰνὸν ὄνειρον, *mon songe mysterieux, énigmatique.* Car αἶνος, comme nous l'avons vû ailleurs, signifie un discours allégorique & qui a un sens caché.

Où il avoit disposé d'espace en espace douze piliers chacun avec sa potence] Les Grecs appelloient πελέκεας, *haches*, ces piliers à potence dont on se sert encore aujourd'hui dans les manéges pour courre la bague, parce que ces piliers représentent parfaitement une hache debout. Le poteau ou pilier fait le manche, & la potence représente le fer de la hache.

Page 51. *Celui qui se servira le mieux de l'arc d'Ulysse, & qui fera passer ses fléches*] Comme elle vouloit choisir celui qui seroit le plus digne d'elle, elle croyoit que le plus digne seroit celui qui approcheroit le plus de la force & de l'adresse d'Ulysse. Et il faut remarquer que c'est de l'arc même d'Ulysse que tous ces Princes devoient se servir, & qui étoit fort difficile.

Et dont je ne perdrai jamais le souvenir, non pas même dans mes songes] Que de coqueteries Penelope fait à Ulysse, & quelles douceurs ne lui dit-elle point en parlant de lui sans le connoître !

Page 52. *Vous coucherez à terre sur des peaux, ou vous vous ferez dresser un lit*] Elle met donc de la différence entre coucher à terre sur des peaux, & coucher sur un lit. C'é-

toit toujours coucher à terre ; mais le premier étoit coucher à terre ſimplement ſur des peaux, & l'autre étoit auſſi coucher à terre, mais ſur un lit dreſſé avec plus de façon, & qui étoit plus élevé.



Argument du Livre XX.

Ulysse couche dans le vestibule & voit les désordres des femmes du Palais. Minerve se présente à lui, & lui envoye un doux sommeil. Penelope voyant le jour auquel elle doit être obligée de se remarier, marque son désespoir par ses plaintes, & désire la mort. Ulysse demande à Jupiter des signes favorables, & est exaucé. Penelope donne ses ordres pour le festin de ce jour, qui est une fête d'Apollon. Les bergers amenent les victimes pour le sacrifice & pour le repas. Melanthius attaque encore Ulysse. Jupiter envoie aux Poursuivans un signe malheureux. Ils se mettent à table & font grand-chere, pendant que d'un autre côté le peuple d'Ithaque offre un sacrifice hors de la ville dans un bois consacré à Apollon. Telemaque parle aux Princes avec autorité, & leur défend, de maltraiter son hôte: mais Ulysse ne laisse pas d'être encore insulté. Sagesse de Telemaque dans une conversation qu'il a avec un des Poursuivans. Les ris insensés & les extravagantes plaisanteries de ces Princes, qui se mocquent d'Ulysse, & continuent leurs railleries contre Telemaque pendant leur dîner. Prodiges inouis que voit le devin Theoclymene, & les prédictions qu'il fait sur cela aux Princes.

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE XX.

ULYSSE se coucha dans le vestibule sur une peau de boeuf qui n'avoit point été préparée, & qu'il couvrit de plusieurs peaux de moutons ; car les festins & les sacrifices continuels, que faisoient les Poursuivans, en fournissoient en abondance. Quand il fut couché, Eurynome étendit sur lui une couverture pour le garantir du froid. Le sommeil ne ferma pourtant pas ses paupieres ; il pensoit toujours aux moyens dont il pourroit se servir pour se venger

de ses ennemis. Cependant les femmes de Penelope, qui se facilitoient les unes aux autres les occasions de rire & de se divertir, sortent de l'appartement de la Reine pour aller au rendez-vous ordinaire qu'elles avoient avec les Poursuivans. La vûe de ce désordre excita la colère d'Ulysse, il délibera d'abord dans son cœur s'il les puniroit sur l'heure, ou s'il les laisseroit satisfaire leur passion criminelle pour la derniere fois. Son cœur rugissoit au dedans de lui, comme un lion rugit autour d'une bergerie où il ne sauroit entrer. Tel étoit le rugissement d'Ulysse sur cette prostitution horrible qu'il détestoit & qu'il ne pouvoit empêcher. Mais enfin se frappant la poitrine il tança son cœur, & lui dit : Supporte encore cet affront ; « tu as supporté des choses plus ter- « ribles, lorsque l'épouvantable «

» Cyclope devoroit mes Compa-
» gnons. Tu eus la force de soute-
» nir cette horreur sans foiblesse,
» jusqu'à ce que ta prudence t'eût
» fait sortir de la caverne où tu
» n'attendois plus que la mort.

C'est ainsi qu'Ulysse tança son cœur, & son cœur soumis demeura paisible, & retint son ressentiment. Mais pour lui, il n'étoit pas un seul moment dans une même situation. Comme un homme qui fait rôtir un ventre de victime rempli de graisse & de sang, le tourne sans cesse sur un grand feu dans l'impatience qu'il soit rôti pour s'en rassasier; de même Ulysse se retournoit de côté & d'autre dans son lit, pensant comment il pourroit faire tomber les Poursuivans sous ses coups & se rassasier de leur sang, se voyant seul contre un si grand nombre.

Comme il étoit dans ces agita-

tions, Minerve descendit des cieux sous la figure d'une femme, se plaça sur sa tête, & lui dit: O « le plus malheureux des hommes, « pourquoi passez-vous ainsi la nuit « sans dormir? Vous vous retrou- « vez dans votre maison; votre « femme est fidéle, & vous avez « un fils tel, qu'il n'y a point de « pere qui ne voulût que son fils lui « ressemblât. «

Je mérite vos reproches, grande « Minerve, répondit Ulysse, mais « je suis dans une cruelle agitation; « je pense toujours comment je « pourrai faire tomber les Poursui- « vans sous mes coups; je suis seul, « & ils sont en grand nombre, & « toujours ensemble sans jamais se « quitter. Je pense encore à une « autre chose, qui est même plus « importante, en cas que par le se- « cours de Jupiter & par le vôtre, « je vienne à bout de tant d'enne- «

» mis, où pourrai-je me retirer
» pour me mettre à couvert du res-
» ſentiment de tant de peuples, qui
» ne manqueront pas de venir ſur
» moi les armes à la main pour ven-
» ger leurs Princes ? Soulagez-moi
» dans cette détreſſe, je vous en
» conjure.

» Homme trop incrédule & trop
» défiant, lui dit Minerve, on voit
» tous les jours des hommes ſuivre
» le conſeil de leurs amis, qui ſont
» hommes comme eux, & qui ſou-
» vent même leur ſont inférieurs en
» prudence. Et moi je ſuis une Déeſ-
» ſe qui vous aime, qui vous prote-
» ge, & qui vous aſſiſte dans tous
» vos travaux. Je vous déclare que,
» ſi nous avions là devant nous en
» bataille cinquante bataillons d'en-
» nemis, avec moi vous remporte-
» riez aiſément la victoire, & vous
» emmeneriez tous leurs trou-
» peaux. Raſſurez-vous donc, &

laissez le sommeil fermer vos pau- «
pieres ; il est triste de passer toute «
la nuit sans dormir. Bien-tôt vous «
sortirez de tous les malheurs qui «
vous accablent. «

En finissant ces mots, la Déesse versa sur ses yeux un doux sommeil qui calma ses chagrins, reprit son vol vers l'Olympe, & Ulysse dormit tranquillement & sans aucune inquiétude.

Mais la sage Penelope s'étant réveillée, se remit à pleurer dans son lit, & lorsqu'elle fut rassasiée de gémissemens & de larmes, elle se leva, & d'abord elle adressa cette priere à la chaste Diane : Véne- «
rable Déesse, fille de Jupiter, dé- «
cochez sur moi tout présente- «
ment une de vos fléches mortel- «
les, ou permettez qu'une violente «
tempête vienne m'enlever, & que «
m'emportant au milieu des airs, «
elle aille me jetter dans les flots de «

» l'Océan, comme les tempêtes en-
» leverent autrefois les filles de Pan-
» dare ; car après que les Dieux les
» eurent fait orphelines, en tuant
» leur pere & leur mere, elles res-
» terent dans la maison paternelle ;
» la Déesse Venus eut soin de les
» nourrir de lait, de miel & de vin ;
» Junon leur donna en partage la
» beauté & la sagesse au dessus de
» toutes les femmes de leur tems ;
» Diane leur fit présent de la belle
» taille, & Minerve les instruisit à
» faire toutes sortes de beaux ouvra-
» ges ; & quand elles furent en âge
» d'être mariées, Venus alla sur le
» haut Olympe prier Jupiter de fi-
» xer le jour de leurs nôces, & de
» leur donner des maris ; car c'est
» Jupiter qui regle le sort des hom-
» mes, & qui les rend heureux ou
» malheureux. Cependant les Har-
» pyes enleverent ces Princesses, &
» les livrerent aux Furies. Que la

même aventure m'arrive. Que les « Dieux, témoins de mon déses- « poir, permettent aux Harpyes de « m'enlever, ou que Diane m'en- « voye une mort soudaine, afin que « j'aille rejoindre mon cher Ulysse « dans le séjour même des ténébres « & de l'horreur, que je ne sois pas « réduite à faire la joye d'un second « mari, qui ne pourroit qu'être fort « inférieur au premier & faire mon « supplice. Les maux sont supporta- « bles encore quand on ne fait que « pleurer & gémir pendant le jour, « & que la nuit, entre les bras du « sommeil, on peut oublier tous ses « malheurs & toutes ses inquiétu- « des; mais pour moi, les nuits res- « semblent aux jours; & si par ha- « zard le sommeil vient fermer un « moment mes paupieres, un Dieu « cruel m'envoye des songes qui ne « font que renouveller mes dou- « leurs. Cette même nuit j'ai vû «

» dans ma couche un homme entie-
» rement semblable à Ulysse, & tel
» qu'il étoit quand il partit avec l'ar-
» mée. Je sentois une joie que je ne
» puis exprimer, car j'étois persua-
» dée que ce n'étoit pas un songe,
» mais une réalité.

Comme elle achevoit ces mots, l'Aurore sur son thrône d'or vint annoncer la lumiere aux hommes. Ulysse entendit la voix de Penelope qui fondoit en larmes ; d'abord il lui vint dans l'esprit que la Reine pouvoit l'avoir reconnu, & qu'elle étoit prête à sortir de son appartement pour le venir trouver. C'est pourquoi pliant aussi-tôt la couverture & les peaux de brebis, sur lesquelles il avoit couché, il les porta dans la salle sur un siége, & mit à la porte la peau de bœuf, & levant les mains au ciel, il fit aux Dieux cette priére :
» Pere des Dieux & des hommes,

grand Jupiter, & tous les autres «
Dieux, si c'est par un effet de vo- «
tre bonté pour moi que vous m'a- «
vez ramené dans ma patrie au tra- «
vers de tant de terres & de mers, «
après m'avoir affligé de maux sans «
nombre, je vous prie que je puis- «
se tirer quelque bon augure de la «
voix de quelque homme dans ce «
Palais, & qu'au dehors Jupiter «
daigne m'envoyer quelque pro- «
dige qui me rassure. «

Jupiter exauça sa priere sur le moment ; il fit entendre ses tonnerres du haut des cieux, & Ulysse fut ravi de joie. En même tems une femme, qui étoit occupée à moudre de l'orge & du froment, dit une chose dont il tira un heureux présage. Dans un lieu fort vaste & voisin de la salle où étoit Ulysse, il y avoit douze meules que douze femmes faisoient travailler ordinairement pour mou-

dre le grain qui fait la force de l'homme. Toutes les autres ayant achevé leur travail, dormoient, il n'y en avoit qu'une qui, plus foible que les autres, n'avoit pas encore fini. Quand elle entendit le tonnerre, elle arrêta sa meule & prononça ces paroles, qui furent pour Ulysse un signe certain :

» Grand Jupiter, qui regnez sur » les hommes & sur les Dieux, s'é- » cria-t-elle, vous nous avez fait en- » tendre le bruit éclatant de votre » tonnerre sur le vaste Olympe, & » le ciel est sans nuages. Sans doute » que vous envoyez à quelqu'un ce » merveilleux prodige. Helas, dai- » gnez accomplir le désir qu'une » malheureuse ose vous témoigner : » Qu'aujourd'hui les Poursuivans » prennent leur dernier repas dans » le Palais d'Ulysse, eux pour qui » j'ai usé mes forces & ma vie à » fournir la farine nécessaire pour

leurs festins. Puisse le dîner d'au- «
jourd'hui être leur dernier dîner. «

Elle parla ainsi, & Ulysse eut une joie extrême d'avoir eu un prodige dans le ciel & un bon augure sur la terre, & il ne douta plus qu'il n'exterminât bientôt ces scélérats.

Toutes les femmes du Palais s'étant assemblées dans la salle, avoient allumé du feu dans les brasiers. Pendant ce tems-là Telemaque, semblable à un Dieu, se leva, mit ses habits & son baudrier, d'où pendoit une forte d'épée, prit de beaux brodequins, & armant son bras d'une bonne pique, il descendit de son appartement, & s'arrêtant sur le seuil de la porte de la salle, il dit à Euryclée : Ma «
mere, comment avez-vous traité «
mon hôte dans ma maison ? a-t-il «
été bien couché & bien nourri ? «
ou l'avez-vous laissé là sans en a- «

» voir ſoin ? Car pour la Reine ma
» mere, quoique pleine de pruden-
» ce & de ſageſſe, elle eſt ſi occu-
» pée de ſon affliction, qu'elle ne
» diſtingue perſonne ; elle accable-
» ra d'honneurs un homme de
» néant, & ne fera aucune honnê-
» teté à un homme conſidérable.

La prudente Euryclée lui répar-
» tit : Mon fils, ne faites pas à la
» Reine ces reproches qu'elle ne
» mérite point ; votre hôte a été fort
» bien traité ; la Reine elle-même
» l'a preſſé de manger, il s'en eſt ex-
» cuſé & n'a demandé qu'un peu de
» vin, & quand l'heure de ſe cou-
» cher eſt venue, elle a commandé
» à ſes femmes de lui dreſſer un lit ;
» mais lui, comme un malheureux,
» que les Dieux perſécutent, il n'a
» pas voulu coucher dans un lit, il
» a étendu à terre une peau de bœuf
» non préparée, il a mis ſur cette
» peau pluſieurs peaux de brebis &

s'est couché là-dessus, & nous a- «
vons jetté sur lui une couverture. «

Voilà ce que dit Euryclée; & Telemaque, la pique à la main, sort du Palais suivi de deux chiens, & se rend à la place publique où les Grecs étoient assemblés. La sage Euryclée appelle toutes les femmes du Palais pour leur donner ses ordres : Dépêchez, leur «
dit-elle; que les unes se hâtent de «
netoyer cette salle, de l'arroser, & «
de mettre des tapis sur tous les sié- «
ges; que les autres netoyent les «
tables avec des éponges, qu'elles «
lavent les urnes & les coupes, & «
qu'il y en ait qui aillent à la fontai- «
ne pour en apporter promptement «
de l'eau; car les Poursuivans ne se «
feront pas longtems attendre : ils «
viendront de bon matin, c'est au- «
jourd'hui une grande fête. «

Elle dit, & ses femmes exécutent ses ordres; il y en eut vingt

qui allerent à la fontaine, & les autres se mirent à orner la salle & à dresser le buffet. Les cuisiniers arrivent, & commencent à fendre le bois nécessaire pour préparer le festin. Les femmes reviennent de la fontaine; après elles, arrive Eumée qui mene trois cochons engraissés, les meilleurs de son troupeau; il les laisse paître dans la basse-cour, & cependant ayant apperçu Ulysse, il s'approche de lui, & lui dit: Etranger, les Grecs ont-ils pour vous la considération & les égards que vous meritez, ou vous traitent-ils avec mépris, comme ils ont fait d'abord?

» Mon cher Eumée, répondit le prudent Ulysse, que les Dieux punissent bien-tôt ces insolens qui commettent tant de désordres dans le Palais d'un Prince qu'ils devroient respecter, & qui n'ont ni la moindre pudeur ni la moindre retenue.

Comme ils s'entretenoient ainsi, on voit arriver le berger Melanthius, qui amenoit les chevres les plus grasses de sa bergerie pour le repas des Poursuivans; il avoit avec lui deux autres bergers; ils lierent les chévres sous le portique, & Melanthius adressant insolemment la parole à Ulysse : Quoi, lui dit-il, te voilà encore « à importuner ces Princes ? Ne « veux-tu donc pas sortir de cette « maison ? Je vois bien que nous ne « nous séparerons point avant que « d'avoir éprouvé la force de nos « bras. Il est ridicule que tu sois tou- « jours à cette porte. Il y a aujour- « d'hui tant d'autres tables où tu « peux aller mandier. «

Ulysse ne daigna pas lui répondre; il branla la tête sans dire une parole, méditant le châtiment qu'il lui préparoît.

Enfin arrive Philetius qui avoit

l'intendance des troupeaux d'Ulysse dans l'isle des Cephaleniens, il menoit une genisse grasse & des chévres pour la fête. Des mariniers qui avoient là des barques pour passer ceux qui alloient de Cephalenie à Ithaque, les avoient passés, Melanthius & lui. Après que Philetius eut attaché ses chévres & sa génisse, il s'approche d'Eumée, & lui dit : Mon cher » Eumée, qui est cet étranger nou- » vellement arrivé dans le Palais de » notre maître ? De quel pays est-il » & de quelle famille? Malgré l'état » malheureux où il est, il a la majes- » té d'un Roi. Helas ! comment les » Dieux épargneroient-ils les hom- » mes du commun, s'ils n'épar- » gnent pas les Rois mêmes, & s'ils » les assujetissent à toutes sortes de » miséres & d'humiliations ? En disant ces mots il s'approche d'Ulysse, le prend par la main, & lui parle en ces termes :

Etranger, mon bon pere, puiſ- «
ſiez-vous être heureux, & qu'à «
tous vos malheurs ſuccéde une «
proſpérité qui vous accompagne «
toute votre vie. Grand Jupiter, «
vous êtes le plus cruel des Dieux! «
après que vous avez donné la naiſ- «
ſance aux hommes, vous n'avez «
d'eux aucune compaſſion, & vous «
les plongez dans toutes ſortes de «
calamités & de ſouffrances. Nous «
en avons un grand exemple dans «
ce Palais. Je ne puis retenir mes «
larmes toutes les fois que je me «
ſouviens d'Ulyſſe ; car je m'ima- «
gine que vêtu de méchans haillons «
comme cet étranger, il erre de «
Royaume en Royaume, ſi tant eſt «
même qu'il ſoit en vie, & qu'il «
jouiſſe de la lumiere du Soleil. «
Que ſi la Parque a tranché le fil «
de ſes jours, & l'a précipité dans «
les Enfers, je ne ceſſerai jamais «
de pleurer un ſi bon maître, qui «

» malgré ma grande jeunesse eut la
» bonté de m'établir sur ses trou-
» peaux dans l'isle de Cephalenie.
» Ses troupeaux ont tellement mul-
» tiplié entre mes mains, que je ne
» crois pas que jamais pasteur ait vû
» un plus grand fruit de ses travaux
» & de ses veilles. Mais des étran-
» gers me forcent de leur amener
» ici pour leurs festins ce que j'ai de
» plus beau & de meilleur. Ils n'ont
» aucun égard pour notre jeune
» Prince, & ils ne craignent pas mê-
» me la vengeance des Dieux à qui
» rien n'est caché; car leur insolen-
» ce va jusqu'à vouloir partager en-
» tre eux les biens de ce Roi absent.
» Cependant mon cœur est com-
» battu de différentes pensées. D'un
» côté je vois que ce seroit une très-
» mauvaise action pendant que le
» jeune Prince est en vie, de m'en
» aller chez quelqu'autre peuple &
» d'emmener tous ses troupeaux;

mais d'un autre côté aussi il est « bien fâcheux, en gardant les « troupeaux d'un maître, de passer « sa vie dans la douleur, exposé « aux insolences de ces Poursuivans. « Les désordres qu'ils commettent « sont si insupportables, qu'il y a « déja longtems que je me serois « retiré chez quelque Roi puissant; « mais je prends patience & je dif- « fére toujours pour voir si ce mal- « heureux Prince ne viendra point « enfin chasser ces insolens de son « Palais. «

Pasteur, reprit le prudent Ulys- « se, vos paroles témoignent que « vous êtes un homme sensé, & « plein de courage & de sagesse, « c'est pourquoi je ne ferai pas diffi- « culté de vous apprendre une nou- « velle qui vous réjouira, & afin « que vous n'en puissiez douter, je « vous la confirmerai par serment: « Oui: je vous jure par Jupiter & «

» par tous les autres Dieux, par
» cette table où j'ai été reçu, & par
» ce foyer d'Ulysse où j'ai trouvé
» un asyle, Ulysse sera arrivé dans
» son Palais avant que vous en sor-
» tiez, &, si vous voulez, vous ver-
» rez de vos yeux les Poursuivans,
» qui sont ici les maîtres, tomber
» sous ses coups, & inonder cette
» salle de leur sang.

» Ah, répondit le pasteur, dai-
» gne le grand Jupiter accomplir
» cette grande promesse. Vous se-
» riez content ce jour-là de mon
» courage & de la force de mon
» bras. Eumée pria de même tous
les Dieux qu'Ulysse pût revenir
dans son Palais.

Pendant qu'Ulysse s'entretenoit ainsi avec ses pasteurs, les Poursuivans dressoient de nouveaux piéges à Telemaque pour le faire périr. Et comme ils étoient entierement occupés de cette pensée,

un

un grand aigle parut à leur gauche ſur le haut des nuées, tenant dans ſes ſerres une timide colombe. En même-tems Amphinome prenant la parole, leur dit : Mes « amis, le complot que nous tra- « mons contre Telemaque ne nous « réuſſira point, ne penſons donc « qu'à faire bonne chere. «

L'avis d'Amphinome plut aux Pourſuivans. Ils entrent tous dans le Palais, & quittant leurs manteaux qu'ils mettent ſur des ſiéges, ils commencent à égorger les victimes pour le ſacrifice & pour leur repas. Quand les entrailles furent roties, ils firent les portions & mêlerent le vin dans les urnes. Eumée donnoit les coupes, Philetius préſentoit le pain dans les corbeilles, & Melanthius ſervoit d'échanſon.

Pendant qu'ils ſe livroient au plaiſir de la table, Telemaque,

dont la prudence éclatoit dans toute ſa conduite, fit entrer Ulyſſe dans la ſalle, lui donna un méchant ſiége près de la porte, mit devant lui une petite table, lui ſervit une portion, & lui verſant du vin dans une coupe d'or, il lui dit : Mon bon homme, aſſeyez- » vous là pour manger comme les » autres, & ne craignez ni les rail- » leries ni les inſultes des Pourſui- » vans, je les empêcherai de vous » maltraiter; car ce n'eſt point ici » une maiſon publique, c'eſt le Pa- » lais d'Ulyſſe & j'y ſuis le maître. Se tournant enſuite du côté des Pourſuivans, Et vous, Princes, » leur dit-il, retenez vos mains & » vos langues, de peur qu'il n'arri- » ve ici quelque déſordre qui ne » vous ſeroit pas avantageux.

Il dit, & tous ces Princes étonnés ſe mordent les lévres, & admirant la hardieſſe avec laquelle

Telemaque vient de leur parler, ils gardent longtems le silence. Enfin Antinoüs le rompit & leur parla en ces termes : Princes, « obéissons aux ordres de Telemaque, quelque durs qu'ils soient ; « car vous voyez bien qu'ils sont accompagnés de menaces. Si Jupiter ne s'étoit pas opposé à nos desseins, ce vehement harangueur ne « nous étourdiroit pas aujourd'hui « de sa vive éloquence. «

Telemaque ne se mit point en peine du discours d'Antinoüs, & ne daigna pas lui répondre.

Cependant les hérauts publics menoient en pompe par la ville l'hecatombe que l'on alloit offrir aux Dieux, & tout le peuple d'Ithaque étoit assemblé dans un bois consacré à Apollon, auquel on offroit particulierement ce sacrifice. Quand on eut fait rotir les chairs des victimes, on fit les por-

tions, tout le peuple se mit à table & fut régalé à ce festin solemnel.

D'un autre côté, dans le Palais ceux qui servoient, donnerent à Ulysse une portion égale à celle des Princes; car Telemaque l'avoit ainsi ordonné. Mais la Déesse Minerve ne permit pas que les Poursuivans retinssent leurs langues empoisonnées, afin qu'Ulysse fût encore plus maltraité, & que la douleur & la colere aiguisassent son ressentiment.

Parmi les Poursuivans il y avoit un jeune homme des plus insolens & des plus emportés, il s'appelloit Ctesippe, & il étoit de Samé, & plein de confiance dans les grands biens de son pere, il poursuivoit en mariage, comme les Princes, la femme d'Ulysse. Ce Ctesippe haussant la voix, dit: » Fiers Poursuivans de la Reine, » écoutez ce que j'ai à vous dire;

cet étranger a une portion égale à «
la nôtre , comme cela eſt juſte , «
car la juſtice & l'honnêteté veu- «
lent que l'on ne mépriſe pas les «
hôtes, & ſur-tout les hôtes d'un «
Prince comme Telemaque. J'ai «
envie de lui faire auſſi pour ma «
part un préſent dont il pourra ré- «
galer celui qui l'aura baigné, ou «
quelqu'autre des domeſtiques «
d'Ulyſſe. «

En finiſſant ces mots, il prend dans une corbeille un pied de bœuf, & le jette de toute ſa force à la tête d'Ulyſſe. Ce Prince ſe baiſſe & évite le coup , en riant d'un ris qui cachoit ſa douleur, & qui ne lui promettoit rien que de funeſte ; le coup alla donner contre le mur.

Telemaque en colere de la bru-
talité de Cteſippe, lui dit : Tu es «
bienheureux, Cteſippe, tu n'as «
pas frappé mon hôte, il a évité le «

» coup ; si tu l'eusses atteint, je » t'aurois percé de ma pique, & » ton pere, au lieu de se réjouir de » tes nôces, auroit été occupé du » soin de te préparer un tombeau. » Que personne ne s'avise de suivre » ton exemple. Je suis présente- » ment en âge de connoître le bien » & le mal, ce que je n'étois pas en » état de faire pendant mon enfan- » ce; jusqu'ici j'ai souffert vos ex- » cès & tout le dégât que vous fai- » tes dans ma maison; car seul, que » pouvois-je faire contre un si grand » nombre ! Mais ne continuez plus » ces désordres, ou tuez-moi; car » j'aime encore mieux mourir que » de souffrir plus longtems vos in- » solences; & que de voir à mes » yeux mes hôtes maltraités & les » femmes de mon Palais desho- » norées.

Il parla ainsi, & le silence re- gna parmi tous ces Princes. En-

fin Agelaüs, fils de Damaftor, élevant fa voix, dit: Mes amis, « on ne doit ni répondre à des re- « proches juftes, ni s'en fâcher. « N'infultez pas davantage cet é- « tranger, & ne maltraitez aucun « domeftique d'Ulyffe. Pour moi je « donnerois à Telemaque & à la « Reine fa mere un confeil plein de « douceur, fi cela leur étoit agréa- « ble. Pendant qu'ils ont pû fe flat- « ter qu'Ulyffe pouvoit revenir, il « n'eft pas étonnant qu'ils nous « ayent amufés dans ce Palais, en « flattant nos vœux d'une efpéran- « ce éloignée; car ce retardement- « là leur étoit utile, & ils ne de- « voient penfer qu'à gagner du « tems. Mais aujourd'hui qu'ils « voyent certainement qu'il n'y a « plus de retour pour Ulyffe, Te- « lemaque doit confeiller à fa mere « de choifir au plutôt pour mari « celui qui lui fera le plus agréable «

» & qui lui fera les plus beaux pré-
» sens, afin qu'entrant en possession
» de tous les biens de son pere, il
» mange & boive & se réjouisse,
» & que sa mere se retire dans le
» Palais de ce second mari.

Telemaque lui répondit avec
» beaucoup de sagesse : Agelaüs,
» je vous jure par Jupiter & par les
» douleurs de mon pere, qui est ou
» mort loin d'Ithaque, ou errant
» de ville en ville, que je ne cher-
» che point à éloigner l'hymen de
» ma mere, & que je l'exhorte
» très-sincerement à choisir pour
» mari celui qui lui plaira davanta-
» ge, & qui lui fera les plus beaux
» présens. Mais la bienséance & le
» respect me défendent de la faire
» sortir par force de mon Palais & de
» l'y contraindre en aucune manie-
» re. Que les Dieux ne me laissent
» jamais commettre une si grande
» indignité. Ainsi parle ce Prince.

Mais Minerve inſpira aux Pourſuivans une envie demeſurée de rire, car elle leur aliena l'eſprit; ils rioient à gorge déployée, & en riant ils avaloient des morceaux de viande tout ſanglans, leurs yeux étoient noyés de larmes, & ils pouſſoient de profonds ſoupirs, avantcoureurs des maux dont leur ame avoit déja des preſſentimens ſans les connoître.

Le devin Theoclymene, effrayé lui-même de ce qu'il voyoit, s'écria! Ah, malheureux, qu'eſt-« ce que je vois! Que vous eſt-il « arrivé de funeſte! Je vous vois « tous enveloppés d'une nuit obſ-« cure; j'entends de ſourds gé-« miſſemens; vos joues ſont bai-« gnées de larmes; ces murs & ces « lambris dégoutent de ſang; le « veſtibule & la cour ſont pleins « d'ombres qui deſcendent dans les « Enfers; le ſoleil a perdu ſa lu-«

» miere & d'épaisses ténébres ont
» chassé le jour.

Il dit, & les Poursuivans recommencent à rire en se mocquant de lui, & Eurymaque leur
» parle en ces termes : Cet Etran-
» ger extravague, il vient sans dou-
» te tout fraîchement de l'autre
» monde. Et en même tems s'adressant aux domestiques qui ser-
» voient : Garçons, leur dit-il, me-
» nez promptement ce fou hors de
» la salle, & conduisez-le à la pla-
» ce publique, puisqu'il prend ici
» le grand jour pour la nuit.

Le devin Theoclymene lui ré-
» pond : Eurymaque, je n'ai nulle-
» ment besoin de conducteur, j'ai
» les yeux, les oreilles & les pieds
» fort bons & l'esprit encore meil-
» leur. Je sortirai fort bien tout seul
» de cette salle, & j'en sortirai avec
» un très-grand plaisir ; car je vois
» ce que vous ne voyez pas, je vois

les maux qui vont fondre sur vos « têtes ; pas un ne pourra les éviter. « Vous allez tous périr, vous qui « vous tenant insolemment dans la « maison d'Ulysse, insultez les é- « trangers & commettez toutes sor- « tes de violences & d'injustices. «

En achevant ces mots, il sortit, & se retira chez Pirée, qui le reçut avec beaucoup d'amitié.

Les Poursuivans se regardent les uns les autres ; & pour piquer & irriter davantage Telemaque, ils commencent à le railler sur ses hôtes. Telemaque, lui dit un « des plus emportés, je ne connois « point d'homme qui soit si mal en « hôtes que vous. Quel miserable « mendiant avez-vous là, toujours « affamé, incapable de rendre le « moindre service, qui n'a ni force « ni vertu, & qui n'est sur la terre « qu'un fardeau inutile ! Et cet au- « tre qui s'avise de venir faire ici le «

» devin ? En vérité si vous me vou-
» liez croire, vous feriez une chose
» très-sensée ; nous mettrions ces
» deux honnêtes gens dans un vais-
» seau, & nous les enverrions en
» Sicile ; vous en auriez plus qu'ils
» ne valent, à quelque bon marché
» qu'on les donnât.

Voilà les beaux propos que tenoient les Poursuivans ; Telemaque ne daigna pas y répondre & ne dit pas un mot, il regarda seulement son pere comme attendant qu'il lui donnât le signal de se jetter sur les Poursuivans, & de commencer le carnage. Penelope, qui avoit mis un siége vis-à-vis de la porte de la salle, entendoit tout ce qui s'y disoit. C'est ainsi que ces Princes, par leurs plaisanteries & par leurs risées, éguayoient un dîner que la bonne chere & le bon vin rendoient d'ailleurs très-excellent ;

Car ils avoient immolé quantité de victimes. Mais si ce dîner leur fut agréable, le souper qui le suivit ne lui ressembla pas ; Minerve & Ulysse le leur rendirent très-funeste, en récompense de tous ceux qu'ils avoient faits jusques-là avec tant d'excès, d'insolence & d'indignité.



REMARQUES SUR L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE XX.

Page 100. Ulysse *se coucha dans le vestibule sur une peau de bœuf qui n'avoit point été préparée*] Ulysse pour faire voir qu'il étoit accoutumé à une vie dure, & qui convient à un héros, ne se fait pas dresser un lit, mais il couche sur une peau de bœuf qui n'étoit point corroyée, & qui parconséquent étoit séche & dure, elle lui servoit de sommier, & sur cette peau il mit des peaux de mouton, qui servoient de matelats.

Page 101. *Qui se facilitoient les unes aux autres les occasions de rire & de se divertir*] Eustathe a fait ici une remarque qui me paroît très-digne d'un Archevêque; il dit que le silence & la modestie sont le partage naturel des femmes; que dès qu'elles aiment si fort à rire & à parler, elles sortent de leur état & sont fort hasardées; car cette envie de rire & de parler leur fait chercher les entretiens secrets & le badinage, qui dilatant & épanouissant leur ame, les rendent suf-

ceptibles de toutes les impressions qu'on veut leur donner, & les précipitent enfin dans les actions les plus indécentes. C'est pour marquer ce progrès, que les Atheniens avoient une statue de Venus de la *chuchoterie*, on me pardonnera ce mot, je ne sautois mieux expliquer le ψιθύρυ Ἀφροδίτης; & auprès d'elle la statue de l'Amour. C'est dans la même vue que, dans le XIV. Liv. de l'Iliade, Homere a mis les entretiens secrets, l'amour & le badinage dans la belle description qu'il fait de la ceinture de Venus. Il joint de même ici le rire & le divertissement, γέλωτα καὶ εὐφροσύνην.

La vue de ce désordre excita la colère d'Ulysse] Le Poëte peint fort bien ici l'indignation qu'un si grand désordre excite dans le cœur d'un homme sage.

Son cœur rugissoit au-dedans de lui, comme un lion] J'avoue que je n'ai osé suivre ici Homere. L'image qu'il donne est parfaitement belle dans sa langue; mais j'ai craint qu'elle ne parût pas telle dans la nôtre. La voici, afin que tout le monde puisse en juger. *Son cœur aboye au dedans de lui comme une lice tournant autour de ses petits, aboye un homme qu'elle ne connoît point, & est toute prête à le combattre.* Comme cette expression, *son cœur aboye*, a paru à Homere une figure hardie, il l'a adoucie & comme fondée par cette comparaison, *comme une lice*, dont le propre est d'aboyer, & de cette maniere l'image est fort naturelle & fort juste. Comme

la lice qui garde ſes petits, aboye en voyant un homme inconnu, de même Ulyſſe qui garde ſa femme & ſon fils, aboye en voyant des déſordres qu'il ne connoît point, & qui pourroient ſe communiquer. Cette figure, *ſon cœur aboye au-dedans de lui*, n'a pas paru trop farouche aux Poëtes Latins, ils s'en ſont ſervis; Ennius a dit comme Homere, *Animuſque in pectore latrat.*

Sur cette proſtitution horrible qu'il déteſtoit] C'eſt le ſens du mot ἀγαιομένοιο κακὰ, ἔργα. Les anciens Critiques ont lû ἀγαμένοιο *qui l'étonnoit.*

Mais enfin ſe frappant la poitrine, il tança ſon cœur, & lui dit: Supporte encore cet affront] Platon dans ſon Phedon, où il traite de l'immortalité de l'ame, ſe ſert admirablement de cet endroit, pour faire voir qu'Homere a connu que l'ame n'eſt pas compoſée & qu'elle eſt différente du corps. *Si l'ame*, dit-il, *étoit compoſée & qu'elle fût une harmonie, elle ne chanteroit jamais le contraire de ce que chantent les parties qui la compoſent, elle ne leur ſeroit jamais oppoſée; mais nous voyons tout le contraire; nous voyons qu'elle conduit & gouverne les choſes mêmes dont on prétend qu'elle eſt compoſée, qu'elle leur réſiſte, qu'elle les combat, qu'elle menace, qu'elle gourmande, qu'elle réprime les convoitiſes, les coleres, les craintes; en un mot, nous voyons que l'ame parle au corps comme à quelque choſe qui eſt d'une autre nature qu'elle, & c'eſt ce qu'Homere a fort bien

compris, lorſque dans l'Odyſſée il dit qu'Ulyſſe ſe frappant la poitrine, tança ſon cœur, & lui dit : Supporte ceci, tu as ſupporté des choſes encore plus dures & plus difficiles. *Il a donc connu que l'ame doit guider les paſſions & les conduire, & qu'elle eſt d'une nature plus divine que l'harmonie.* Ce raiſonnement eſt très-ſenſible, & c'eſt la même expreſſion que celle dont ſe ſert l'Ecriture ſainte, lorſqu'en parlant de David, qui avoit fait faire le dénombrement de ſon peuple, elle dit : *Percuſſit cor David eum poſtquam numeratus eſt populus. Et le cœur de David le frappa de repentir.* 2. Rois 24. 10. avec cette différence que dans Homere le *cœur* eſt la partie animale & terreſtre, & dans le paſſage des Rois, il eſt la partie ſpirituelle, & *lui* c'eſt le corps. Mais cela revient au même ; car voilà les deux parties bien diſtinctes, l'ame & le corps.

Page 102. *C'eſt ainſi qu'Ulyſſe tança ſon cœur, & ſon cœur ſoumis*] Voilà la partie animale promptement ſoumiſe à la partie ſpirituelle & divine. Elles ſont donc différentes, puiſque l'une commande & que l'autre obéit.

Comme un homme qui fait rôtir un ventre de victime, rempli de graiſſe & de ſang] Nous avons vû dans le XVIII. Livre que le ventre d'une victime rôti a été le prix de la victoire qu'Ulyſſe a remportée ſur Irus ; c'eſt ce qui a amené cette comparaiſon. *Et c'eſt fort plaiſamment*, dit Euſtathe, *qu'Homere*,

en parlant d'un homme qui vient de recevoir un tel prix, compare l'impatience qu'il a de se saouler du sang des Poursuivans, à l'impatience qu'a un homme affamé de se rassasier d'un ventre qu'il fait rôtir sur un grand feu, & l'agitation du premier à l'agitation de l'autre. Cette comparaison est donc très-juste. Cependant l'Auteur des Dialogues contre les Anciens, qu'il n'a jamais lûs ni connus, cherche à la rendre ridicule. *Homere*, dit-il, *compare Ulysse qui se tourne dans son lit, au boudin qu'on fait rôtir sur le gril.* M. Despreaux a fort bien répondu à cette impertinente critique dans les Réflexions sur Longin. Il a fait voir, 1°. Qu'il est faux qu'Homere ait comparé Ulysse à un boudin, & il dit fort bien que ce Poëte compare Ulysse qui se tourne çà & là dans son lit, brûlant d'impatience de se saouler du sang des Amans de Penelope, à un homme affamé qui se tourmente & qui s'agite pour faire cuire sur un grand feu le ventre d'un animal dont il brûle de se rassasier. 2°. Que le ventre de certains animaux chez les Anciens étoit un de leurs plus délicieux mets, & que le *sumen*, le ventre de truye, étoit vanté par excellence parmi les Romains, & défendu même par une loi somptuaire comme trop voluptueux. 3°. Que comme ce méchant Critique ne pouvoit lire les originaux, il en jugeoit par de méchantes copies, & qu'ici il avoit été trompé par une miserable Traduction qui fut faite de l'Odyssée par un Avocat appellé Claude Boitel en 1619. qui a traduit ainsi ce passage: *Tout ainsi qu'un homme qui*

fait griller un boudin plein de sang & de graisse, le tourne de tous les côtés sur le gril, pour le faire cuire; ainsi la fureur & les inquietudes le viroient & le tournoient çà & là, &c. C'est sur la foi de ce beau Traducteur que quelques ignorans & l'Auteur de ces Dialogues ont crû qu'Homere comparoit Ulysse au boudin, quoique ni le Grec ni le Latin n'en disent rien, & que jamais aucun Commentateur n'ait fait cette ridicule bevue. Cela montre bien les étranges inconveniens où tombent ceux qui veulent parler d'une langue qu'ils n'entendent point. Jusques-là M. Despreaux a raison. Mais il s'est trompé évidemment, lorsqu'il a dit dans sa Remarque, que ces mots *plein de sang & de graisse*, se doivent entendre de la graisse & du sang qui sont naturellement dans cette partie du corps de l'animal : *Ces mots* plein de sang & de graisse, dit-il, *qu'Homere a mis en parlant du ventre des animaux, & qui sont si vrais de cette partie du corps, ont donné occasion, &c.* Il se trompe, dis-je; car ces mots doivent s'entendre de la graisse & du sang dont on farcissoit cette partie. Cela peut se prouver par toute l'Antiquité, mais le seul passage d'Homere suffit. Voici deux vers que nous venons de lire dans le XVIII. Livre.

Γαστέρες αἵδ' αἰγῶν κέατ' ἐν πυρὶ τὰς δ' ἐπὶ δόρπῳ
Κατθέμεθα κνίσσης τε καὶ αἵματος ἐμπλήσαντες.

Princes, voilà les ventres des victimes qu'on

fait rôtir pour notre table après les avoir remplis de graisse & de sang. Le mot ἐμπλήσαντες, *après les avoir remplis*, prouve manifestement que le Poëte ne parle pas des ventres gras & sanglans, c'est-à-dire, qui étoient naturellement pleins de graisse & de sang, comme l'a crû M. Despreaux, mais farcis de sang & de graisse, comme les boudins aujourd'hui.

Page 103. *Vous vous retrouvez dans votre maison ; votre femme est fidéle, &c.*] Voilà en effet trois choses bien satisfaisantes pour Ulysse, & qui devoient lui donner quelque tranquillité ; mais d'un autre côté il se trouvoit dans un moment bien vif & bien capable de donner de l'inquiétude. Minerve va confondre cette derniere excuse en lui reprochant le peu de confiance qu'il avoit en sa protection.

En cas que par le secours de Jupiter & par le vôtre je vienne à bout de tant d'ennemis, où pourrai-je me retirer pour me mettre à couvert du ressentiment de tant de peuples] Voici un passage d'une grande beauté & qui renferme un grand précepte. Ulysse dans le fort de son ressentiment & au milieu de la vengeance qu'il médite, ne laisse pas de penser aux suites que son entreprise pourra avoir. Il veut se venger & donner la mort à tous ces Princes ; mais tous ces Princes ont des sujets & des parens ou des amis qui voudront venger leur mort. Comment Ulysse résistera-t-il à tant d'ennemis ? Homere

parle ici aux Princes. Ils veulent entreprendre une guerre ; mais auparavant ils doivent penser quels peuples cette guerre intéressera, combien elle en réunira contre eux, & quels moyens ils ont de résister à une ligue si forte. Le plus sûr, c'est la protection du ciel, comme le Poëte va l'enseigner, & cette protection suit ordinairement la bonne cause.

Page 104. *On voit toujours des hommes suivre le conseil de leurs amis*] Il n'y a rien de plus vrai ni de plus fort que ce raisonnement. Que nous ayons un ami que nous croyons sage ou puissant, nous suivons ses conseils, & nous regardons sa protection comme une forteresse qui nous rassure. Dieu plus sage que les hommes nous donne ses conseils, & nous refusons de les suivre; Dieu plus puissant que les hommes nous aime, il nous promet qu'il nous protegera ; il nous a déja protegés mille & mille fois ; nous avons éprouvé son secours tous les jours de notre vie, & nous ne laissons pas d'être toujours défians, incrédules, foibles, tout nous fait peur. M. Dacier m'a avertie que c'est cet endroit qui a donné à Epictete l'idée de cette belle maxime qu'on vient de voir dans le nouveau Manuel qu'il a recueilli : *La protection du Prince, ou celle même d'un grand Seigneur suffisent pour nous faire vivre tranquillement & à couvert de toute allarme. Nous avons Dieu pour protecteur, pour curateur, pour pere, & cela ne suffit pas pour chasser nos chagrins, nos inquiétudes, nos craintes.*

Si nous avions là devant nous en bataille cinquante bataillons d'ennemis, avec moi vous remporteriez aiſément la victoire] Voici un ſentiment très-remarquable dans un Poëte païen. Il eſt perſuadé qu'avec le ſecours des Dieux un homme ſeul peut défaire une armée. L'expreſſion d'Homere eſt preſque la même que celle de David dans le Pſ. 26. 3. *Si conſiſtant adversùm me caſtra, non timebit cor meum. Si je voyois devant moi une armée : mon cœur n'en ſeroit point effrayé.*

Vous remporteriez aiſément la victoire] Ce que Minerve dit ici prépare le Lecteur à n'être point ſurpris quand Ulyſſe aſſiſté de ſon fils, du bon Eumée & de quelques autres domeſtiques, mettra à mort ce grand nombre de Pourſuivans ; car cela eſt bien au-deſſous de ce que cette Déeſſe lui promet ici.

Page 105. *Décochez ſur moi tout préſentement une de vos fléches*] Que le ſage caractère de Penelope eſt bien ſoutenu ! Tant qu'elle a pû éluder les pourſuites de ſes Amans, elle a fait tout ce que ſa prudence lui a inſpiré ; préſentement que le jour eſt venu qu'elle ne peut plus différer ni ſe dédire, elle ſouhaite la mort. Voilà tout ce que peut faire la plus grande ſageſſe, & jamais femme n'a pouſſé plus loin ſa fidélité pour ſon mari.

Ou permettez qu'une violente tempête vienne m'enlever, & que m'emportant au milieu

des airs, elle aille me jetter dans les flots de l'Océan] Les Anciens étoient persuadés qu'il y avoit eû des gens emportés par de violens tourbillons, par de violentes tempêtes, & dont on n'avoit plus oui parler. Les Poëtes sont pleins de ces exemples, tous fabriqués sur ceux d'Homere qui en est le premier auteur. Et ce sont sans doute des expressions figurées comme celles dont se servoient les Hébreux : *In turbine conteret me.* Job 9. 17. *Tollet eum ventus urens, & auferet, & velut turbo rapiet eum de loco suo.* Job 27. 21. Et dans le Livre de la Sagesse : *Contra illos flabit spiritus virtutis, & tanquam turbo venti dividet illos.* vers. 24. Et le Prophéte Isaïe, *Et ventus tollet, & turbo disperget eos.* 41. 16.

Page 106. *Enleverent autrefois les filles de Pandare*] Merope & Cleothere sœurs d'Aëdon & filles de Pandare, qu'on prétend qui est le même que Pandion. Il en a été parlé dans le Livre précédent.

La Déesse Venus eut soin de les nourrir de lait, de miel & de vin] Voici un passage bien remarquable, & je vois que personne n'y a fait attention. Premierement Homere attribue à Venus la nourriture des enfans, parce que comme elle les a fait naître, c'est à elle à les élever & à les nourrir. Mais ce n'est pas ce qu'il y a de plus important. Il dit qu'elle les nourrit de lait, de miel & de vin, τυρῷ καὶ μέλιτι καὶ οἴνῳ, c'est-à-dire, qu'elle les nourrit dans leur enfance & jusqu'à l'âge de

raiſon, de tout ce qu'il y a de meilleur & dans une abondance de toutes choſes ; car le lait & le miel paſſoient pour la graiſſe de la terre, c'eſt pourquoi pour dire un pays fertile, on diſoit, *un pays découlant de lait & de miel, terram fluentem lacte & melle.* Exod. 3. 17. 13. 5. Et cette expreſſion d'Homere, *elle les nourrit de lait & de miel*, eſt la même dont le Prophéte Iſaïe s'eſt ſervi dans cette prophétie ſi reſpectable, où en parlant de la naiſſance du Sauveur, il dit : *Butyrum & mel comedet, ut ſciat reprobare malum & eligere bonum. Il mangera le beurre & le miel juſqu'à ce qu'il ſache rejetter le mal & choiſir le bien*, c'eſt-à-dire, juſqu'à l'âge où la raiſon eſt formée dans les hommes. *Iſaïe*, 7. 15. Je m'étonne que perſonne, pas même Grotius, n'ait relevé dans Homere un paſſage ſi conforme à ce célébre paſſage du Prophéte, & qui ſert même à l'expliquer. Cette remarque eſt de M. Dacier.

Junon leur donna en partage la beauté & la ſageſſe] Penelope ne dit pas que ce fut Venus qui leur donna la beauté, mais que ce fut Junon, parce que la beauté des Princeſſes doit être différente de celle des autres perſonnes ; la ſeule beauté qui leur convient, c'eſt une beauté majeſtueuſe qui n'a rien que de noble & de grand, & qui eſt très-éloignée des mignardiſes & des afeteries de celle de Venus. Voilà pourquoi c'eſt Junon qui la donne.

Diane leur fit préſent de la belle taille] Nous

Nous avons vû dans l'Iliade au sujet d'Agamemnon, que chaque qualité excellente est fournie par le Dieu en qui cette qualité se trouve éminemment.

Et quand elles furent en âge d'être mariées, Venus alla sur le haut Olympe prier Jupiter de fixer le jour de leurs nôces] Que cela est bien imaginé, & quelle Poësie dans cette image !

Prier Jupiter de fixer le jour de leurs nôces] Homere reconnoît que c'est Jupiter qui regle le sort des hommes, & qui préside particulierement au mariage.

Cependant les Harpyes enleverent ces Princesses, & les livrerent aux Furies] Sur quoi a-t-on pû fonder l'histoire de l'enlevement de ces Princesses par les Harpyes sur le point qu'on alloit les marier ? Voici ce que je m'imagine : Ces deux Princesses avoient vû le malheureux sort de leur sœur Aëdon qui fut mariée à Zethus, & qui eut le malheur de tuer son fils, & d'être changée en rossignol. Craignant donc quelque sort aussi malheureux, & ayant en horreur le mariage, elles se déroberent ; & allerent vivre dans quelque lieu éloigné & désert ; sur quoi on dit que les Harpyes les avoient enlevées & livrées aux Furies. Il a été parlé des Harpyes sur le I. Livre de l'Odyssée, & sur le XVI. de l'Iliade.

Page 107. *Que la même aventure m'arrive*] Comme ces Princesses furent enlevées

dans le moment qu'on alloit les marier, c'est ce qui l'oblige de demander la même grace ; car la voilà sur le point de prendre un second mari.

Page 108. *Et tel qu'il étoit quand il partit avec l'armée*] Ce n'est pas inutilement qu'Homere ajoûte ce trait, c'est pour faire voir que Penelope avoit l'idée remplie de l'image d'Ulysse, mais d'Ulysse encore jeune & tel qu'il étoit quand il partit pour Troye, & que c'étoit ce qui l'empêchoit de le reconnoître dans l'état si différent où elle le voyoit.

D'abord il lui vint dans l'esprit que la Reine pouvoit l'avoir reconnu] Il prend les larmes de Penelope pour des larmes de joie, & il s'imagine, ou qu'elle l'a reconnu en tirant des conséquences de tout ce qui s'est passé devant elle, ou que sa nourrice Euryclée, ou son fils même pour la consoler, lui ont découvert la vérité ; voilà pourquoi dans la crainte où il est que cette Princesse dans les transports de sa joie ne fasse quelque chose qui le découvre avant qu'il ait exécuté son dessein, il fait cette priere aux Dieux, & demande d'être rassuré par quelque signe favorable.

Page 107. *Il y avoit douze meules que douze femmes faisoient travailler*] C'est pour faire entendre le grand dégât & la grande profusion que faisoient ces Princes dans le Palais. Il y avoit douze meules pour moudre

la farine nécessaire pour le pain de leur table, ἐπεῤῥώοντο, *remuoient, faisoient tourner à force de bras.*

Page 110. *Qui fait la force de l'homme*] Le Grec dit, *la moëlle de l'homme*; car c'est la moëlle des os qui fait la force.

Et le ciel est sans nuages] Voilà le prodige, qu'il tonne sans nuages & pendant un tems serein. Long-tems après Homere les Stoïciens ont embrassé très-sérieusement cette opinion, qu'il tonnoit sans nuages, & ils s'en sont servis pour prouver la Providence, comme si la Providence de Dieu n'éclatoit pas tout de même, en laissant aux tonnerres & aux éclairs leur cause naturelle.

Page 111. *Puisse le dîner d'aujourd'hui être leur dernier dîner*] Elle souhaite que ces Poursuivans ne passent pas la journée, & voilà l'augure qui s'accomplira. Il a été assez parlé ailleurs de ces augures tirés de paroles fortuites des hommes.

Page 112. *Elle accablera d'honneurs un homme de néant*] Ce discours de Telemaque n'est pas pour blâmer sa mere, mais au contraire pour la louer, en faisant voir sa grande tendresse pour Ulysse, & l'excès de son affliction qui la portoit à combler d'honneurs & de présens tous les charlatans qui lui venoient dire des nouvelles de son mari, & qui ne lui permettoit pas de penser seulement aux autres.

Il s'en est excusé, & n'a demandé qu'un peu de vin] Dans ce moment, Ulysse avoit bien d'autres choses à penser qu'à se mettre à table, il ne demande qu'un peu de vin pour se soutenir.

Page 113. *Et se rend à la place publique où les Grecs étoient assemblés*] C'étoit la coûtume des Princes d'aller dès le matin à la place publique pour se faire voir, & pour écouter tous ceux qui avoient à leur parler. Telemaque a encore une raison particuliere de s'y rendre ; il sort du Palais pour n'être pas obligé d'aller trouver Ulysse, ce qui auroit pû donner du soupçon aux Poursuivans s'ils l'avoient vû avec lui.

Que les autres nétoyent les tables avec des éponges] Car l'usage des napes n'étoit pas encore connu, ainsi les tables avoient besoin d'être nétoyées & lavées avec des éponges après chaque repas.

C'est aujourd'hui une grande fête] C'étoit le dernier du mois & le premier du mois suivant ; car c'étoit la nouvelle lune, c'est pourquoi ce jour-là étoit consacré à Apollon. Il n'y avoit point de fête plus solemnelle.

Page 114. *Et qui n'ont ni la moindre pudeur, ni la moindre retenue*] Il dit cela par rapport aux mauvais traitemens qu'il en a reçus, & aux infamies qu'ils ont commises avec les femmes de Penelope, & dont il a été témoin. Homere parle ailleurs des grands

biens que la pudeur fait aux hommes.

Page 115. *Il y a aujourd'hui tant d'autres tables*] A cause de la fête d'Apollon, où tout le monde faisoit des sacrifices & des festins.

Page 116. *Les avoient passés, Melanthius & lui*] Melanthius & Philetius avoient tous deux leurs troupeaux dans l'isle de Cephalenie, mais dans des lieux séparés, & ils avoient passé séparément dans des barques le petit détroit qui les séparoit d'Ithaque.

Helas ! comment les Dieux épargneront-ils les hommes du commun, s'ils n'épargnent pas les Rois mêmes] Ce raisonnement est fort bon : les Rois sont d'une maniere particuliere les enfans de Dieu ; si Dieu ne les épargne point, & s'il les éprouve par des humiliations, comment des particuliers pourront-ils se flatter d'être épargnés, & comment pourront-ils se plaindre de ne l'être point ?

Page 117. *Vous êtes le plus cruel des Dieux ! après que vous avez donné la naissance aux hommes, vous n'avez d'eux aucune compassion*] Ce pasteur raisonne comme tous ceux qui ne connoissent pas les voies de Dieu, & qui voyant les miseres où les hommes sont souvent précipités, l'accusent de cruauté & d'injustice, comme un pere qui n'a non-seulement aucun soin de ses enfans, mais qui les persécute & les accable de malheurs.

Nous en avons un grand exemple dans ce Palais] Il y a dans le Grec, ἴδιον ὡς ἐνόησα. Didyme & après lui Eustathe ont expliqué ce mot ἴδιον, ἴδρωσα, ἠγωνίασα. *Je sue, je suis hors de moi quand j'y pense.* Mais je ne crois point du tout que ce soit là le sens : ἴδιον n'est point ici un verbe, c'est un adjectif, qui signifie *ce qui est particulier à quelqu'un, ce qui lui est propre.* Philetius, en voyant cet étranger si malheureux, se plaint de la cruauté de Jupiter qui plonge les hommes dans des malheurs épouvantables, & il se confirme dans ce sentiment, en faisant réflexion à ce qui est arrivé à Ulysse. Ἴδιον ὡς ἐνόησα dépend de ce qui précéde : *& l'exemple domestique que nous en avons me revient dans l'esprit.* Cela est très-naturel, & ne fait aucune violence au texte.

Page 118. *Ses troupeaux ont tellement multiplié entre mes mains*] Le mot Grec est remarquable, ὑποσταχύοιτο, il est emprunté des épics de bleds, un seul grain produit quelquefois plusieurs épics, ce qui fait une multiplication infinie. Il me semble que j'entens Jacob qui dit à Laban ; *Vous aviez peu de chose avant que j'entrasse à votre service, & maintenant vous êtes fort riche. Modicum habuisti antequam venirem ad te, nunc autem dives effectus es.* Genes. 30. 30.

D'un côté je vois que ce seroit une très-mauvaise action pendant que ce jeune Prince est en vie] Philetius rapporte ici tout ce qui peut venir naturellement dans l'esprit d'un

serviteur qui voit les biens de son maître dissipés & ravagés par des étrangers. La premiere pensée, c'est de se retirer, & d'emporter avec soi quelque débris de cette fortune. Cela pourroit être excusable s'il n'y avoit point d'enfans; mais pendant qu'il y a un Prince, ce seroit un véritable vol. Ainsi quoique ce serviteur soit persécuté, il est obligé de souffrir. Il y auroit un autre parti à prendre, ce seroit de se retirer seul & de se réfugier chez quelque Roi puissant; mais un reste d'espérance le retient, un serviteur fidéle attend toujours le retour de son maître jusqu'à ce qu'il soit assuré de sa mort. Il y a beaucoup de courage & de sagesse dans les réflexions de Philetius; aussi Ulysse va-t-il l'en louer.

Page 121. *Le complot que nous tramons contre Telemaque ne nous réussira point*] Pourquoi Amphinome n'explique-t-il pas autrement ce signe? Pourquoi ne croit-il pas que l'aigle marque ces Princes, & que la timide colombe marque Telemaque? Cela ne pouvoit-il pas être aussi spécieux? Non, sans doute, cela auroit été opposé aux regles des augures. L'aigle marquoit nécessairement celui qui étoit le maître dans le lieu où le signe paroissoit; il marquoit donc Ulysse. Amphinome ne s'y trompoit point.

Ils commencent à égorger les victimes pour le sacrifice] Il y a dans le Grec: *Ils immolent les moutons, les chevres & les cochons engraissés & la genisse.* Et sur cela Eustathe

nous avertit que les Anciens ont remarqué que c'est ici le seul endroit où l'on voit les Poursuivans offrir un sacrifice ; par-tout ailleurs ils ne font que manger sans se souvenir des Dieux. Mais je doute fort de la vérité de cette remarque. Le même terme qu'Homere employe ici, il l'a employé souvent ailleurs ; pourquoi n'aura-t-il pas la même signification qu'ici ? D'ailleurs n'avons-nous pas vû les Poursuivans faire des libations ? pourquoi n'auroient-ils pas fait des sacrifices ? Il est vrai qu'on ne les entend jamais prier ; mais cela est très-naturel à ces sortes de gens emportés, & qui vivent dans la débauche ; ils ne font des sacrifices que par coûtume & par maniere d'acquit, & ne savent ce que c'est que de faire des prieres.

Page 122. *Lui donna un méchant siége*] Un siége plus honorable auroit pû donner du soupçon.

Car ce n'est point ici une maison publique] Δήμιος οἶκος peut signifier *une maison publique* & *une maison particuliere*. Dans une maison publique, on a plus de liberté, tout le monde y est maître, & dans une maison particuliere, on doit avoir des égards pour le maître de la maison ; mais on lui doit moins de respect qu'au Palais d'un Roi.

Page 124. *Et plein de confiance dans les grands biens de son pere*] Homere nous apprend ici indirectement que les grands biens

ne servent de rien pour la sagesse, & qu'au contraire les richesses produisent d'ordinaire l'injustice, l'insolence & l'emportement.

Page 125. *En riant d'un ris qui cachoit sa douleur, & qui ne lui promettoit rien que de funeste*] Le Grec dit, *en riant d'un ris Sardanien.* On appelloit *ris Sardanien* un ris forcé qui cachoit une douleur intérieure; & l'on donne plusieurs raisons de ce nom. La plus vraisemblable est celle qu'on tire de l'ancienne coûtume des habitans de l'isle de Sardaigne, colonie de Lacedemone. On prétend qu'il y avoit une certaine fête de l'année où ils immoloient, non-seulement leurs prisonniers de guerre, mais aussi les vieillards qui passoient soixante-dix ans, & ces malheureux étoient obligés de rire à cette horrible cérémonie : d'où l'on a appellé *ris Sardanien* tout ris qui ne passe pas le bout des levres & qui cache une véritable douleur.

Page 126. *Je suis présentement en âge de connoître le bien & le mal, ce que je n'étois pas en état de faire pendant mon enfance*] Les Grecs marquoient donc comme les Hébreux le tems de l'enfance par le tems d'ignorance, comme le savant Grotius l'a fort bien remarqué sur ce passage du Deuteronome, I. 39. *Et filii qui hodie boni ac mali ignorant distantiam. Et les enfans qui ignorent aujourd'hui la différence qu'il y a entre le bien & le mal.* Cela est parfaitement conforme à ce vers d'Homere. L'âge des adultes, l'âge de rai-

son, c'est l'âge où l'on sait rejetter le mal & choisir le bien.

Car j'aime encore mieux m'exposer à une mort certaine que de souffrir plus long-tems] Telemaque a bien profité de la leçon qu'Ulysse lui avoit faite chez Eumée au commencement du xvi. Liv. Il ne faut qu'un mot à un homme bien né pour lui apprendre son devoir, & lui faire sentir ce qu'il se doit à lui-même.

Page 127. *Mais aujourd'hui qu'ils voyent certainement qu'il n'y a plus de retour pour Ulysse*] Comment le voyent-ils si certainement ? Cela est plaisant, dit en présence d'Ulysse même.

Afin qu'entrant en possession de tous les biens de son pere] Mais ce n'étoit pas l'intention des Poursuivans ; ils vouloient bien que Telemaque se mît en possession des terres de son pere, mais ils prétendoient que Penelope gardât le Palais. Agelaüs fait la condition de Telemaque un peu meilleure ; c'est pourquoi il appelle ce qu'il dit un conseil plein de douceur.

Page 128. *Il mange & boive & se réjouisse*] Voila en quoi Agelaüs fait consister tout le bonheur & tout le devoir de l'homme.

Telemaque lui répondit avec beaucoup de sagesse] En effet la réponse de Telemaque est fort sage, mais les Poursuivans aveugles n'en pénétrent pas le sens.

Et par les douleurs de mon pere] Ce ferment *par les douleurs de fon pere*, me paroît noble. Il eft d'ailleurs plein de tendreffe, & il le fait bien à propos; car dans le tems qu'il jure, il fe prépare à les faire finir.

Ou mort loin d'Ithaque] Mais s'il n'eft qu'errant loin d'Ithaque, comment preffe-t-il fa mere de fe remarier ? Cela feul devoit faire ouvrir les yeux aux Pourfuivans & leur faire démêler le fens caché dans cette réponfe. Il eft vrai qu'il ne cherche nullement à éloigner le mariage de fa mere, au contraire il ne cherche qu'à l'avancer, & il va l'exhorter férieufement à choifir un mari; mais c'eft à choifir Ulyffe, & c'eft ce qu'ils n'entendent point.

Mais Minerve infpira aux Pourfuivans une envie de rire démefurée; car elle leur aliena l'efprit] Ce ris immoderé & hors de faifon eft un effet de l'aliénation d'efprit. Les Pourfuivans ne pénétrent point le fens de la réponfe de Telemaque, & n'appercevant que le faux fens qu'elle préfente à leur efprit, aveuglés par la paffion, ils fe croient au comble de la fortune; de-là vient qu'ils rient fi extravagamment. C'eft pourquoi le Poëte dit que *Minerve leur avoit aliené l'efprit*.

Page 129. *Ils rioient à gorge déployée*] Le Grec dit mot-à-mot : *Ils rioient avec une bouche d'emprunt*, ce qu'Euftathe a fort mal expliqué : *Ils rioient du bout des dents*

& d'un rire forcé : c'est tout le contraire. Homere dit clairement qu'ils riroient de tout leur cœur, &, comme nous disons, *à gorge déployée*, comme des gens qui riroient avec une bouche d'emprunt qu'ils n'appréhenderoient pas de fendre jusqu'aux oreilles ; car on n'épargne guère ce qui est aux autres. Et une marque certaine que ce rire étoit excessif, très-naturel & très-véritable, c'est qu'Homere l'appelle ἄσβεστον, *démesuré, que rien ne peut arrêter*, & qu'il ajoûte dans la suite, ἡδὺ γέλασσαν, *ils rioient avec plaisir*. On peut voir la remarque de M. Dacier sur ce mot d'Horace, *malis ridentem alienis*, de la 3. Sat. du liv. 2.

Et en riant ils avaloient des morceaux de viande tout sanglans] Ces morceaux de viande étoient bien rôtis, mais par un surprenant prodige ils paroissoient dégoutans de sang. Il y a dans tout cet endroit une grande force de Poësie.

Ah, malheureux, qu'est-ce que je vois ! Que vous est-il arrivé de funeste ?] Ce n'est pas que Théoclymene voie tout ce qu'il dit, mais c'est que comme Prophéte il voit ce qui va arriver ; & que son imagination emportée par l'enthousiasme prophétique, l'annonce comme présent ; car c'est ainsi que parlent les Prophétes.

Je vous vois tous enveloppés d'une nuit obscure] Comme ceux qui sont déja dans le séjour tenebreux.

J'entends de sourds gemissemens] Les gemissemens qu'ils pousseront bien-tôt quand ils auront à lutter contre la mort.

Ces murs & ces lambris dégoutent de sang] Comme on a vû quelquefois des pluies de sang, & des statues suant des goutes de sang prédire de grandes défaites.

Le vestibule & la cour sont pleins d'ombres qui descendent dans les Enfers] Car c'est delà que partiront tantôt toutes les ombres des Poursuivans pour aller dans la nuit éternelle.

Le soleil a perdu sa lumiere]. Il veut dire qu'il va y avoir une éclipse de soleil; car c'est le jour de la nouvelle lune, & c'est dans ce tems-là que se font les éclipses, parce qu'alors la lune est en conjonction avec le soleil & nous dérobe sa lumiere. Peut-être aussi est-ce une expression poëtique pour dire simplement que ces Poursuivans ne verront plus le jour, que le soleil va pour toujours se coucher pour eux, comme dit Théocrite; le soleil se couche pour ceux qui meurent.

Page 130. *Cet étranger extravague*] Voilà le veritable langage des foux. Ils accusent de folie les sages qui les avertissent & qui leur prédisent des malheurs.

Il vient sans doute tout fraîchement de l'autre monde] C'est ce que signifie proprement ici ἄλλοθεν εἰληλουθώς, *venu de quelque*

terre étrangere. Et c'est ce que nous disons, *venu de l'autre monde*, & que nous appliquons à ceux qui ne savent rien de tout ce qui se passe dans le lieu où ils sont, & qui viennent nous débiter des sotises qui n'ont ni vraisemblance ni apparence de raison.

Et conduisez-le à la place publique, puisqu'il prend ici le grand jour pour la nuit] Ces Poursuivans ont pris au pied de la lettre ce que Theoclymene leur a dit, *Je vous vois tous enveloppés d'une nuit obscure, le soleil a perdu sa lumiere, & d'épaisses tenebres ont chassé le jour*. Ils ne voyent pas que c'est une prophétie. C'est pourquoi ils ordonnent, en se mocquant, qu'on le mene à la place publique, où il se convaincra qu'il est jour & qu'il n'est pas nuit.

Puisqu'il prend ici le grand jour pour la nuit] Ils veulent lui reprocher par-là qu'il est yvre; car l'yvresse agit particulierement sur la vue & fait voir ce qui n'est point. Et il y a sur cela un bon mot d'Anacharsis. Quelqu'un lui ayant dit à table qu'il avoit une femme fort laide: *Je la trouve telle*, lui répondit le Scythe; *mais, garçon, verse-moi du vin, afin que je la rende belle à force de boire*. Ce mot est rapporté par Eustathe.

J'ai les yeux, les oreilles & les pieds fort bons] Cette réponse de Theoclymene est en même-tems plaisante & sérieuse, καὶ ἀστεῖος καὶ γοργὸς ὁ λόγος, dit fort bien Eustathe. Il a les yeux bons, il se conduira bien lui-mê-

me ; il a les oreilles bonnes, il entend qu'on veut qu'il sorte, il sort ; il a les pieds bons, il marchera bien tout seul. Mais les Poursuivans ont des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne pas entendre, & des pieds pour ne plus marcher.

Et l'esprit encore meilleur] Les yeux du corps ne voient que ce qui est visible ; mais les yeux de l'esprit d'un Prophéte voyent ce qui n'est pas encore & qui est caché, & ils voyent plus sûrement que les yeux du corps ne voyent ce qui est visible. Les Païens avoient cette grande idée de leurs Devins. C'est ce qu'Homere a voulu faire entendre par ces deux épithetes, νόος πεπυγμένος, ἤδειν ἀεικής. Car πεπυγμένος signifie là *éclairé*, πεφροντισμένος, & ἤδειν ἀεικής signifie ici *qui ne se trompe point*.

Page 131. *Je ne connois point d'homme qui soit si mal en hôtes que vous*] C'est ce que veut dire ici le mot κακοξεινώτερος, *plus mal en hôtes* ; & cette signification me paroît remarquable.

Quel misérable mendiant avez-vous là, toujours affamé, incapable de rendre le moindre service] Cela est plaisant, dit contre Ulysse un moment avant qu'il exécute le plus grand de tous les exploits.

Et cet autre qui s'avise de venir faire ici le devin] Cette raillerie est encore fort plaisante contre un Prophéte dont la prophétie va s'accomplir.

Page 132. *Et nous les enverrions en Sicile*] Cette isle avoit donc le nom de *Sicile* avant Homere, & c'étoit même son nom le plus ordinaire & le plus connu, comme cela paroît par ce passage, où un des Poursuivans l'appelle ainsi dans le discours familier; & cela est vrai. Les Phéniciens avoient donné ce nom à cette isle, je ne dis pas long-tems avant la naissance de ce Poëte, mais long-tems avant la guerre de Troye. Et Bochard fait voir qu'ils l'avoient ainsi nommée du mot *siclul*, *insulam siclul*, *l'isle de perfection*, parce qu'elle tenoit le premier rang entre toutes les isles de la Mer Mediterranée. *C'est*, dit Strabon, *la meilleure & la plus grande de notre mer.* Ou plutôt du mot Syrien *segol* ou *segul*, qui signifie *un raisin. Insulam segul*, l'isle des raisins, parce que long-tems avant que les vignes fussent connues en Afrique, la Sicile étoit célébre par ses vignobles, & que les Carthaginois tiroient de-là des raisins & du vin. Homere même, au commencement du IX. Livre de l'Odyssée, parle de ses vignes qui produisoient le vin le plus excellent. Si ce Poëte n'a pas nommé la Sicile, en parlant des erreurs d'Ulysse, c'est que pour les rendre plus merveilleuses, il a voulu désigner cette isle par les noms les moins connus.

Vous en auriez plus qu'ils ne valent] Il paroît par ce passage que les esclaves se vendoient mieux en Sicile qu'ailleurs, parce que ses habitans étant fort riches par leur commerce, ils achetoient des esclaves pour faire travailler leurs terres.

Penelope qui avoit mis un siege vis-à-vis de la porte de la salle] Cette Princesse avoit voulu être spectatrice de tout ce qui se passeroit à ce repas pour se conduire selon ce qu'elle verroit & entendroit, & pour voir si elle devoit reculer ou hâter le combat qu'elle avoit résolu de leur proposer. L'insolence des Poursuivans est montée à un point qu'elle voit bien qu'il n'y a plus de tems à perdre.

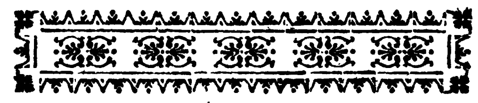


Argument du Livre XXI.

PEnelope ne pouvant plus éluder les poursuites de ses Amans, leur propose, par l'inspiration de Minerve, l'exercice de tirer la bague avec l'arc, & promet d'épouser celui qui tendra le premier l'arc d'Ulysse, & qui fera passer le premier sa fleche dans plusieurs bagues disposées de suite. Le Poëte fait l'histoire de cet arc, & raconte comment il est venu entre les mains d'Ulysse. Les Princes acceptent la proposition de la Reine; Telemaque veut aussi entrer en lice pour retenir sa mere s'il est victorieux, & il fait l'éloge de cette Princesse. Il essaye par trois fois de tendre l'arc, mais en vain, & comme il alloit y réussir, son pere l'arrête. Quelques Poursuivans font aussi leurs efforts, & sans aucun succès, quoiqu'ils n'oublient rien pour être plus heureux. Ulysse se fait connoître à deux de ses bergers qui lui sont fidéles. D'autres Poursuivans tentent aussi de tendre l'arc, mais inutilement, & l'un d'eux propose de remettre la partie au lendemain, parce que ce jour-là est une des fêtes d'Apollon, & que ce Dieu refuse de les favoriser, parce qu'ils violent sa fête par cet exercice. Mais avant que de finir Ulysse demande qu'il lui soit permis d'éprouver ses forces. Cette proposition déplaît aux Poursuivans, ils s'emportent contre lui & le menacent. Penelope les rassure & les appaise. Ulysse donne ses ordres; il

prend l'arc, & après l'avoir bien examiné, il le bande très-aisément; Jupiter l'encourageant par un signe favorable, il tire & fait passer sa fleche dans tous les anneaux. Telemaque prend ses armes, se tient près de son pere, & attend toujours le signal.





L'ODYSSE'E D'HOMERE.

LIVRE XXI.

LA Déesse Minerve inspira à la sage Penelope de proposer dès ce jour-là aux Poursuivans l'éxercice de tirer la bague avec l'arc, qui n'étant en apparence qu'un jeu, devoit devenir un combat très sérieux, & donner lieu à un horrible carnage. Elle monta au haut de son Palais, & prenant une clef à manche d'yvoire, & faite en faucille, elle entra avec ses femmes dans l'appartement le plus reculé. Là dans un grand cabinet étoient les richesses qu'Ulysse avoit laisf-

ſées, l'airain, l'or, le fer, & parmi d'autres armes étoit l'arc de ce Prince & le carquois rempli de fléches, ſources de gémiſſemens & de pleurs. C'étoit un préſent qu'Iphitus, fils d'Eurytus, égal aux Immortels, lui avoit fait autrefois dans le pays de Lacedemone où ils s'étoient rencontrés dans le Palais d'Orſiloque. Car Ulyſſe étoit allé dans la Meſſenie demander le payement d'une ſomme que devoient les Meſſeniens, qui ayant fait une deſcente dans l'iſle d'Ithaque, avoient enlevé ſur leurs vaiſſeaux trois cens moutons avec leurs bergers. Le Roi Laërte & les vieillards d'Ithaque avoient envoyé Ulyſſe jeune encore en ambaſſade demander aux Meſſeniens, ou l'équivalent, ou le prix de ce butin, qu'ils avoient fait ſans qu'ils fuſſent en guerre, Et de ſon côté Iphitus y étoit allé

pour chercher douze mules & autant de jumens qu'il avoit perdues, & qui dans la ſuite furent la cauſe de ſa mort ; car il arriva chez le fils de Jupiter, chez Hercule, ſi renommé pour ſon grand courage & par ſes merveilleux travaux. Hercule le reçut dans ſon Palais, mais malgré l'hoſpitalité il le tua. Ce cruel ne redouta point la vengeance des Dieux, & ne reſpecta point la table ſacrée où il l'avoit admis, il le tua avec inhumanité & retint ſes jumens & ſes mules. Comme Iphitus alloit donc les chercher, il rencontra Ulyſſe & lui donna cet arc que ſon pere Eurytus avoit accoutumé de porter, & qu'il lui avoit laiſſé en mourant. Ulyſſe de ſon côté lui donna une épée & une pique pour gages de l'amitié & de l'hoſpitalité qu'il contractoit avec lui. Mais ils n'eurent pas le plaiſir de les con-

firmer dans leurs Palais; car avant qu'ils puſſent ſe revoir l'un chez l'autre, le fils de Jupiter tua Iphitus, qui par ſa bonne mine & par ſa ſageſſe reſſembloit aux Immortels. Ulyſſe en partant pour Troye n'avoit pas pris avec lui cet arc, il l'avoit laiſſé dans ſon Palais pour ne le perdre jamais, & pour ſe ſouvenir toujours de celui qui lui avoit fait ce préſent; il s'étoit contenté de s'en ſervir pendant qu'il étoit reſté à Ithaque.

Penelope étant donc arrivée à la porte de ce cabinet dont le ſeuil & le chambranle étoient parfaitement bien travaillés, & dont les deux battans éblouiſſoient les yeux par leur éclat, elle détache du marteau la courroye qui couvre l'entrée de la ſerrure, inſinue la clef, pouſſe les leviers qui ſervent de verroux, & la porte s'ou-

vre avec un mugissement semblable à celui d'un taureau qui paît dans une prairie. Elle monte dans une chambre haute toute pleine de coffres où étoient ses habits, qui répandoient l'odeur d'un parfum très-agréable, & haussant le bras, elle prend cet arc merveilleux, qui étoit pendu à la muraille dans son étui; elle le tire de cet étui, s'assied, le pose sur ses genoux, & se met à pleurer à chaudes larmes sur cet arc dont Ulysse s'étoit servi.

Quand elle se fut assez abandonnée au plaisir qu'elle trouvoit à pleurer & à se plaindre, elle descendit dans la salle où étoient les Poursuivans, tenant dans ses mains cet arc & le carquois tout rempli de fléches bien acerées. Ses femmes, qui la suivoient, portoient un coffre où étoient les bagues qui servoient aux plaisirs d'U-

lysse

lyſſe lorſqu'il vouloit s'exercer. En arrivant, elle s'arrêta ſur le ſeuil de la porte, appuyée ſur deux de ſes femmes, & le viſage couvert d'un voile, & adreſſant la parole aux Pourſuivans, elle leur dit : Princes, qui ruinez par vos feſtins continuels & par vos débauches outrées la maiſon de mon mari, qui eſt abſent depuis ſi longtems, & qui ne donnez d'autre prétexte à votre conjuration que l'envie de m'épouſer, voici le moyen de vous ſatisfaire ; le combat va être ouvert, vous n'avez qu'à entrer en lice, je vais vous mettre l'arc d'Ulyſſe entre les mains. Celui qui le tendra le plus facilement, & qui fera paſſer ſa fléche dans toutes les bagues de ces douze piliers, ſera mon mari ; je le ſuivrai, & je quitterai ce Palais où j'ai paſſé ma premiere jeuneſſe, ce Palais rempli de toutes ſortes de biens,

» & dont je ne perdrai jamais le
» souvenir, non pas même dans
» mes songes.

En achevant ces mots, elle ordonne à Eumée de prendre l'arc, de le présenter aux Poursuivans avec les bagues. Eumée prend l'arc, & en le voyant il ne peut retenir ses larmes. Philœtius pleure aussi de son côté. Antinoüs les voyant pleurer, s'emporte contre
» eux ; Malheureux pâtres, leur dit-
» il, qui vivez au jour la journée,
» & qui ne voyez que ce qui est à
» vos pieds, pourquoi pleurez-
» vous, & pourquoi venez-vous at-
» tendrir ainsi le cœur de la Reine,
» qui n'est que trop affligée de la
» perte de son mari? Tenez-vous à
» table sans dire une parole, ou sor-
» tez; allez pleurer dehors, & laissez
» démêler aux Princes cette grande
» affaire dont ils ne sortiront point à
» leur honneur. Sur ma parole ils ne

tendront pas facilement cet arc ; «
car, il faut l'avouer, parmi nous, «
il n'y a point d'homme tel qu'U- «
lysse. Je l'ai vû & je m'en souviens «
très-bien, quoique je fusse fort «
jeune. En parlant ainsi il se flattoit «
qu'il seroit le premier qui tendroit
l'arc, & qu'il feroit passer sa fléche
dans toutes les bagues ; mais il de-
voit le premier sentir les fléches
qui partiroient de la main d'Ulys-
se, comme il étoit le premier qui
l'avoit maltraité & qui avoit exci-
té contre lui les autres Princes.

Alors Telemaque prenant la pa-
role, dit : Il faut que Jupiter m'ait «
envoyé un esprit de vertige & d'é- «
tourdissement ; je vois que ma me- «
re, toute sage & prudente qu'elle «
est, se prépare à quitter mon Pa- «
lais & à suivre un second mari, & «
dans une situation si triste, je ne «
pense qu'à rire, qu'à me divertir, «
& qu'à être simple spectateur d'un «

» combat qui doit me couter si cher.
» Non, non ; comme vous allez fai-
» re vos efforts pour m'enlever Pe-
» nèlope, il faut que je fasse aussi les
» miens pour la retenir. C'est un prix
» trop grand. Ni dans toute l'Achaïe,
» ni dans la sacrée ville de Pylos, ni
» dans Argos, ni dans Mycenes, ni
» dans Ithaque, ni dans toute l'Epi-
» re, il n'y a point de femme qui puis-
» se être comparée à la Reine. Vous
» n'en êtes que trop persuadés,
» qu'est-il besoin que j'en fasse ici l'é-
» loge ? Ne cherchez donc point de
» prétexte pour différer. Allons, ve-
» nez éprouver vos forces, j'essaye-
» rai aussi comme vous de tendre cet
» arc, & si je suis assez heureux pour
» y réussir & pour faire passer la flé-
» che au travers de toutes les ba-
» gues, je n'aurai pas la douleur de
» voir ma mere me quitter & suivre
» un second mari ; car elle n'aban-
» donnera pas un fils qu'elle verra en

état d'imiter les grands exemples «
de ſon pere, & de remporter com- «
me lui les prix de tous les combats. «

Il dit, & ſe levant en même tems, il quitte ſon manteau de pourpre & ſon épée, & ſe met lui-même à dreſſer les piliers dans les trous qu'il fait, & dont il applanit la terre au pied. Il les dreſſe tous à diſtance égale ſur la même ligne comme s'il eût aſſiſté pluſieurs fois à cette ſorte d'exercice, quoiqu'il ne l'eût jamais vû. Les Pourſuivans en furent étonnés; car ils ſavoient que Telemaque n'avoit jamais vû faire ces préparatifs. Les piliers dreſſés & les bagues miſes, il retourna à la porte de la cour, & prenant l'arc il eſſaya trois fois de le bander, mais ſes efforts furent inutiles. Il en approchoit pourtant ſi fort, qu'il eſpéroit qu'à la quatriéme tentative il en viendroit à bout, & il y alloit employer

avec succès toutes ses forces; lorsqu'Ulysse, qui vit que cela pourroit être contraire à ses desseins, lui fit signe de se retenir & d'y renoncer.

Telemaque, qui comprit le signe, s'écria, O Dieux! est-ce » en moi foiblesse naturelle? ou est- » ce seulement que je suis trop jeu- » ne encore pour entrer en lice con- » tre des hommes faits qui ont tou- » tes leurs forces? Je renonce donc » au prix. Mais vous, Poursuivans, » qui êtes plus forts & plus robus- » tes, essayez de tendre cet arc, & » achevons cet exercice.

En même tems il pose l'arc à terre sur le seuil de la porte, met la fléche sur son manche, & va se remettre à la même place où il étoit assis. Antinoüs prit en même » tems la parole, & dit: Mes amis, » levez-vous l'un après l'autre pour » entrer en lice en défilant par la

droite du côté que l'échanson ver- «
se le vin. «

L'avis d'Antinoüs fut suivi, & Leodes, fils d'Enops, qui étoit toujours assis au bout de la salle près de l'urne, & qui étoit leur devin, se leva le premier. Il étoit le seul qui s'opposoit à toutes les violences des Poursuivans, & qui leur remontroit leurs injustices. Il prit l'arc & s'efforça de le bander, mais en vain; car ses mains peu accoutumées à manier les armes furent lasses avant que d'en venir à bout; il remet donc l'arc, & dit : Mes amis, je ne «
puis tendre cet arc, & je suis obli- «
gé d'y renoncer. Qu'un autre «
vienne donc prendre ma place. «
Mais cet arc va faire perdre la vie «
à beaucoup de braves gens; car «
il vaut mille fois mieux périr que «
de vivre privé d'un prix tel que ce- «
lui que nous poursuivons ici de- «

» puis tant d'années. Quelqu'un ef-
» pere & se promet d'époufer bien-
» tôt Penelope femme d'Ulysse ;
» mais quand il aura manié & con-
» sidéré cet arc, je lui conseille d'al-
» ler faire la cour à quelque autre
» des femmes Grecques, de la dif-
» puter par ses libéralités, & de laif-
» ser la femme d'Ulysse se choisir
» celui qui lui fera les plus beaux
» préfens & à qui elle est destinée.
En parlant ainsi il met l'arc & la
fléche à terre, & va s'asseoir au
même lieu d'où il étoit parti.

Antinoüs, offensé de cette pro-
phétie, lui dit d'un ton plein d'ai-
» greur : Leodes, quelle parole du-
» re & fâcheuse venez-vous de laif-
» ser échapper ! je n'ai pû l'entendre
» sans indignation. Cet arc, dites-
» vous, va faire mourir bien de bra-
» ves gens, parce que vous n'avez
» pû le tendre ? Mais votre mere, en
» vous mettant au monde, ne vous

à pas fait propre à manier un arc & des fléches, vos mains sont trop délicates; vous allez voir que les Poursuivans vont faire ce que vous n'avez pas fait. En même tems s'adressant à Melanthius: Allez, Melanthius, allez promptement dans la sale, allumez-y du feu, mettez tout auprès un siége couvert de bonnes peaux & apportez-nous une grosse masse de graisse, afin que frottant & échauffant cet arc avec cette graisse, nous le rendions plus souple & plus maniable, & que nous sortions de ce combat avec honneur.

Melanthius part sur l'heure même; il entre dans la salle, y allume du feu, met auprès du feu un siége garni de bonnes peaux, & apporte un grand rouleau de graisse avec laquelle les Poursuivans tâchent d'amollir l'arc, & de le rendre fléxible, mais inutilement.

Ils ont beau frotter & échauffer l'arc, aucun d'eux ne peut venir à bout de le tendre, ils manquent tous de force; Antinoüs & Eurymaque qui étoient à la tête des Pourſuivans & les plus robuſtes, font obligés eux-mêmes d'y renoncer.

Dans ce moment les deux paſteurs, Eumée & Philœtius ſortent de la ſalle, & Ulyſſe les ſuit. Quand ils furent hors de la cour & un peu éloignés des portes, Ulyſſe prenant la parole, leur dit avec beaucoup de douceur: Paſ-
» teurs, je ne ſai ſi je dois vous
» déclarer ou vous cacher une pen-
» ſée qui m'eſt venue, mais mon
» cœur m'inſpire de m'ouvrir à vous.
» Dites-moi franchement dans quel-
» le diſpoſition vous êtes pour Ulyſ-
» ſe. S'il arrivoit ici tout d'un coup,
» & qu'un Dieu vous l'amenât,
» prendriez-vous ſon parti, ou vous

« déclareriez-vous pour les Pour-
« suivans ? Parlez, faites-moi cet-
« te confidence, je n'en abuserai
« point.

« Ah ! s'écria Eumée, Jupiter,
« pere des Dieux & des hommes,
« accomplissez notre désir ! Que ce
« cher maître revienne ! qu'un Dieu
« favorable daigne nous l'amener !
« Si ce bonheur nous arrivoit, étran-
« ger, vous verriez des preuves de
« l'amour que nous lui conservons,
« & vous seriez témoin des efforts
« que nous tenterions pour son ser-
« vice.

C'est ainsi qu'Eumée prioit les Dieux de ramener Ulysse ; & Philoetius ne désiroit pas moins ardemment son retour. Ulysse instruit par-là des véritables sentimens de ces deux fidéles serviteurs & assuré de leur zéle, leur dit : Vous voyez devant vos yeux « cet Ulysse ; c'est moi, qui après «

» avoir souffert pendant vingt an-
» nées des maux infinis, suis enfin
» revenu dans ma patrie. Je con-
» nois que vous êtes les seuls de
» mes domestiques qui fassiez des
» vœux pour mon retour; car par-
» mi tous les autres, je n'en ai pas
» entendu un seul qui désirât de me
» revoir, & qui demandât aux
» Dieux que je revinsse dans mon
» Palais. Je suis si touché des mar-
» ques de votre affection, que vous
» pouvez compter que si Dieu me
» donne la victoire sur les Poursui-
» vans, je vous marierai l'un &
» l'autre, & je vous comblerai de
» biens, je vous ferai bâtir des mai-
» sons près de mon Palais, & vous
» serez non-seulement les amis &
» les compagnons de Telemaque,
» mais comme ses freres. Et afin
» que vous ne doutiez pas de la vé-
» rité de ce que je vous dis, & que
» vous soyez forcé de me reconnoî-

tre, je vais vous montrer une mar- «
que sûre qui ne vous laissera aucun «
scrupule, je vais vous faire voir la «
cicatrice de la blessure que me fit «
autrefois un sanglier sur le mont «
Parnasse, où j'étois allé à la chasse «
avec les fils d'Autolycus, & qui «
vous est très-connue. «

En achevant ces mots, il écarte ses haillons, & découvre cette large cicatrice. Les deux pasteurs en la voyant se mettent à pleurer, & se jettant au cou d'Ulysse, ils l'embrassent & le baisent avec des transports de joie mêlés d'un profond respect. Ulysse touché de ces marques de tendresse, y répond par tous les témoignages d'une véritable affection; la nuit les auroit surpris dans ces caresses réciproques, mêlées de larmes & de soupirs, si Ulysse n'eût modéré cet excès trop dangereux en leur disant: Mes amis, cessez ces lar- «

» mes de joie, de peur que quel-
» qu'un venant à sortir du Palais,
» ne les voie, & n'aille en faire aux
» Princes un rapport qui pourroit
» découvrir notre intelligence, &
» nous rendre suspects. Rentrez l'un
» après l'autre, & non pas tous deux
» ensemble. Je vais rentrer le pre-
» mier, vous me suivrez, & voici
» l'ordre que je vous donne : Il est
» bien sûr que les fiers Poursuivans
» ne souffriront point qu'on me re-
» mette l'arc & le carquois ; mais
» vous, Eumée, dès que vous l'au-
» rez retiré de leurs mains, ne man-
» quez pas de me le donner, &
» d'aller ordonner aux femmes du
» Palais de bien fermer les portes
» de leur appartement, & si elles
» entendent des cris & des gémis-
» semens, de ne point sortir, mais
» de demeurer tranquillement dans
» leurs chambres. Et pour vous,
» mon cher Philœtius, je vous

donne la garde de la porte de la «
cour ; tenez-la bien fermée à la «
clef. En parlant ainsi il rentre & «
va se placer dans le siége qu'il venoit de quitter. Les deux pasteurs rentrent un moment après, mais séparément, comme il leur avoit ordonné.

En entrant ils trouvent qu'Eurymaque tenoit l'arc, & que le chauffant & le frottant de tous côté, il tâchoit de le rendre plus aisé ; mais toutes ces précautions ne servirent de rien, il ne put le tendre. Il en soupiroit de colere, & dans l'excès de son désespoir, il s'écria : O Dieux, que je souffre «
pour moi & pour ces Princes ! Ma «
douleur ne peut s'exprimer ; elle «
ne vient pas tant de ce que je suis «
forcé de renoncer à l'hymen de la «
Reine ; car & dans Ithaque & «
dans toutes les autres villes de «
Grece, il y a assez d'autres Prin- «

» cesses qui pourront me consoler
» de cette perte ; elle vient de ce
» que nous nous trouvons si infé-
» rieurs en forces au divin Ulysse,
» que nous ne saurions faire aucun
» usage d'un arc dont il se servoit fa-
» cilement : quelle honte pour nous
» dans tous les siécles !

Antinoüs prenant la parole, lui
» dit : Non, non, Eurymaque,
» nous n'y renonçons point, & vous
» allez penser comme moi ; mais
» nous avons mal pris notre tems ;
» c'est aujourd'hui une des grandes
» fêtes d'Apollon & des plus solem-
» nelles, est-il permis de tendre
» l'arc ? Tenons-nous en repos pour
» aujourd'hui, & laissons ici les pi-
» liers & les bagues, personne, je
» crois, ne viendra les enlever. Que
» l'échanson vienne promptement
» verser du vin dans les coupes &
» nous les présenter, afin que nous
» fassions nos libations avant que de

finir, & ordonnez à Melanthius « de nous amener demain matin l'é- « lite de ses troupeaux; nous ferons « un sacrifice à Apollon qui préside « à l'art de tirer des fléches; & fa- « vorisés de son secours, nous ache- « verons heureusement cet exer- « cice. «

Cet avis fut goûté des Poursuivans, les hérauts donnent à laver, & de jeunes gens remplissent de vin les coupes, & les présentent à toute l'assemblée. Chacun ayant fait ses libations & bû autant qu'il en avoit envie, Ulysse se leve, & plein du dessein qu'il machinoit contre eux, il leur dit: Princes, « qui aspirez à l'hymen de la Reine, « écoutez-moi, je vous prie; je m'a- « dresse sur-tout à Eurymaque & à « Antinoüs qui vient de parler avec « beaucoup de sagesse; cessez pour « aujourd'hui ce combat, & cedez « aux Dieux; demain Dieu don- «

» nera la victoire à celui qu'il dai-
» gnera favoriser. Mais permettez-
» moi de manier un moment cet
» arc, & que j'éprouve ici devant
» vous mes forces, pour voir si el-
» les sont encore entieres & com-
» me elles étoient autrefois, ou si
» les fatigues de mes voyages &
» une longue misére ne les ont point
» diminuées.

Les Poursuivans irrités de cette audace, s'emportent contre lui, moins par mépris, que de crainte qu'il ne vînt à bout de tendre l'arc. Antinoüs sur-tout, le regardant
» d'un œil de colere, lui dit : Ah,
» le plus indigne de tous les hôtes,
» malheureux vagabond, c'est ton
» esprit qui n'est pas en son entier.
» N'est-ce pas beaucoup pour toi, &
» n'es-tu pas content d'être souffert
» à nos festins, d'être admis à no-
» tre table & d'entendre tout ce que
» nous disons ? Tu es le seul men-

diant que nous souffrions dans cet-«
te sale ; assurément le vin t'a trou-«
blé l'esprit, comme il le trouble à «
tous ceux qui en prennent avec «
excès, & qui ne gardent aucune «
mesure. N'est-ce pas le vin qui «
renversa la cervelle d'Eurytion «
chez les Lapithes aux nôces du «
brave Pirithoüs? car ce ne fut qu'a-«
près avoir bû que ce Centaure, «
devenu furieux, commit des inso-«
lences qui exciterent la colere de «
ces héros ; ils se jetterent sur lui, «
le traînerent hors de la salle du «
festin, & lui couperent le nez & «
les oreilles. Ainsi ce malheureux «
fut puni de son emportement ; & «
voilà l'origine de la cruelle guerre «
qui s'alluma entre les Centaures «
& ces vaillans hommes, & qui «
fut fatale à son auteur, qui porta «
le premier la peine de son yvro-«
gnerie. Je te déclare que quelque «
grand malheur t'arrivera si tu viens «

» à bout de tendre cet arc, & n'es-
» pere pas trouver aucun secours ni
» aucun soulagement dans Ithaque,
» nous t'enverrons sur un vaisseau
» pieds & poings liés au Roi Eche-
» tus, qui est le plus cruel de tous
» les hommes, & qui ne fait aucun
» quartier à ceux qui tombent entre
» ses mains, tu ne t'en tireras pas
» mieux que les autres. Demeure
» donc en repos, si tu m'en crois, & ne
» cherche point à entrer en lice avec
» des hommes plus jeunes que toi.

Alors Penelope prenant la pa-
» role, dit : Antinoüs, il n'est ni
» honnête ni juste de maltraiter les
» hôtes de Telemaque comme vous
» faites. Vous imaginez-vous que
» si cet étranger plein de confian-
» ce en son adresse & en sa force,
» entreprend de tendre l'arc d'Ulys-
» se, & qu'il en vienne à bout, il au-
» ra pour cela l'avantage de m'é-
» pouser, & que je me resoudrai à

devenir ſa femme ? Je m'aſſure «
qu'il n'eſt pas lui-même aſſez in- «
ſenſé pour ſe flatter d'une telle «
eſperance. Que cette penſée ne «
trouble donc point vos plaiſirs, «
elle m'eſt trop injurieuſe. «

Sage Penelope, répondit Eu- «
rymaque, nous ne nous imagi- «
nons point que vous puiſſiez ja- «
mais épouſer cet homme, il y a «
trop de diſproportion, mais nous «
craignons les mauvaiſes langues. «
Qui eſt-ce qui empêchera les plus «
lâches & les femmes même, de «
dire : Voilà des Princes qui ont «
aſpiré à l'hymen d'une Princeſſe «
dont le mari valoit mieux qu'eux, «
ils n'ont jamais pu tendre ſon arc «
& remporter une victoire dont «
elle devoit être le prix ; mais un «
vagabond, un vil mendiant eſt «
venu, a tendu l'arc, & a enfilé tou- «
tes les bagues ; voilà comme on «
parleroit, & nous ferions cou- «

» verts de confusion & de honte.

Penelope lui répondit avec
» beaucoup de sagesse : Euryma-
» que, il est impossible d'acquérir
» de la gloire & de la réputation
» dans le monde, quand on ne fait
» comme vous que deshonorer &
» ruiner la maison d'un Prince d'un
» très-grand merite qui n'est pas en
» état de la défendre. Voilà d'où
» viendra votre honte & votre con-
» fusion ; pourquoi les placez-vous
» où elles ne sont point ? Cet étran-
» ger est grand & bien fait, & il
» se vante d'être issu d'un sang illus-
» tre. Donnez-lui donc l'arc, afin
» que nous voyions ce qu'il sait fai-
» re ; car je vous assure que s'il vient
» à bout de le tendre, & qu'Apol-
» lon lui accorde cette gloire, je
» lui donnerai une belle tunique,
» un beau manteau & des brode-
» quins magnifiques, je lui don-
» nerai aussi une belle épée & un

long javelot, & je l'enverrai où « il désirera le plus d'aller. «

Quand la Reine eut achevé de parler, Telemaque prit la parole, & dit : Ma mere, je suis ici le « seul des Grecs qui ai le pouvoir « de donner ou de refuser l'arc d'U- « lysse à qui je voudrai, & il n'y a « aucun Prince ni d'Ithaque ni de « toutes les isles voisines de l'Elide, « qui puisse m'empêcher de le don- « ner, si je veux, à cet étranger. « Mais, ma mere, retirez-vous dans « votre appartement, reprenez vos « occupations ordinaires, vos toi- « les, vos fuseaux, vos laines, & « distribuez à vos femmes leur ou- « vrage, les hommes auront soin « de ce qui regarde cet exercice, « & moi sur-tout que cela regarde « & qui dois commander ici. «

Penelope étonnée se retire, l'esprit rempli du discours de son fils. Dès qu'elle fut remontée à son

appartement avec ses femmes, elle se met à pleurer son cher mari jusqu'à ce que Minerve lui eût envoyé un paisible sommeil qui suspendit toutes ses inquiétudes. Cependant Eumée ayant pris l'arc, le portoit à Ulysse. Les Poursuivans se mettent à faire grand bruit dans la salle & à le menacer, & un des plus insolens
» lui dit : Miserable gardeur de co-
» chons, insensé, où portes-tu cet
» arc ? Bien-tôt les chiens, que tu
» as nourris, mangeront ton cada-
» vre dans quelque lieu désert, si
» Apollon & les autres Dieux veu-
» lent nous être propices.

Eumée effrayé de ces menaces, pose à terre l'arc ; mais Telemaque le menace de son côté,
» & lui crie, Mon ami, apportez
» ici cet arc ; bien-tôt vous n'obéi-
» rez plus à tant de maîtres, & si
» vous continuez, vous vous en trou-

verez

verez fort mal, car je vous chaſ- «
ſerai, & je vous renverrai à vos «
troupeaux après vous avoir traité «
comme un vil eſclave. Plût aux «
Dieux que j'euſſe auſſi-bien la «
force de chaſſer de ma maiſon ces «
inſolens, ils en ſortiroient bien- «
tôt, & on verroit promptement «
finir tous ces déſordres! «

Les Pourſuivans ſe mirent à rire de ces vaines menaces; car toute leur bile s'étoit changée en douceur. Eumée remet l'arc entre les mains d'Ulyſſe, & ayant été chercher Euryclée, il l'appelle, & lui dit: Telemaque vous or- «
donne de fermer toutes les portes «
de l'appartement des femmes, afin «
que ſi elles entendent des cris & «
des plaintes dans la ſalle ou dans «
la cour, elles ne puiſſent ſortir, «
& qu'elles ſe tiennent tranquille- «
ment à leur ouvrage. «

Euryclée obéit promptement à

cet ordre & ferme les portes de l'appartement. Dans le même tems Philœtius, sans rien dire, sort dans la cour, se saisit de la porte, la ferme, & ayant apperçu sous un portique un cable d'Egypte dont on se servoit pour les vaisseaux, il le prend, & s'en sert pour la mieux fermer. Il rentre ensuite & se remet à sa place, les yeux toujours attachés sur Ulysse. Ce héros ayant pris l'arc, le manioit & le considéroit de tous côtés, & regardoit avec soin si les vers n'en avoient point piqué la corne pendant son absence. Les Poursuivans voyant cette grande attention, en faisoient des railleries. Les uns disoient, Celui qui
» admire si fort cet arc, auroit bon-
» ne envie de le voler. Ou peut-être
» qu'il en a chez lui un tout sembla-
» ble, & que cette ressemblance
» reveille en lui quelque agréable

souvenir, ou enfin qu'il voudroit «
en faire faire un de la même tour- «
nure ; voyez comme ce vagabond «
plein de ruses & de malice, le ma- «
nie & l'examine de tous côtés. Les «
autres disoient, Que les Dieux «
fassent réussir tous ses désirs, com- «
me il viendra à bout de tendre cet «
arc. «

Pendant que les Poursuivans parlent ainsi, Ulysse après avoir bien examiné son arc & vû qu'il étoit en bon état, le tend sans aucun effort & aussi facilement qu'un maître de lyre tend une corde à boyau en tournant une cheville. Ulysse tendit son arc avec la même facilité, & pour éprouver la corde il la lâcha ; la corde lâchée résonna, & fit un bruit semblable à la voix de l'hirondelle; une douleur amere s'empara du cœur de tous les Poursuivans, ils changerent de couleur;

en même tems Jupiter pour augmenter leur effroi par ses signes, fait retentir son tonnerre. Ulysse, ravi d'entendre ce signe, & fortifié par ce grand prodige, prend la fléche qui étoit sur une table, car toutes les autres étoient dans le carquois, d'où elles devoient bien-tôt sortir pour la perte des Poursuivans; il la pose sur l'arc à l'endroit par où on l'empoigne, & après avoir tiré à lui la corde pour le bander, il ajuste la fléche sans se lever de son siége & tire avec tant d'adresse & de justesse, qu'il enfile les anneaux de tous les piliers depuis le premier jusqu'au dernier, & que la fléche armée d'airain va donner de roideur dans la porte, qu'elle perce de part en part.

Après ce succès, il adresse la parole à Telemaque, & lui dit: Jeu-
» ne Prince, votre hôte ne vous fait

point de honte, il n'a point man- «
qué le but; je n'ai pas beaucoup «
sué à tendre cet arc, & mes for- «
ces sont assez entieres; je ne me- «
ritois pas les mépris ni les repro- «
ches des Poursuivans. Mais il est «
tems qu'ils pensent à souper pen- «
dant qu'il est encore jour, & qu'ils «
se divertissent à entendre chanter «
& jouer de la lyre; car c'est là le «
plus doux assaisonnement des fes- «
tins. «

En achevant ces mots il fait signe à Telemaque. Ce Prince l'entend, il prend son épée, arme son bras d'une bonne pique, & ainsi armé de ce fer étincelant, il se tient debout près du siége de son pere.



REMARQUES SUR L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE XXI.

Page 164. DE *proposer dès ce jour-là aux Poursuivans l'exercice de tirer la bague*] Il n'étoit plus tems de différer, l'insolence des Poursuivans étoit à son comble, & Penelope avoit sujet de craindre qu'ils ne se portassent aux dernieres extrémités contre l'étranger & contre Telemaque.

Et prenant une clef à manche d'yvoire & faite en faucille] Voici comment étoient faites ces clefs : c'étoit un morceau de fer assez long, courbé en faucille & emmanché ou de bois ou d'yvoire. Après qu'on avoit détaché la courroie qui couvroit le trou de la serrure, on faisoit entrer ce fer dans cette serrure, & par son moyen on repoussoit le verrou qui fermoit en dedans. J'en ai vû à peu près de même à la campagne.

Page 165. *Dans le pays de Lacédémone*] Le Grec dit, *à Lacédémone ;* mais Strabon, liv. 8. a fait voir que le mot *Lacédémone* est

dit de tout le pays de Laconie, qui comprenoit alors la Messenie ; ce qui paroît incontestablement par ce qu'Homere ajoute, *qu'ils s'étoient rencontrés dans la Messenie :* car ils s'étoient rencontrés à Pheres dans le Palais d'Orsiloque, pere de Diocles, dont il a été parlé dans le troisiéme & dans le quinziéme Liv. Or Pheres étoit de la Messenie.

Ou l'équivalant, ou le prix de ce butin] C'est-à-dire, ou autant de moutons qu'ils en avoient pris, & le même nombre de bergers, ou la valeur & le prix selon l'estimation qui en seroit faite.

Qu'ils avoient fait sans qu'ils fussent en guerre] Les courses n'étoient donc permises que contre les peuples avec lesquels on étoit en guerre ouverte. Mais il faut entendre ceci seulement des Grecs entr'eux ; car ces pirateries s'exerçoient impunément contre les autres peuples sans qu'il y eût de guerre déclarée.

Et de son côté Iphitus y étoit allé pour chercher douze mules & autant de jumens qu'il avoit perdues] Autolycus les avoit dérobées, & Iphitus étoit parti d'Oëchalie, ville de Thessalie, pour les aller chercher. Au reste on reconnoît bien ici les mœurs anciennes. Iphitus va chercher les mules & les jumens de son pere Eurytus, comme nous voyons dans l'Ecriture sainte que Saül alla chercher les ânesses de son pere qui s'étoient

perdues. *Perierunt autem asinæ Cis patris Saül, & dixit Cis ad Saül filium suum, Tolle tecum unum de pueris, & consurgens, vade & quære asinas, &c. Les ânesses de Cis pere de Saül étoient perdues, & Cis dit à son fils Saül : Prens avec toi un de tes serviteurs, & te mettant en chemin, va chercher les ânesses.* 1. Rois. 9. 3.

Page 166. *Et qui dans la suite furent la cause de sa mort*] Elles en furent la cause, comme les ânesses de Saül furent la cause ou l'occasion de ce qu'il fut sacré Roi. 1. *Rois*, 11.

Car il arriva chez le fils de Jupiter] A la ville de Tirynthe dans l'Argolide.

Mais malgré l'hospitalité il le tua] Apollodore écrit qu'étant tombé en fureur il le précipita du haut de son Palais. Mais Homere ne suppose en lui aucune manie, il le tua de sang froid, & je ne comprens pas comment on attribue à Hercule une action si noire, & qui deshonore ses glorieux travaux; un fils de Jupiter tuer son hôte! Pour l'expiation de ce meurtre, il fut vendu comme esclave à la Reine Omphale.

Page 167. *Il l'avoit laissé dans son Palais pour ne le perdre jamais*] Comme dans le VI. Liv. de l'Iliade, Dioméde dit qu'en partant pour Troye il avoit laissé dans son Palais la coupe d'or que Bellerophon avoit donnée à son pere Oënée, pour gage de l'hos-

pitalité qu'ils avoient contractée, & dont les nœuds étoient sacrés. C'est pourquoi ils gardoient précieusement ces gages, afin qu'ils fussent toujours dans leur famille des monumens de ce droit d'hospitalité qui les lioit. On peut voir le passage, tome 2. pag. 152.

Et la porte s'ouvre avec un mugissement semblable] Homere ajoûte cela pour faire connoître l'épaisseur & la solidité de la porte de ce cabinet; car les portes épaisses & solides font du bruit en s'ouvrant. Il étoit de la prudence de munir de bonnes portes le lieu où ils tenoient leurs trésors.

Page 168. *Elle monte dans une chambre haute*] Ce passage prouve que le tresor d'Ulysse avoit plus d'un étage, car *οὐδὸς* signifie un *étage*, *tabulatum*.

Et se met à pleurer à chaudes larmes sur cet arc dont Ulysse s'étoit servi] Toutes les choses qui rappellent le souvenir des personnes cheres que nous avons perdues, renouvellent nos larmes & notre affliction, surtout celles qui étoient à leur usage. Que plusieurs années après leur mort nous retrouvions un ruban, un étui, un rien dont elles se sont servies, c'est comme si nous ne venions que de les perdre. Il y a peu de personnes frappées de ces sortes de coups, qui n'ayent donné de ces marques de foiblesse, & qui n'ayent payé à la nature ce pitoyable tribut.

Page 169. *Et qui ne donnez d'autre prétexte à votre conjuration*] Il faut bien remarquer ici la signification du mot μῦθος, qui signifie ici *conjuration*, *complot*. Οἱ παλαιοὶ, dit fort bien Eustathe, μῦθον μὲν ἐνταῦθα ἰδίως τὴν στάσιν λέγουσιν. *Les Anciens entendent ici par* μῦθος *une conjuration.* Et il cite après cela un passage d'Anacreon, qui appelle des conjurés μυθηταὶ, en parlant de l'isle de Samos, μυθηταὶ δ' ἐν νήσῳ διέπουσιν ἱερὸν ἄστυ. *Les conjurés se rendent maîtres de la ville.* Et c'est de-là, je pense, qu'Hesychius a marqué, μύθαρχοι οἱ προεστῶτες τῶν στάσεων. *On appelle* μύθαρχοι *ceux qui sont à la tête des conjurations.*

Page 170. *Qui vivez au jour la journée, & qui ne voyez que ce qui est à vos pieds*] C'est ce que signifie ici ἐφημέρια φρονέοντες, *quotidiana cogitantes.* Il leur reproche deux choses, leur condition qui fait qu'ils sont très-contens de vivre & de gagner leur pain de chaque jour, & leur aveuglement qui les empêche de voir ce qui les menace. Ils s'amusent à pleurer sur un arc qui les fait souvenir d'Ulysse.

Page 171. *Je ne pense qu'à rire, qu'à me divertir, & qu'à être simple spectateur d'un combat qui me doit coûter si cher. Non, non; comme vous allez faire vos efforts, &c.*] Cet endroit est fort difficile dans l'original, je l'ai un peu étendu dans ma Traduction pour le développer & le faire entendre. A la lettre il auroit paru trop sec.

Page 172. *Non, non*] C'est-à-dire, cela ne sera pas ainsi, je ne serai pas spectateur inutile. Comme vous allez faire tous vos efforts pour m'enlever Penelope, il faut que je fasse aussi les miens pour la retenir. On a vû toutes les marques de tendresse que Telemaque a données à sa mere. En voici une nouvelle bien singuliere & bien au-dessus des autres. Il va se mettre au nombre des amans de Penelope, & se déclarer le rival des Princes; ils entrent en lice pour l'emmener, & il y entre pour la retenir : cela est bien neuf.

Page 173. *Son manteau de pourpre*] Les manteaux de pourpre étoient pour les Rois ou pour les fils de Rois; car la pourpre étoit la couleur qui marquoit la Royauté. J'en ai fait une Remarque sur le IV. Liv. de l'Iliad. tom. I. pag. 337. où j'ai dit qu'il ne seroit pas mal aisé de prouver par les Livres de l'ancien Testament que la pourpre étoit particulierement reservée pour les Princes & les Rois, & pour ceux à qui ils donnoient la permission de la porter. Il y en a en effet une infinité de preuves, en voici quelques-unes. Dans le liv. des Jug. 8. 26. on lit, *Et monilibus & veste purpurea quibus Reges Madian uti soliti erant.* Et dans le Cantique des Cantiques, *Sicut purpura Regis.* Dans la prophétie de Daniel, le Roi Balthazar promet de vêtir de pourpre & d'orner d'un colier d'or celui qui lira & interprétera les mots qu'une main miraculeuse venoit d'écrire devant lui sur le mur de la salle du festin : *Quicumque legerit scripturam hanc, & interpre-*

sationem ejus manifestam mihi fecerit, purpurâ vestietur, & torquem aureum habebit in collo. Daniel, 5. 7. Et dans le 1. liv. des Machab. le Roi Demetrius permit à Simon de porter le manteau de pourpre, & d'avoir une agrafe d'or, ce qui étoit défendu au peuple, *Ut operiatur purpurâ & auro. Et ne liceat ulli ex populo . . . . & vestiri purpurâ, & uti fibulâ aureâ.* 1. Machab. 14. 43. 44.

Page 174. *Lorsqu'Ulysse, qui vit que cela pourroit être contraire à ses desseins*] J'ai ajoûté ces derniers mots pour faire connoître en quelque façon la pensée d'Ulysse, qui selon sa prudence ordinaire, prévit que si son fils s'opiniâtroit à tendre cet arc, & qu'il en vînt à bout, il arriveroit de deux choses l'une, ou qu'en le tendant il le rendroit plus souple, & par-là plus facile à tendre, & qu'ainsi quelqu'un des Poursuivans y pourroit réussir comme lui, ce qui causeroit un grand embarras, ou que s'ils ne pouvoient en venir à bout, ils seroient si enragés contre Telemaque, qu'ils lui joueroient quelque mauvais tour.

Telemaque, qui comprit le signe, s'écria: O Dieux! est-ce en moi foiblesse naturelle] Ce Prince, qui a compris le signe que lui a fait Ulysse, veut se retirer sans donner du soupçon aux Poursuivans. Pour cet effet il n'a que deux pretextes, le premier une foiblesse naturelle, & le second sa grande jeunesse, où n'ayant pas encore toutes ses forces, il est obligé de céder à ceux qui sont

plus avancés en âge, & qui sont beaucoup plus forts que lui. Il y a bien de l'art dans cette réponse.

En défilant par la droite du côté que l'échanson verse le vin] Antinoüs pour éviter les longueurs & les difficultés qui pourroient naître sur les rangs, s'avise d'un bon expédient, c'est d'entrer en lice par la droite comme ils étoient assis & comme l'échanson versoit le vin à table; car il commençoit toujours par la droite.

Page 175. *Et Leodes, fils d'Oënops, qui étoit toujours assis au bout de la salle près de l'urne, & qui étoit leur devin*] Ce passage est remarquable. Les Poursuivans avoient un devin de profession. Θυοσκόος signifie proprement celui qui sur l'inspection des entrailles des victimes, ou même sur la fumée des sacrifices, prophétisoit ce qui devoit arriver. Ici c'est un mot qui est mis pour le mot général μάντις. Et comme tous ces honnêtes gens se défioient de Penelope & de Telemaque, & qu'ils craignoient qu'on n'empoisonnât l'urne où l'on mêloit l'eau & le vin pour leurs repas, ils avoient établi auprès de cette urne ce devin qu'ils regardoient comme un homme de bien à cause de sa profession, & par-là incapable de se laisser corrompre. Ils ont déja donné des marques de cette défiance dans le II. Liv. lorsque, sur le voyage que Telemaque alloit entreprendre, ils se demandent : *Veut-il aller dans le fertile pays d'Ephyre, afin d'en rapporter*

quelques drogues pernicieuses qu'il mêlera dans notre urne pour nous faire tous perir?

Il étoit le seul qui s'opposoit à toutes les violences des Poursuivans] Car comme devin il prévoyoit les malheurs qui les menaçoient. Mais il ne fut pas assez bon devin pour prévoir celui qui le menaçoit lui-même; car il fut tué comme les autres, parce qu'il avoit persisté dans sa poursuite, comme on le verra dans le Livre suivant. Il faut se séparer des méchans, si l'on veut n'être pas enveloppé dans leur ruine.

Car ces mains peu accoûtumées à manier les armes] Car la profession de devin étoit très-opposée à la profession des armes, au moins parmi les Grecs; Calchas ne se battoit point.

Mais cet arc va faire perdre la vie à beaucoup de braves gens] Voilà une prophétie bien formelle & bien claire, elle va s'accomplir; mais comme les devins ne s'expliquent jamais si clairement, qu'ils n'ajoûtent quelque chose qui rend leur oracle obscur, & qui empêche qu'on n'en développe tout le mystère, Leodes ajoûte, *car il vaut mille fois mieux périr, &c.* comme si cette mort, dont il menace les Poursuivans, étoit une mort de leur choix. La Remarque suivante va le faire mieux entendre.

Car il vaut mille fois mieux périr que de vivre privé d'un prix] Il vient de dire que

cet arc donnera la mort à bien de braves gens, & en même tems soit qu'il ne voye qu'à demi & fort confusément ce qui doit arriver, soit qu'il veuille répandre quelque obscurité sur son oracle, il ajoûte, *car il vaut mille fois mieux perir, &c.* comme si la mort dont il les menace devoit être causée seulement par le désespoir où ils seroient de n'avoir pû tendre l'arc, & de se voir par-là privés d'un aussi beau prix que Penelope. Si cela rend l'oracle obscur, il le rend aussi très-galand.

Page 176. *Et de laisser la femme d'Ulysse se choisir celui qui lui fera les plus beaux présens*] Il y a dans le Grec : *Et que celle-ci désormais se marie à celui, &c.* Et l'on ne peut pas douter que ἡ δὲ κ' ἔπειτα ne soit dit de Penelope, qui en effet, comme il l'a déja dit ailleurs, se mariera à Ulysse, qui est celui qui lui fera les plus beaux présens.

Cet arc, dites-vous, va faire mourir bien de braves gens, parce que vous n'avez pû le tendre] Antinoüs est bien éloigné d'entendre le véritable sens de la prophétie de Leodes, il la prend au pied de la lettre, d'une mort causée par le désespoir. Et il veut lui faire entendre que comme il n'a pû tendre l'arc, c'est à lui à mourir de douleur, & qu'il y en aura d'autres qui ne mourront point, parce qu'ils auront la force de le tendre.

Page 177. *Allumez-y du feu, mettez tout auprès un siege couvert de bonnes peaux*] Il

lui ordonne de mettre un siége auprès du feu, afin que les Poursuivans assis l'un après l'autre sur ce siege fassent commodément & sans se lasser, ce qu'il va dire & ce que je vais expliquer dans la Remarque suivante.

Et apportez-nous une grosse masse de graisse, afin que frottant & échauffant cet arc avec cette graisse, nous le rendions plus souple] Ce passage est assez clair dans l'original; cependant on s'y est trompé, en prenant cette graisse pour une graisse destinée à frotter le corps des Poursuivans, pour rendre leurs nerfs plus agiles, plus forts & plus souples. Je m'étonne qu'on soit tombé dans cette erreur, sur-tout après la Remarque d'Eustathe, qui l'a fort bien expliqué. *Sur l'ordre d'Antinoüs*, dit-il, *Melanthius allume du feu dans la salle, met auprès du feu un siege garni de bonnes peaux, afin que les Poursuivans s'asseyent l'un après l'autre, & il apporte une grosse masse de graisse afin que l'arc oint & frotté avec cette graisse échauffée, en devienne plus souple & plus maniable; car la roideur de la séchéresse que l'arc avoit contractée par la longueur du tems, céderoit à cette graisse, qui s'insinuant par la chaleur dans les pores de la corne, l'adouciroit & le rendroit plus flexible.* Cela est parfaitement bien; la seule faute qu'ait faite Eustathe dans sa Remarque, c'est d'avoir crû que les Poursuivans font porter un siege pour tirer assis. Ils le font porter pour s'y asseoir pendant qu'ils frotteront l'arc, mais ils se leveront pour tirer. Il est vrai que dans la suite on voit

qu'Ulysse tire sans se lever de son siége; mais c'étoit pour faire mieux voir & sa grande force & sa grande adresse.

Mais inutilement. Ils ont beau frotter & échauffer l'arc, aucun d'eux ne peut venir à bout de le tendre] Il ne dit pas que la graisse ne l'adoucit point, il dit seulement qu'avec ce secours ils ne purent venir à bout de le tendre. La graisse fit ce qu'elle pouvoit faire; mais cet arc étoit si dur & si roide, qu'amoli même, il étoit encore trop fort pour des hommes ordinaires.

Page 178. *Dans ce moment les deux pasteurs, Eumée & Philœtius sortent de la salle*] Tous les momens sont bien observés, & on peut donner à Homere cette louange, *Divisa sunt tibi temporibus rectè hæc.* Pendant que les Princes s'amusent dans la salle auprès du feu à frotter l'arc, les deux pasteurs sortent de la salle, Ulysse les suit; & après les avoir menés hors de la cour, il les sonde, comme le Poëte va nous le rapporter.

Page 180. *Car parmi tous les autres*] Il y avoit dans le Palais d'Ulysse plusieurs serviteurs outre ceux qui sont nommés, mais il n'en est fait aucune mention, parce qu'ils ne jouoient pas un rolle assez considérable.

Page 181. *En achevant ces mots, il écarte ses haillons & découvre cette large cicatrice*] Aristote dans les chap. 11. & 12. de sa Poë-

tique, traite des diverſes ſortes de reconnoiſſances pour enſeigner quelles ſont les plus parfaites & celles que les Poëtes doivent préferer. La plus parfaite eſt celle qui produit ſur le champ la péripétie ou le changement d'état. Mais il y en a de pluſieurs autres ſortes, & qui ſont ou avec art ou ſans art. Ces reconnoiſſances ſe font ordinairement par le moyen de certaines marques ou naturelles ou étrangeres : *Et ces marques*, dit ce grand maître, *peuvent être employées avec plus ou moins d'art, comme on peut le voir dans la reconnoiſſance d'Ulyſſe par la cicatrice de ſa bleſſure; car il eſt reconnu par ſa nourrice autrement que par ſes bergers; auſſi eſt-il certain que toutes les marques dont on ſe ſert de propos déliberé pour établir une verité, ſont fort peu ingénieuſes, au lieu que celles qui ſont leur effet par haſard, ſont beaucoup meilleures & plus adroites, comme celle qui ſe fait dans l'Odyſſée quand on lave les pieds à Ulyſſe.* Ce jugement d'Ariſtote eſt très-sûr. Nous avons vû dans le XIX. Livre qu'Ulyſſe eſt reconnu de ſa nourrice par haſard à la cicatrice de ſa bleſſure, & cette reconnoiſſance eſt très-ingénieuſe, parce qu'elle paroît être faite ſans aucun deſſein. Mais ici il eſt reconnu par ſes bergers à la même cicatrice, d'une maniere toute différente ; car c'eſt Ulyſſe lui-même qui leur montre cette cicatrice, pour leur faire voir qu'il ne les trompe pas, & qu'il leur a dit la vérité quand il leur a dit qu'il étoit Ulyſſe. Ariſtote ajoûte avec raiſon que cette derniere reconnoiſſance eſt peu ingénieuſe ; car

il ne faut ni grande adresse ni grand esprit pour avoir recours à ces marques quand on veut être reconnu, & cette reconnoissance ne cause ni un grand changement ni une grande surprise. Je n'ai fait qu'employer ici la Remarque de M. Dacier sur la Poëtique. Au reste quand Aristote déclare que cette reconnoissance est peu ingenieuse, il ne faut pas s'imaginer qu'il la blâme en cet endroit, car ici c'est une reconnoissance de nécessité; ce Prince n'a pas le tems d'attendre que le hasard le fasse reconnoître, il faut qu'il se découvre lui-même à ceux qu'il veut engager dans son parti. On ne peut pas accuser Homere de manquer d'art & d'esprit dans tout ce qu'il veut faire. Il y a de l'art & de l'esprit à s'accommoder au tems & à profiter des conjonctures. Il seroit à souhaiter qu'on étudiât aujourd'hui avec un peu plus de soin l'art des reconnoissances. Car c'est par-là que péchent la plupart de nos Piéces de Theâtre de ces derniers tems. Les Poëtes y gâtent étrangement les reconnoissances les plus naturelles que fournissent les sujets les plus heureux. On doit excepter de cette censure la Tragédie de Penelope, dont l'Auteur mérite de grandes louanges; car il a traité dans cette Piéce le sujet de l'Odyssée, & l'a embrassé tout entier avec beaucoup d'intelligence. Il a sur-tout si heureusément attrapé le naturel des reconnoissances d'Homere, qu'elles font dans sa Piéce le même plaisir que dans l'original, & causent les mêmes surprises; il a même prêté de tems en tems à ce Poëte des paroles intéressantes

qui frappent & qui touchent sensiblement le Spectateur ou le Lecteur instruit. Véritablement il n'a pas suivi l'ordre du Poëte, mais il est permis de changer dans la Tragédie l'ordre des reconnoissances du Poëme Epique quand les situations ne permettent pas de les suivre. M. l'Abbé Genest a parfaitement senti la beauté de l'Odyssée & en a bien pris tout l'esprit, non-seulement dans les reconnoissances, mais dans les caractères & dans les mœurs.

Page 182. *Il est bien sûr que les fiers Poursuivans ne souffriront pas qu'on me remette l'arc & le carquois*] Il en donne la raison dans cette seule épithéte, *les fiers Poursuivans*; il veut faire entendre qu'ils étoient trop orgueilleux pour permettre qu'un homme qu'ils regardoient comme un gueux, entrât avec eux en lice. Et la suite va le faire voir.

Page 183. *Tenez-la bien fermée à la clef*] Afin que personne ne puisse sortir pour aller appeller du secours de la ville, & que les partisans des Princes ne puissent accourir au bruit.

Page 184. *Elle vient de ce que nous nous trouvons si inférieurs en forces au divin Ulysse*] Il donne cette épithéte de *divin*, pour trouver en cela même quelque consolation dans leur foiblesse; car il n'est pas bien étonnant qu'on soit forcé de céder à un homme divin, c'est-à-dire, qui est au-dessus des au-

tres hommes. Ce qu'il y a de plaisant ici, c'est qu'Eurymaque ne croit parler que pour le passé, ce qu'il dit va se trouver vrai encore pour le présent. Ulysse va être encore tout-à-l'heure supérieur à eux en forces; car il va tendre l'arc.

Mais nous avons mal pris notre tems; c'est aujourd'hui une des grandes fêtes d'Apollon & des plus solemnelles, est-il permis de tendre l'arc?] Voici un plaisant scrupule qui saisit Antinoüs, il s'imagine que leur combat déplaît à Apollon, parce que c'est sa fête, & que les jours de fête il n'est pas permis de faire la moindre chose, voilà pourquoi Apollon irrité leur refuse son secours, & ils ne peuvent venir à bout de tendre cet arc. C'est une superstition digne d'un homme du caractere d'Antinoüs. Homere veut faire voir par cet exemple que les plus impies sont très-souvent les plus superstitieux.

Page 187. *N'est-ce pas le vin qui renversa la cervelle d'Eurytion chez les Lapithes aux nôces de Pirithoüs*] Pirithoüs un des Lapithes, se mariant à Hippodamie, fille d'Adraste, pria à ses nôces les Lapithes & les Centaures. Les derniers burent avec tant d'excès, qu'ils forcerent les Lapithes à les maltraiter, & ce fut le Centaure Eurytion qui commença ces insolences, qui furent funestes à toute sa nation. C'est ce qu'Horace a eu en vue dans l'Ode 18. du livre 1.

At ne quis modici transiliat munera Liberi
Centaurea monet cum Lapithis rixa super mero
Debellata.

Mais le combat qui arriva dans le vin entre les Centaures & les Lapithes, nous avertit de ne pas faire un mauvais usage des présens du sobre Bacchus. Au reste il paroît par ce que dit Eustathe, qu'au lieu de δόμον κτ̀ Πειριθόοιο, *à la maison de Pirithoüs*, les Anciens ont lû, γάμον κτ̀ Πειριθόοιο, *aux nôces de Pirithoüs.* Et c'est la leçon que j'ai suivie : deux vers auparavant, Homere a dit, ἐν μεγάρῳ Πειριθόοιο, *dans le Palais de Pirithoüs.* Il ne l'a donc pas repeté ici.

Et voilà l'origine de la cruelle guerre qui s'alluma entre les Centaures & ces vaillans hommes] Il paroît par le 11. Liv. de l'Iliade que cette guerre dura près d'un an, car elle commença le jour de la nôce de Pirithoüs; & le jour que sa femme accoucha de son fils Polypoëtes, il remporta une grande victoire sur les Centaures, il les chassa du mont Pelion & les obligea de se renfermer dans les montagnes de Thessalie. On peut voir ce qui a été remarqué sur ce 11. Liv. de l'Iliade, pag. 206.

Page 188. *Et n'espere pas trouver aucun secours ni aucun soulagement dans Ithaque*] Eustathe est assez embarrassé à expliquer ce mot ἠπητύος, & il rapporte deux différens sentimens; le premier, de ceux qui l'ont ex-

pliqué *aumône*, & l'autre de ceux qui ont prétendu qu'il signifioit *louange*. C'est un mot extraordinaire & qu'on ne trouve point ailleurs. Je crois qu'il signifie *douceur*, *charité*. Et il est sans doute formé du mot ἐπήτης, qui signifie *sage*, *raisonnable*, *véritable*, *juste*, *doux*, & par-conséquent *charitable & bienfaisant*. Je ne sai même si au lieu de ἐπητύος, Homere n'avoit point écrit ἐπήτιος. Antinoüs dit à Ulysse : *Et n'espere pas de trouver dans Ithaque quelque homme bienfaisant & secourable qui te soulagera.* Car je crois qu'Hesychius avoit cet endroit en vûe, quand il a écrit, ἐπήτιος, εὐλογιστοῦ, εὐγνώμονες, συνετοῦ, πρᾳέως. Homere s'est déja servi deux fois de ce mot ἐπήτης, dans le treiziéme Livre, vers 332. & dans le dix-huitiéme, vers 127.

Vous imaginez-vous que si cet étranger, plein de confiance en son adresse & en sa force, entreprend de tendre l'arc d'Ulysse] En effet quelle apparence qu'une Reine recherchée par tant de Princes, allât épouser un inconnu, un mendiant ? Penelope parle donc ici en femme très-sensée. Et en même tems le Lecteur jouit avec un grand plaisir de l'ignorance & de l'erreur de cette Princesse, qui va n'avoir d'autre mari ce jour-là même que celui qu'elle regarde avec quelque sorte de mépris comme indigne d'elle.

Page 189. *Mais nous craignons les mauvaises langues*] On sousentend, *& voilà pourquoi nous le maltraitons, nous le rebutons.*

Page 190. *Eurymaque, il est impossible d'acquerir de la gloire & de la réputation dans le monde*] Cette réponse de Penelope est admirable, & renferme une grande instruction. Sur ce qu'Eurymaque vient de dire que si cet étranger venoit à tendre l'arc, ils seroient couverts de confusion & de honte; Penelope leur fait entendre qu'ils sont plaisans de penser si fort à leur réputation, & de craindre si fort la confusion & la honte, eux qui passent leur vie à faire des actions très-injustes & très-honteuses; que la confusion & la honte viennent des mauvaises actions, & la gloire & la réputation des actions bonnes & honnêtes. Il n'y a point de honte à être surpassé en force par un homme quel qu'il soit; mais il y en a beaucoup à surpasser les autres hommes en insolence & en injustice.

Voilà d'où viendra votre honte & votre confusion, pourquoi les placez-vous où elles ne sont point?] Cela est très-vrai & très-heureusement dit. Ces Princes placent la honte où elle n'est point; car ils la font consister à être inférieurs en force à cet étranger, ce qui n'est nullement honteux; & ils ne la placent point où elle est, car ils ne trouvent point honteux de ruiner, comme ils font, la maison d'un Prince qui ne leur a fait aucun tort, ni de commettre mille actions infames, & c'est là ce qui est véritablement indigne. Rien n'est plus ordinaire aux hommes que de mettre la honte & la gloire où elles ne sont point, & de prendre malheureusement

reusement le change, & l'on peut appliquer à cela le mot de Terence, *And.* 4. 1.

. . . . . . *Hic ubi opus est,*
Non verentur: illic ubi nihil opus est, ibi
verentur.

Qu'on les mette où elles sont, on évitera l'une & on acquerra l'autre immanquablement.

Car je vous assure que si Apollon lui accorde cette gloire, je lui donnerai une belle tunique] Tout cela sera accompli à la lettre, mais bien autrement que Penelope ne l'entend elle-même. Tous les mots qu'elle prononce sont autant d'oracles qu'elle n'entend pas comme il faut, & qu'Ulysse entend fort bien.

Page 191. *Je suis ici le seul des Grecs qui ai le pouvoir de donner ou de refuser l'arc d'Ulysse à qui je voudrai*] Car cet arc d'Ulysse lui appartient, il est dans son palais, & il est le seul qui ait droit d'en disposer.

Et il n'y a aucun Prince d'Ithaque ni de toutes les îles voisines de l'Elide] Cela comprend tous les Poursuivans qui étoient des Princes d'Ithaque & de toutes les autres isles voisines du Peloponnese, comme de Cephalenie, de Zacynthe, de Dulichium, &c.

Mais, ma mere, retirez-vous dans votre appartement, reprenez vos occupations ordi-

naires] C'eſt la même choſe que ce que dit Hector à Andromaque dans le VI. Livre de l'Iliade, en la quittant pour aller au combat. Ce ſont les mêmes vers, il n'y a qu'un ſeul mot de changé, qui eſt celui qui fait la différente application ; car là il eſt queſtion de guerre, & ici il s'agit de l'exercice de l'arc. Il falloit que Penelope ſortît de ſon appartement pour faire ce qu'elle a fait, mais ſa préſence n'eſt plus néceſſaire pour ce qui va s'exécuter. Au contraire il eſt d'une abſolue néceſſité qu'elle ſe retire, & non-ſeulement qu'elle ſe retire, mais encore qu'elle ſoit bien endormie, afin qu'elle ne puiſſe entendre ce qui ſe paſſera ; & c'eſt ce qu'Homere fait fort adroitement, d'un côté en lui faiſant donner par Telemaque un ordre aſſez ſec de ſe retirer, & de l'autre, en lui faiſant envoyer par Minerve un profond ſommeil. Outre que Penelope ne pouvoit ni ne devoit aſſiſter à tout le carnage qui va ſe faire, Homere menage par-là au Lecteur le plaiſir de l'étonnement & de la ſurpriſe de Penelope, quand elle reconnoîtra Ulyſſe, & qu'elle apprendra la punition des Pourſuivans. C'eſt ce qu'Euſtathe a fort bien ſenti & fort bien expliqué.

Penelope étonnée ſe retire, l'eſprit rempli du diſcours de ſon fils] Penelope eſt étonnée ici, comme elle l'a été dans le premier Liv. de l'ordre que ſon fils vient de lui donner de ſe retirer. Car c'eſt ici la même choſe. Comme elle ne comprend rien à ce que Telemaque veut faire, & qu'elle y ſoupçonne un

mystere qu'elle ne peut démêler, elle est persuadée que c'est un Dieu favorable qui inspire à ce jeune Prince la conduite qu'il doit tenir. C'est ce que le Poëte fait entendre, en ajoutant qu'elle conservoit dans son cœur les paroles de son fils.

Page 193. *Car toute leur bile s'étoit changée en douceur*] La joie de voir enfin le jour venu qui devoit mettre fin à leurs travaux par le choix que la Reine alloit faire de celui qui tendroit l'arc, avoit calmé toute leur bile & l'avoit convertie en douceur.

Telemaque vous ordonne de fermer toutes les portes de l'appartement des femmes] Cela n'est pas vrai, ce n'est pas Telemaque qui a donné cet ordre, c'est Ulysse : mais comme Eumée ne sait pas qu'Ulysse a déja été reconnu d'Euryclée, il lui donne cet ordre de la part de Telemaque à qui il sait bien qu'elle obéira, au lieu qu'il n'est pas persuadé qu'elle obéît à Ulysse qu'il croyoit qu'elle regardoit comme un étranger, & qu'il ne pouvoit lui nommer que l'*étranger*.

Page 194. *Et ayant apperçu sous un portique un cable d'Egypte*] Un cable fait de la plante appellée *biblus*, qui croissoit dans les marais d'Egypte. C'étoit une sorte de canne qui avoit au bout une espéce de chevelure, s'il est permis de parler ainsi, ψιλὴ ῥᾶβδος ἐπ' ἄκρυ ἔχυσα χαίτlω, dit Strabon. De cette chevelure on faisoit les cordages & les cables des vaisseaux, comme ici on fait de

jonc les cordes des puits. Et ce passage d'Homere nous fait voir qu'il s'en faisoit un grand commerce, & que les Grecs les avoient de ce pays-là.

Il le prend & s'en sert pour la mieux fermer] Pour comprendre comment ce cable pouvoit servir à mieux fermer la porte, il faut se souvenir qu'en Grece les portes de la cour s'ouvroient en dehors, comme nous le voyons dans les Comédies de Térence, où il est marqué que ceux qui sortent font du bruit à la porte; car ce bruit étoit pour avertir ceux qui passoient dans la rue de s'éloigner, afin de n'être pas pris entre la porte qui s'ouvroit & le mur. Ces portes s'ouvrant donc ainsi, le cable pouvoit fort bien être de quelque usage; on le passoit sans doute dans l'anneau qui étoit en dedans, & on en arrêtoit les deux bouts aux deux côtés du mur.

Ce héros ayant pris l'arc, le manioit & le consideroit de tous côtés, & regardoit avec soin si les vers n'en avoient point piqué la corne pendant son absence] La prudence d'Ulysse éclate par-tout. Il va s'engager dans une terrible affaire avec cet arc, il faut donc qu'il s'en assure & qu'il examine s'il est en bon état, s'il n'est point vermoulu, & s'il pourra fournir à tout le travail qu'il lui destine; s'il l'avoit trouvé gâté, il auroit eu recours à quelque autre expédient. Ce qu'Ulysse fait ici, c'est ce que doivent faire tous les bons soldats pour leurs armes, sur-tout lorsqu'il s'agit de quelque action.

Celui qui admire si fort cet arc, auroit bonne envie de le voler] C'est à mon avis le seul véritable sens du vers Grec, & cela est parfaitement bien dit,

Ἦ τις θηητὴρ καὶ ἐπίκλοπος ἔπλετο τόξων.

Ce vers peut faire un proverbe qui vient à tout. Tout homme qui admire, désire; car l'admiration produit d'ordinaire le désir.

Page 195. *Les autres disoient, Que les Dieux fassent réussir tous ses désirs, comme il viendra à bout de tendre cet arc*] Ce que les Poursuivans disent comme une imprécation contre Ulysse, dans la pensée où ils sont qu'il ne pourra tendre l'arc, devient une sorte de benediction & un souhait favorable. C'est une prophétie qui s'accomplit; car comme il tend l'arc, tous ses désirs réussissent.

Le tend sans aucun effort & aussi facilement qu'un maître de lyre tend une corde à boyau en tournant une cheville] C'est une comparaison merveilleuse, dit fort bien Eustathe, & on n'en sauroit trouver une plus propre, plus convenable & qui marque plus de facilité. Et comme elle est empruntée d'un art tout opposé à celui auquel elle est appliquée, elle l'égaye en l'expliquant.

Et fit un bruit semblable à la voix de l'hirondelle] C'est-à-dire, qu'elle rendit un sifflement aigu & sec comme le chant de l'hirondelle.

Page 196. *En même tems Jupiter, pour augmenter leur effroi par ses signes, fait retentir son tonnerre*] Voici le signal du combat donné par le tonnerre, comme nous l'avons vû dans l'Iliade. Homere prépare toujours son Lecteur à n'être pas surpris des prodiges qu'Ulysse va exécuter. Que ne doit-on pas attendre d'un homme pour qui le ciel s'intéresse ? car dans le même tems que ce signe effraye les Poursuivans, il encourage & fortifie Ulysse, qui comprend que Jupiter se déclare pour lui.

Ulysse fut ravi d'entendre ce signe, & fortifié par ce grand prodige] Ce tonnerre est appellé *signe*, σῆμα, parce qu'il présage ce qui doit arriver, & τέρας, *prodige*, parce qu'il arrive pendant un tems serein.

Il la pose sur l'arc à l'endroit par où on l'empoigne] C'est ce que signifie τὸν ῥ᾽ ἐπὶ πήχει ἑλών. C'est-à-dire, qu'Ulysse, en empoignant l'arc de sa main gauche par le milieu, empoignoit en même tems la fléche, & la tenoit ainsi toute prête à être promptement ajustée sur la corde.

Il ajuste la fleche sans se lever de son siége & tire] C'est pour faire plus admirer la force d'Ulysse; car un homme qui tire assis, a bien moins de force que celui qui tire debout ou à genoux.

Jeune Prince, votre hôte ne vous a point fait de honte] Ulysse ne dit point ceci pour

se vanter & pour s'enorgueillir de ce succès, mais pour fortifier le courage de Telemaque & celui de ses deux Pasteurs, & pour les porter à avoir en lui une entiere confiance.

Page 197. *Mais il est tems qu'ils pensent à souper pendant qu'il est encore jour, & qu'ils se divertissent*] Ulysse excite les Poursuivans à penser à souper pendant qu'il est encore jour; car il trouve qu'il lui sera plus avantageux de les attaquer à table, & il espere qu'il en aura meilleur marché. Il est même nécessaire qu'ils soupent en plein jour, ἐν φάει; car s'ils avoient soupé aux flambeaux, ils n'auroient eu qu'à les éteindre, & Ulysse auroit été fort embarrassé.



Argument du Livre XXII.

Ulysse commence sa vengeance par la mort d'Antinoüs, & se fait connoître aux Poursuivans. Ceux-ci par leurs soumissions tâchent de désarmer sa colere; mais se voyant rebutés, ils prennent le parti de se défendre. Ulysse secondé par Telemaque tue les plus hardis. Telemaque va chercher des armes pour son pere, pour lui & pour les deux Pasteurs. L'infidéle Melanthius en fait autant pour les Poursuivans. Il veut faire un second voyage, mais il est surpris par Eumée & par Philœtius, qui l'enferment & l'attachent à une colomne. Minerve s'approche d'Ulysse sous la figure de Mentor, & releve son courage. Le combat recommence avec une nouvelle fureur; Ulysse & ses trois compagnons font des exploits terribles. Ils épargnent le chantre Phemius & le héraut Medon. Eloge de la Poësie & son caractere. Tous les Poursuivans étant tués, Ulysse donne ses ordres pour la punition des femmes qui avoient deshonoré sa maison. Avant que de les punir, on s'en sert pour nettoyer la salle & pour la purger de tout ce carnage. On punit ensuite Melanthius, & on lui fait souffrir les supplices qu'il a mérités. Ulysse purifie son Palais avec le feu & le souffre. Les femmes du Pa-

lais descendent, reconnoissent leur maître, & lui donnent toutes les marques de la plus tendre & de la plus respectueuse affection.



L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE XXII.

ULYSSE ayant quitté ses haillons, saute sur le seuil de la porte avec son arc & son carquois, verse à ses pieds toutes ses fléches, & adressant la parole aux Poursuivans, il leur dit : Voilà un jeu innocent & un exercice plutôt qu'un combat, que vous venez de faire. Présentement ceci va changer de face, & je me propose un autre but, un but tout nouveau. Nous verrons si je l'atteindrai, & si Apollon m'accordera cette gloire.

Il dit, & il tire en même tems

ſur Antinoüs. Ce Prince tenoit une coupe pleine de vin, & la portoit à ſa bouche ; la penſée de la mort étoit alors bien éloignée de lui. Eh, qui auroit pu croire que parmi tant de gens à table un homme ſeul, quelque vaillant qu'il fût, eût pû concevoir le téméraire deſſein de lui ôter la vie ? Ulyſſe le frappe à la gorge, & la pointe mortelle lui perce le cou. Il eſt renverſé de ſon ſiége, la coupe lui tombe des mains, un ruiſſeau de ſang lui ſort par les narines, il renverſe la table avec ſes pieds & jette par terre les viandes, qui nagent pêle mêle dans le ſang.

Les Pourſuivans le voyant tomber, font un grand bruit, ſe levent avec précipitation & cherchent de tous côtés des armes ; mais ils ne trouvent ni bouclier ni pique, Ulyſſe avoit eu la précaution de les faire enlever. Ne pouvant

donc ſe venger de lui par la force, ils ont recours aux injures :
» Malheureux étranger, lui di-
» ſent-ils, tu es bien groſſier de
» bleſſer ainſi les gens ; tu ne feras
» plus reçu à aucun combat ; la mort
» pend ſur ta tête. Tu viens de tuer
» un Prince qui étoit la fleur de tou-
» te la jeuneſſe d'Ithaque ; tu vas
» être la proye des vautours.

Chacun parloit ainſi ; car ils penſoient tous qu'il l'avoit tué par mégarde & ſans le vouloir. Inſenſés ! ils ne voyoient pas que leur derniere heure étoit venue.

Ulyſſe les regardant avec des
» yeux terribles, Lâches, leur dit-
» il, vous ne vous attendiez pas que
» je reviendrois des rivages de
» Troye, & dans cette confiance
» vous conſumiez ici tous mes
» biens, vous deshonoriez ma mai-
» ſon par vos infâmes débauches, &
» vous pourſuiviez ma femme, ſans

vous remettre devant les yeux ni « la crainte des Dieux ni la ven- « geance des hommes ; vous voilà « tombés dans les filets de la mort. «

Il dit, & une pâle frayeur glace leurs esprits. Chacun regarde par où il pourra se dérober à la mort qui le menace. Le seul Eurymaque eut l'assurance de répondre : Si vous êtes véritablement « Ulysse, Roi d'Ithaque, lui dit-il, « vous vous plaignez avec raison « des Poursuivans, ils ont commis « toutes sortes de désordres dans vo- « tre Palais & dans vos terres ; mais « celui qui en étoit le principal au- « teur, & qui excitoit tous les au- « tres, vient d'être puni; c'est An- « tinoüs seul qui nous portoit à tou- « tes ces violences & à ces injusti- « ces, & en cela il sacrifioit bien « moins à l'amour qu'à l'ambition, « il vouloit regner à Ithaque, & « s'assurer du trône par la mort du «

» Prince votre fils. Jupiter n'a pas » permis qu'il ait exécuté ſes pernicieux deſſeins ; il a reçu le ſalaire » dû à ſes crimes : épargnez préſentement vos ſujets, nous vous ſerons toujours fidéles, nous vous » dédommagerons de tout le dégât » que nous avons fait, nous vous » donnerons des troupeaux, de l'or » & de l'airain juſqu'à ce que vous » ſoyez ſatisfait ; juſques-là votre » colere eſt juſte.

Ulyſſe jettant ſur lui un regard terrible, lui dit : Eurymaque, » quand vous me donneriez tous les » biens que vous poſſédez chacun » en particulier, & que vous en a» jouteriez de plus grands encore, » je ne retiendrois pas mon bras : je » ne ſerai ſatisfait qu'après m'être » raſſaſié de vengeance, & avoir puni » tous les Pourſuivans. Vous n'avez » qu'à vous défendre, ou à prendre » la fuite ; mais je ne croi pas qu'au-

cun de vous échappe à mon juste « ressentiment. «

Ces mots portent la terreur dans l'ame de tous ces Princes, & lient leurs forces. Eurymaque leur dit, Mes amis, n'attendons aucun « quartier de cet homme irrité ; car « puisqu'il est maître de l'arc & du « carquois, aucune de ses fléches « ne lui sera infidéle, & il ne cesse- « ra de tirer qu'il ne nous ait tous « tués les uns après les autres. Ra- « nimons donc notre courage, met- « tons l'épée à la main, opposons « ces tables à ses fléches, & jettons- « nous tous ensemble sur lui pour « tâcher de le chasser de son poste, « & de nous faire jour pour sortir & « pour appeller du secours ; c'est le « seul moyen de mettre cet impos- « teur en état de se servir aujour- « d'hui pour la derniere fois de son « arc & de ses fléches. En parlant « ainsi il tire son épée & se lance sur

Ulysse avec de grands cris. Ulysse le prévient, & lui perce le cœur d'une fléche. Eurymaque percé lâche son épée, tombe sur la table tout couvert de sang, renverse les plats, la coupe & le siége, & empoigne la poussiere en combattant contre la mort; une éternelle nuit ferme ses paupieres.

Amphinome se jette sur Ulysse l'épée à la main, voulant forcer le passage; mais Telemaque le perce de sa pique par derriere entre les deux épaules; le fer de sa pique sort par devant; Amphinome tombe avec un grand bruit sur le visage. Telemaque se retire en même tems, laissant sa pique dans le corps d'Amphinome; car il craignoit, que s'il s'arrêtoit à la retirer, quelqu'un des Grecs ne profitât de ce moment pour se jetter sur lui, & ne le perçât de son épée. Il s'approche de son pere, & lui dit:

Mon pere, je vais vous apporter «
tout à l'heure un bouclier, deux ja- «
velots & un casque, je m'armerai «
aussi, & j'armerai de même nos «
deux pasteurs; les armes sont né- «
cessaires, sur-tout dans un com- «
bat si inégal. «

Allez, mon fils, répondit Ulys- «
se, apportez-moi ces armes pen- «
dant que j'ai encore ici assez de «
fléches pour me défendre, mais «
ne tardez pas; car on forceroit en- «
fin ce poste que je défends seul. «

Telemaque sans perdre un moment monte à l'appartement où étoient les armes. Il prend quatre boucliers, huit javelots & quatre casques ornés de leurs aigrettes, va rejoindre Ulysse, s'arme auprès de lui, & fait armer les deux pasteurs. Ulysse avoit déja employé presque toutes ses fléches, & aucune n'étoit partie inutilement de sa main. Il s'étoit fait autour de

lui un rempart de morts. Quand il n'eut plus de traits, il pendit son arc à une colomne qui étoit dans le vestibule même dont il occupoit l'entrée, prend son bouclier, arme sa tête d'un casque orné d'aigrettes au-dessus desquelles flottoit un grand pennache, & prend deux javelots.

Il y avoit au bout de la salle une petite porte de dégagement, d'où on descendoit dans la cour; cette porte étoit si bien fermée, qu'on ne l'appercevoit presque pas; Ulysse commande à Eumée de la bien garder, ce qui n'étoit pas difficile; car il n'y pouvoit passer qu'un homme à la fois. Agelaüs, qui vit qu'il n'y avoit pour eux aucune autre ressource que de forcer ce passage, s'écrie :

» Mes amis, quelqu'un de vous
» n'ira-t-il point par cette petite
» porte appeller le peuple à notre

secours ? C'est le seul moyen de «
nous dérober à la fureur de cet «
ennemi si terrible. «

Melanthius prenant la parole, dit : Agelaüs, ce que vous pro- «
posez n'est pas pratiquable ; car «
outre qu'il y a encore la porte de «
la cour, le passage de cette fausse «
porte est si étroit, qu'un homme «
seul suffit pour le défendre. Mais «
attendez un moment, je vais vous «
apporter des armes ; car je ne «
doute pas qu'Ulysse & son fils, «
ne les ayent serrées dans leur ap- «
partement. «

Il part en même tems, monte dans l'appartement d'Ulysse par un escalier dérobé. Il prend douze boucliers, autant de javelots & autant de casques, & les porte aux Poursuivans.

Quand Ulysse vit ses ennemis ainsi armés, il sentit son courage abbattu & ses forces diminuées,

car l'affaire devenoit difficile. Se tournant donc vers Telemaque, il lui dit : Mon fils, ou » nous sommes trahis par quel» qu'une des femmes du Palais, ou » c'est ici une suite de la perfidie » de Melanthius.

» Mon pere, répondit Telema» que, c'est un effet de mon impru» dence, & il ne faut accuser que » moi, qui, en sortant, ai oublié de » fermer la porte, & me suis conten» té de la pousser, je devois y pren» dre mieux garde ; mais il faut pré» venir les suites fâcheuses que cet» te faute pourroit avoir. S'adres» sant donc à Eumée, il lui dit : Al» lez, Eumée, allez promptement » fermer la porte, & tâchez d'é» claircir si ce sont les femmes du » Palais qui nous trahissent, en as» sistant nos ennemis, ou si c'est » Melanthius ; je soupçonne plutôt » ce dernier.

Pendant qu'ils parloient de la ſorte, Melanthius étoit remonté à l'appartement pour en apporter des armes; Eumée qui s'en apperçut, ſe rapprocha d'Ulyſſe en même tems, & lui dit: Voilà l'hom- « me que nous avions ſoupçonnné « avec juſtice; il va remonter, vou- « lez-vous que je le tue, ou que je « vous l'amene, afin que vous le « puniſſiez vous-même de toutes « ſes perfidies? «

Ulyſſe lui dit: Eumée, nous « ſoutiendrons Telemaque & moi « l'effort de tous ces ennemis, quel- « que méchans qu'ils ſoient. Allez, « Philœtius & vous, ſuivez le perfi- « de, jettez-le à terre, liez-lui par « derriere les pieds & les mains en- « ſemble, & l'attachant par le mi- « lieu du corps avec une corde, é- « levez-le juſqu'au haut d'une co- « lomne près du plancher, fermez « bien la porte, & le laiſſez là tout «

» en vie souffrir longtems les pei-
» nes qu'il a méritées.

Les Pasteurs exécutent ponctuellement cet ordre; ils montent après Melanthius & se cachent pour l'attendre. Ce perfide fouille dans tous les coins pour chercher des armes. Ils se tiennent tous deux en embuscade aux deux côtés de la porte en dehors. Ce malheureux, après avoir cherché partout, sort portant d'une main un beau casque & de l'autre un vieux bouclier tout couvert de rouille, & qui avoit servi autrefois au héros Laërte pendant qu'il étoit jeune; mais on l'avoit négligé depuis ce tems-là, & ses courroies étoient toutes usées. Quand il voulut passer le seuil de la porte, Eumée & Philœtius se jettent sur lui, le prennent par les cheveux & le remenent dans la chambre où ils le jettent à terre, lui attachent par

derriere les pieds & les mains ensemble, & le liant d'une bonne corde, ils le guindent au haut d'une colomne près du plancher, & en sortant, Eumée lui dit d'un ton mocqueur, « Mon pauvre Melanthius, tu vas passer la nuit bien « commodément dans un bon lit « & tel que tu le mérites. Quand « l'aurore sortira du sein de l'O- « céan, elle ne pourra se dérober à « ta vûe, tu en appercevras les pre- « miers rayons, & tu ne manque- « ras pas de partir pour amener aux « Poursuivans l'élite de tes trou- « peaux à l'ordinaire. «

En parlant ainsi, ils le laissent dans ces durs liens, ferment bien la porte, prennent le casque & le bouclier & vont rejoindre Ulysse. Voilà donc en un petit espace tous ces guerriers, qui ne respirent que le sang & le carnage, quatre d'un côté, & une nombreu-

ſe troupe de l'autre. La fille de Jupiter, Minerve, s'approche des premiers ſous la figure de Mentor. Ulyſſe ravi de le voir, lui dit:
» Mentor, venez me défendre, ſe-
» courez votre compagnon d'armes
» que vous avez toujours aimé, &
» n'oubliez pas ce que j'ai fait pour
» vous en tant de rencontres, nous
» ſommes de même âge tous deux.

Il parla ainſi, quoiqu'il ſe doutât bien que c'étoit la guerriere Minerve. Mais les Pourſuivans le menaçoient de leur côté, & Agelaüs,
» fils de Damaſtor, lui cria: Mentor,
» qu'Ulyſſe ne vous ſéduiſe pas par
» ſes paroles, & qu'il ne vous oblige
» pas à combattre contre nous pour
» le ſecourir; car ſi vous l'aſſiſtez, je
» vous promets qu'après que nous
» les aurons tués ſon fils & lui, vous
» ſerez la victime de notre reſſenti-
» ment; vous payerez de votre tête
» le ſecours que vous lui aurez don-
né

né, & après votre mort, nous « confondrons tous vos biens avec « ceux d'Ulysse que nous partage- « rons ; nous chasserons de votre « maison vos fils & vos filles, & « nous ne souffrirons pas que votre « femme trouve un asyle dans Itha- « que, nous l'enverrons dans quel- « que pays éloigné. «

Ces paroles insolentes exciterent la colere de Minerve ; elle tança Ulysse, & lui marqua en ces termes son indignation : Quoi « donc, Ulysse, n'avez-vous plus « de courage ni de force ? N'êtes- « vous plus cet Ulysse qui a combat- « tu tant d'années pour Helene con- « tre les Troyens, qui les a battus « en tant de rencontres, & qui en « a fait un carnage affreux ? Avez- « vous oublié que c'est par vos con- « seils que la grande ville de Troye « a été prise ? N'est-ce que lorsqu'il « s'agit de défendre votre Palais, «

» vos biens, votre femme, que
» vous n'avez plus la même valeur?
» Approchez & voyez ce que je
» vais faire pour vous ; vous allez
» connoître aujourd'hui, par la dé-
» faite de vos ennemis, quel hom-
» me est Mentor quand il s'agit de
» marquer à ses bienfaiteurs sa re-
» connoissance.

La Déesse ne donna pourtant pas encore la victoire à Ulysse; elle se contenta d'exciter son courage & celui de son fils, après quoi elle disparut, & s'envola au haut du plancher de la salle, semblable à une hirondelle.

Agelaüs voyant Mentor parti, exhorte ses compagnons, & il est secondé par Eurynome, Amphimedon, Demoptoleme, Pisandre & Polybe, qui étoient les plus vaillans de ceux qui restoient, & qui combattoient encore pour défendre leur vie. Tous les autres

avoient été tués. Agelaüs hauſſant la voix, dit : Mes amis, cet «
homme, tout furieux qu'il eſt, ne «
ſera pas longtems en état de nous «
reſiſter ; voilà Mentor parti après «
n'avoir fait que de vaines mena- «
ces. Ils ne ſont que quatre qui dé- «
fendent l'entrée de la porte, c'eſt «
pourquoi ne lancez pas tous en- «
ſemble vos javelots, vous ne fe- «
riez que vous nuire : que les ſix «
premiers qui ſont à votre tête, ti- «
rent ſeuls ſur Ulyſſe ; car ſi Jupi- «
ter nous accorde la grace de le «
tuer, il ne faut pas nous mettre «
en peine des autres, nous en au- «
rons bon marché. «

Ils obéiſſent à cet ordre, les ſix plus braves lancent les premiers leurs javelots ſur Ulyſſe ; mais Pallas les détourne & les rend inutiles. L'un frappe le chambranle de la porte, l'autre perce la porte même, un troiſiéme donne

dans la muraille, qui est ébranlée du coup.

Ulysse voyant que tous les coups des Poursuivans avoient été vains, dit à sa petite troupe,
» Tirons tous quatre ensemble sur
» nos ennemis, qui après tous les
» maux qu'ils nous ont faits, en veu-
» lent encore à notre vie, mais tâ-
» chons de mieux viser.

En même tems ils lancent tous leurs javelots, & aucun ne part inutilement de leurs mains. Demoptoleme est tué par Ulysse, Euryade par Telemaque, Elatus par Eumée, & Pisandre par Philoetius.

Quand les Poursuivans virent que ces quatre de leurs plus braves chefs étoient tués, ils se retirerent au fond de la salle; Ulysse & ses compagnons quittent leur poste & les vont attaquer avec les mêmes javelots qu'ils arra-

chent du corps de ceux qu'ils ont tués. Le combat recommence avec une nouvelle furie ; les Poursuivans lancent encore leurs javelots avec aussi peu de succès, car Minerve les détourne encore ; mais à une seconde décharge Amphinome blesse Telemaque à la main fort légerement ; le fer ne fit qu'emporter la peau, & Ctesippe blessa Eumée ; son javelot volant pardessus son bouclier, lui effleura le haut de l'épaule & alla tomber à terre derriere lui.

Ulysse & ses compagnons firent payer bien cherement à leurs ennemis ces légeres blessures : Ulysse tua Eurydamas, Telemaque fit mordre la poussiere à Amphimedon, Eumée se défit de Polybe, & Philœtius choisit pour sa victime Ctesippe, & en le frappant au milieu de l'estomac, il l'insulte en ces termes : Fils de Polytherse ; «

» qui n'aimes qu'à vomir des injures, ne cede plus à ton emportement & à ta folie, qui te rendent si insolent & si hautain, & apprends enfin à être plus modeste dans tes discours, en te soumettant aux Dieux, qui sont plus puissans que les hommes. Voilà le présent que je te fais pour le pied de bœuf dont tu régalas Ulysse qui mendioit dans sa maison.

Ainsi parla ce fidéle pasteur. Ulysse ayant joint le fils de Damastor, le perça de sa pique; Telemaque enfonça la sienne dans le ventre de Leocrite; le fer déchire ses entrailles & sort par l'épine du dos; Leocrite tombe sur sa playe, & frappe rudement la terre du front.

Alors Minerve fait paroître au haut du plancher de la salle son Egide qui porte la terreur & la mort. Cette vûe rend éperdus les

Pourſuivans & jette le déſeſpoir dans leur ame. Ils courent dans la ſalle ſans ſavoir ce qu'ils font, comme un troupeau de taureaux que les taons ont piqués dans quelque prairie pendant un des plus chauds jours de l'été. Ulyſſe & ſes compagnons fondent ſur eux comme des éperviers fondent du haut des montagnes ſur des volées d'oiſeaux, qui fuyant les rets qu'on leur a tendus dans la plaine, s'envolent par troupes; ces éperviers en font un carnage horrible, car ces bandes timides ne peuvent ni ſe défendre ni ſe retirer, & les aſſiſtans prennent un merveilleux plaiſir à cette chaſſe. Tels Ulyſſe & ſes compagnons pourſuivent les Princes dans la ſalle, frappant à droite & à gauche. On n'entend que cris, que gémiſſemens, tout eſt plein de confuſion & de déſordre, & le plancher de la ſalle eſt inondé de ſang.

Leodes se jettant aux pieds d'U-
» lysse, lui dit : Généreux Ulysse,
» j'embrasse vos genoux ; laissez-
» vous fléchir ; ayez pitié de ma jeu-
» nesse ; les femmes de votre Palais
» me rendront témoignage que je ne
» leur ai jamais rien dit ni rien fait
» qui pût les offenser. Je m'opposois
» même toujours aux insolences des
» autres Poursuivans, & je tâchois
» de les retenir ; mais ils refusoient
» d'écouter mes remontrances,
» c'est pourquoi ils ont reçu le sa-
» laire qu'ils ont mérité. Mais pour
» moi qui suis innocent, & qui n'ai
» fait auprès d'eux que la fonction de
» devin, perirai-je aussi comme les
» coupables ? Est-ce là la récom-
» pense des bonnes actions ?

Ulysse le regardant avec des yeux pleins de colere, lui dit :
» Puisque tu faisois auprès d'eux la
» fonction de devin, combien de
» fois as-tu souhaité dans mon Pa-

lais qu'il n'y eût jamais de retour «
pour moi? Combien de fois mê- «
me as-tu prédit qu'on ne devoit «
plus m'attendre, te flattant que tu «
épouserois ma femme, & que tu «
en aurois des enfans? c'est pour- «
quoi tu n'éviteras pas la mort, «
qui sera le prix de tes fausses pré- «
dictions & de tes folles espéran- «
ces. «

Ayant ainsi parlé, il leve de terre l'épée qu'Agelaüs avoit laissé tomber, en mourant, & lui abat la tête qui tombe sur la poussiere, en prononçant quelques mots mal articulés.

Le chantre Phemius, qui étoit forcé de chanter devant les Poursuivans, cherchoit à éviter la mort dont il étoit menacé. Il se tenoit près de la fausse porte de la salle, sa lyre entre ses mains; il délibe-roit en lui-même s'il sortiroit de la salle par cette petite porte pour al-

ler se refugier à l'autel de Jupiter domestique qui étoit dans la cour, & sur lequel Laërte & Ulysse avoient fait bruler les cuisses de tant de taureaux; ou plutôt s'il iroit se jetter aux genoux d'Ulysse. Ce dernier parti lui parut le meilleur. Il met sa lyre à terre entre une grande urne & le siége où il étoit assis, & se jettant aux pieds d'Ulysse, il embrasse ses genoux, » en lui adressant ces paroles : Fils » de Laërte, vous me voyez à vos » pieds, ayez pitié de moi, don- » nez-moi la vie. Vous auriez une » douleur amere & un cuisant re- » pentir, si vous aviez tué un chan- » tre qui fait les délices des hom- » mes & des Dieux. Je n'ai eu dans » mon art d'autre maître que mon » génie; c'est Dieu même qui par » ses inspirations m'a enseigné tou- » tes sortes de chants. Je suis prêt » de chanter devant vous comme

devant un Dieu, c'est pourquoi « épargnez-moi, sauvez-moi la vie « pour votre propre intérêt. Le Prin- « ce votre fils pourra vous dire que « je ne suis venu dans votre Palais, « ni volontairement ni par aucun in- « térêt pour chanter devant ces « Princes après leur repas, mais « qu'ils m'y ont forcé & entraîné « malgré moi. Pouvois-je résister à « des Princes si fiers, qui avoient « en main l'autorité & la force? «

Telemaque l'entendant, se hâta de parler à Ulysse, Retenez « votre bras, mon pere, lui dit-il, « & ne le souillez pas du sang d'un « innocent; sauvons aussi la vie au « héraut Medon, qui a toujours eu « soin de moi pendant mon enfan- « ce; mais je crains bien qu'il n'ait « déja été tué par Eumée ou par « Philœtius, ou que vous-même « vous ne l'ayez enveloppé dans vo- « tre vengeance avec les coupables «

» qui ont été les victimes de votre
» fureur.

Medon entendit ces paroles avec un très-grand plaisir. Il étoit tapi sous un siége, & pour se dérober à la mort, il s'étoit couvert d'une peau de bœuf nouvellement dépouillé. Il sort en même tems de son asyle, tire la peau qui le cachoit & va se jetter aux pieds de Telemaque, & lui adresse cette
» priere : Mon cher Telemaque, je
» suis ce Medon dont vous avez re-
» connu la fidélité & le zéle, pre-
» nez-moi sous votre protection &
» employez-vous pour moi auprès
» du Roi votre pere, afin que dans
» sa colere, il ne me punisse pas des
» désordres que les plus insolens
» de tous les hommes ont commis
» dans son Palais, & du peu de res-
» pect que ces insensés ont eu pour
» vous & pour la Reine.

Ulysse lui répondit en souriant,

Ne craignez rien, Medon ; mon « fils vous a garenti de ma fureur, & « vous a sauvé la vie, afin que vous « reconnoissiez, & que vous appre- « niez aux autres combien les bon- « nes actions sont plus utiles que les « mauvaises. Sortez de cette salle « Phemius & vous ; tirez-vous du « milieu de ce carnage, & allez « vous asseoir dehors pendant que « je vais achever ce qui me reste en- « core à faire. «

Ils sortent tous deux sans différer & vont dans la cour s'asseoir près de l'autel de Jupiter, regardant de tous côtés, & ne pouvant encore se rassurer contre les frayeurs de la mort, dont l'image leur étoit toujours présente.

Ulysse chercha dans toute la salle pour voir si quelqu'un des Poursuivans ne s'étoit point caché pour se dérober à sa vengeance. Il les vit tous étendus sur la poussie-

re, couverts de sang, & haletant encore, comme des poissons que des pêcheurs ont tirés de leurs filets & jettés sur le rivage, & qui entassés sur le sable aride, desirent les ondes qu'ils viennent de quitter, & sont réduits à la derniere extrémité par la chaleur & la sécheresse de l'air qui leur ôte la vie. Les Poursuivans entassés de même les uns sur les autres, rendent les derniers soupirs.

Alors le prudent Ulysse dit à
» Telemaque, Mon fils, allez ap-
» peller Euryclée, afin que je lui
» donne mes ordres.

Telemaque ouvre la porte, &
haussant la voix, il appelle Eury-
» clée, & lui dit : Euryclée, vous
» qui avez l'inspection sur toutes les
» femmes du Palais, descendez,
» mon pere veut vous parler, &
» vous donner ses ordres. Euryclée
obéit; elle ouvre les portes de

l'appartement qu'elle avoit toujours tenu fermées, descend & vient se rendre auprès d'Ulysse conduite par Telemaque. Elle trouve ce Prince environné de morts & tout couvert de sang & de poussiere ; comme un lion qui vient de devorer un taureau dans un pâturage, dont la gueule & la criniere sont dégoutantes de sang, & dont on ne peut soutenir la vue, tel parut Ulysse ; ses yeux étoient encore comme des éclairs, & le sang, dont il étoit couvert, le rendoit un objet terrible.

Quand Euryclée vit tout ce carnage, elle se mit à jetter de grands cris de joie sur ce grand exploit ; mais Ulysse la retint, & lui dit : Euryclée, renfermez vô- « tre joie dans votre cœur, & ne « la faites pas éclater davantage ; il « y a de l'impiété à se réjouir du «

» malheur des hommes & à les in-
» fulter après leur mort. Ces prin-
» ces ont hâté sur eux la vengean-
» ce divine par leurs mauvaises ac-
» tions ; car ils commettoient tou-
» tes sortes de violences & d'injusti-
» ces, & n'avoient aucun respect
» pour les étrangers que la fortune
» amenoit près d'eux, voilà pour-
» quoi ils ont attiré sur eux un sort si
» funeste. Mais comptez-moi pré-
» sentement les femmes du Palais
» qui ont participé à leurs crimes, &
» celles, qui ont fait leur devoir &
» qui sont demeurées fidéles.
» Euryclée lui dit : Mon fils, je
» vous dirai la vérité sans aucun dé-
» guisement. Vous avez dans votre
» Palais cinquante femmes à qui
» nous avons appris à travailler à
» toutes sortes d'ouvrages, & que
» nous avons tâché d'accoutumer à
» la servitude avec beaucoup de
» douceur. De ces cinquante, il y

en a douze qui ont foulé aux pieds «
les bienſéances les plus indiſpen- «
ſables, & qui n'ont eu aucun reſ- «
pect pour moi ni même pour la «
Reine. Le Prince votre fils étoit «
trop jeune pour avoir de l'autori- «
té, & la Reine ne ſouffroit pas «
qu'il eût avec elles aucun com- «
merce. Mais permettez que je re- «
monte promptement, & que j'ail- «
le annoncer cette grande nouvel- «
le à Penelope, à qui un Dieu fa- «
vorable vient d'envoyer un doux «
ſommeil. «

Ne la réveillez pas encore, re- «
partit Ulyſſe, il n'eſt pas tems, «
faites ſeulement venir ici les fem- «
mes qui ont manqué au reſpect & «
à la fidélité qu'elles lui devoient. «

Euryclée quitte Ulyſſe en mê-
me tems pour aller faire deſcen-
dre ces femmes, & Ulyſſe ayant
appellé Telemaque & les deux
paſteurs, il leur dit : Commen- «

» cez à emporter ces morts ; faites-
» vous aider par les femmes, &
» quand vous aurez bien lavé &
» nettoyé avec de l'eau & des épon-
» ges les siéges & les tables, &
» bien balayé le plancher, & remis
» tout en bon état, vous ferez sortir
» ces femmes, & les ayant menées
» entre le dongeon & la cour vous
» leur ôterez la vie, afin que par
» leur sang elles expient toutes les
» débauches dont elles ont desho-
» noré mon Palais.

Comme il parloit ainsi, ces douze femmes descendirent faisant de grands cris & le visage couvert de larmes. Elles se mirent d'abord à emporter les morts qu'elles entassoient sous les portiques de la cour. Ulysse les hâtoit lui-même, & les forçoit d'emporter ces corps qui leur étoient auparavant si agréables. Après qu'elles eurent lavé & nettoyé les

siéges & les tables, Telemaque & les deux pasteurs se mirent à balayer la salle, & les femmes emportoient les ordures dehors. Quand tout fut propre, ils exécuterent le dernier ordre d'Ulysse; ils firent sortir les femmes, & les enfermerent entre le dongeon & la cour, d'où elles ne pouvoient échapper en aucune maniere. Là Telemaque adresse la parole aux deux pasteurs, & leur dit:

Il ne faut point faire finir par « une mort honorable des créatu- « res qui nous ont couverts d'op- « probre la Reine & moi par la vie « infâme qu'elles ont menée, & par « tous les désordres qu'elles ont « commis. «

Il dit, & en même tems elles furent attachées à une corde, qu'on tendit d'une colomne à la pointe du dongeon. Comme des

grives ou des colombes se trouvent prises aux colets qu'on leur a tendus, & que leur gourmandise les a empêché de voir; de même ces malheureuses se trouverent prises aux lacets que leur intempérance leur avoit cachés.

Cette horrible exécution faite, ils firent descendre Melanthius dans la cour près du vestibule, & là ils lui couperent le nez & les oreilles, & après l'avoir horriblement mutilé pour assouvir leur ressentiment, ils lui ôterent la vie.

Ils se laverent ensuite les pieds & les mains, & se rendirent auprès d'Ulysse pour lui apprendre qu'il étoit délivré de tous ses ennemis.

Ulysse ordonne à Euryclée de lui apporter du feu & du souffre, dont on se sert pour les expiations. » Je veux, lui dit-il, purifier mon

Palais : il lui ordonna aussi d'aller « en même tems faire descendre Penelope avec toutes ses femmes & toutes les esclaves.

Ce que vous dites est très-juste, mon fils, reprit Euryclée ; « mais permettez auparavant que je « vous apporte un manteau & une « tunique ; ne vous présentez pas à « la Reine avec ces vieux haillons ; « cela seroit horrible, & vous lui « feriez peur. «

Faites ce que je vous dis, re- « prit Ulysse, apportez-moi aupa- « ravant le souffre & le feu. Elle « obéit, & Ulysse lui-même parfuma la cour, la salle & le vestibule. Cependant Euryclée va annoncer cette grande nouvelle à toutes les femmes & les faire descendre dans la salle. Elles descendent toutes avec des flambeaux allumés, & se jettant à l'envi au cou de ce Prince, elles lui

témoignent leur zéle & leur tendresse ; elles lui baisent la tête, les épaules, les mains. Ulysse les reconnut toutes, & il répondit à leurs caresses par des larmes & par des sanglots.



REMARQUES SUR L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE XXII.

Page 226. *ULysse ayant quitté ses haillons*] Il ne quitte que ses haillons de dessus qui lui tenoient lieu de manteau, qui ne lui auroit pas laissé les bras libres ; car il ne se met pas tout nud.

Saute sur le seuil de la porte] Il se tient sur la porte afin de n'être pas enveloppé, & pour empêcher qu'aucun des Poursuivans ne pût sortir pour appeller du secours. Il paroît que Platon a été frappé de ce passage ; car il l'a remarqué avec plusieurs autres dans son Dialogue intitulé *Ion*, où Socrate dit : *Allons donc, Ion, dites-moi encore, je vous prie, & ne me cachez rien de tout ce que je vous demanderai ; quand vous recitez emphatiquement ces vers heroïques, & que vous ravissez vos auditeurs, en leur représentant ou Ulysse qui saute sur le seuil de la porte, qui se fait connoître aux Poursuivans, & qui verse à ses pieds ses fléches ; ou Achille qui se lance sur Hector ; ou que vous recitez*

quelques endroits les plus touchans d'Andromaque, d'Hecube ou de Priam, étes-vous alors de sang rassis, ou étes-vous transporté hors de vous-même ? Et plein d'enthousiasme, vous imaginez-vous être présent aux choses que vous dites, à Ithaque, à Troye, ou par-tout ailleurs où se passent les choses dont vous parlez ? Tome 1. pag. 535.

Verse à ses pieds toutes ses fléches] Car par-là il les avoit plus à la main, & il étoit plus aisé de les prendre à terre que de les tirer du carquois à mesure qu'il en auroit à faire.

Page 227. *Eh, qui auroit pû croire que parmi tant de gens à table un homme seul, quelque vaillant qu'il fût, eût pû concevoir le téméraire dessein*] Homere par ces paroles releve extrémement l'audace d'Ulysse, & en même tems il guérit, s'il m'est permis de parler ainsi, le peu de vraisemblance de ce grand exploit ; car il fait voir qu'il a bien vû qu'il paroîtroit incroyable, & qu'il n'y a que la force de la vérité qui l'oblige à le raconter tel qu'il est. Ainsi il en établit la vérité sur son peu de vraisemblance même. Si le Critique moderne, dont j'ai si souvent parlé, avoit bien pris garde à toutes les précautions qu'Homere a prises pour sauver le peu de vraisemblance qui est dans cet exploit d'Ulysse, il auroit admiré la sagesse du Poëte, bien loin de le condamner comme il a fait. Mais pour bien admirer il faut sentir.

Mais

Mais ils ne trouvent ni bouclier ni pique] On voit présentement le bon effet que produit la prudence d'Ulysse, qui a eu la précaution de faire enlever toutes les armes de la salle du festin.

Ne pouvant donc se venger de lui par la force, ils ont recours aux injures] Mais ils avoient leurs épées, ne pouvoient-ils donc pas mettre l'épée à la main, & tous ensemble aller sur Ulysse, qui n'auroit eu le tems que d'en tuer un ou deux, & les autres l'auroient accablé par le nombre ? Ils prennent enfin ce parti, mais sans succès, parce qu'ils n'ont ni cœur ni tête.

Page 228. *Malheureux étranger, lui disent-ils, tu es bien grossier de blesser ainsi les gens*] Car ils croyent, comme Homere va nous le dire, qu'il a tué Antinoüs par mégarde & qu'il visoit ailleurs. Et cela est fondé sur ce qu'il leur a dit : *Je me propose un autre but, un but tout nouveau ;* ils s'imaginent sur cela qu'Ulysse, pour faire voir son adresse, vise à quelque endroit de la salle.

Chacun parloit ainsi ; car ils pensoient tous] Eustathe nous apprend que cet endroit a paru suspect aux anciens Critiques, parce qu'ils trouvoient ridicule que tous les Poursuivans disent la même chose, comme si c'étoit un chœur de Tragédie, & que dans ces occasions, c'est la coutume d'Homere de dire, *ainsi parla quelqu'un.* Mais

cette critique est très-mal fondée. Comme les Poursuivans trompés par le discours d'Ulysse pensoient tous qu'il avoit tué Antinoüs par mégarde, Homere peut fort bien leur faire dire tous ensemble ce qu'ils ont tous pensé. Cela convient même mieux au trouble & au désordre qui regne ici.

Lâches, leur dit-il, vous ne vous attendiez pas que je reviendrois des rivages de Troye] Ces mots *des rivages de Troye*, font une grande impression sur l'esprit des Poursuivans ; car ils étoient informés des grands exploits qu'Ulysse avoit faits à cette guerre, & ils savoient que ce grand succès étoit dû à sa prudence, à son courage & à ses conseils.

Page 229. *Si vous êtes véritablement Ulysse, Roi d'Ithaque*] Le discours d'Eurymaque est très-adroit. Il ne désavoue point le fait, mais il en rejette la faute sur celui qui vient d'être tué, car les morts ont toujours tort ; il représente à Ulysse qu'il doit épargner ses sujets, & il lui promet un dédommagement convenable.

C'est Antinoüs seul qui nous portoit à toutes ces violences] Mais pourquoi serviez-vous l'ambition d'Antinoüs, & pourquoi manquiez-vous de fidélité à votre Prince légitime ?

Page 230. *Epargnez présentement vos sujets*] Cela est spécieux ; car un Prince qui

détruit ses sujets, se détruit lui-même, il verse son propre sang. Mais des sujets qui manquent à leur devoir, méritent encore plus d'être punis que des étrangers.

Nous vous dédommagerons de tout le dégât que nous avons fait] Cela répare le tort, le dommage; mais l'insolence, l'injustice, le crime, la majesté du Prince violée, tout cela ne doit-il pas être réparé ?

Page 231. *Opposons ces tables à ses fléches*] Il veut qu'on prenne ces tables & qu'on s'en serve comme de boucliers, ce conseil n'étoit pas mauvais. Ce passage prouve que tous les Poursuivans ne mangeoient pas à une seule & même table.

Pour tâcher de le chasser de son poste, & de nous faire jour pour sortir] Pourquoi ne dit-il pas, *pour l'accabler sous le nombre & pour le tuer ?* Cela est bien plus naturel, mais il n'ose seulement concevoir cette pensée; la valeur d'Ulysse & son nom l'ont tellement intimidé, qu'il ne pense qu'à se faire jour pour sortir & pour appeller du secours.

Et pour appeller du secours] Car outre que les Poursuivans avoient un grand parti parmi le peuple, il étoit bien naturel que tous ceux d'Ithaque prissent la défense de ces Princes contre un étranger, avant qu'ils eussent le tems de le reconnoître & d'éclaircir que c'étoit Ulysse.

Page 232. *Mais Telemaque le perce de sa pique*] Le premier exploit de Telemaque c'est de sauver la vie à son pere, & non content de cela, il lui donne encore un bon conseil, de sorte qu'il paroît déja digne fils d'Ulysse, en alliant comme lui la prudence à la valeur.

Par derriere entre les deux épaules] Il me semble qu'Eustathe prend fort mal cette action, & qu'il en juge plutôt en Archevêque qu'en Soldat. Il dit que ce Prince étant encore novice au métier de la guerre, & n'osant pas envisager le combat de front, frappe Amphinome par derriere; qu'après l'avoir frappé, il s'enfuit saisi de peur & laisse sa pique, en quoi il ressemble à un homme qui abandonne son bouclier; & qu'enfin la peur aiguisant encore son esprit, lui fait imaginer cet expédient d'aller chercher des armes; car la nécessité est toujours ingénieuse. Voilà le sens de la remarque d'Eustathe. Mais elle me paroît très-injurieuse à Telemaque. Ce n'est point à moi à juger de ces sortes d'actions, il me semble cependant que celle-ci est en même tems une action de courage & de prudence. Dans un combat si inégal, Telemaque n'est pas obligé à s'astreindre au point d'honneur qui s'observe dans les combats singuliers. Dans ces occasions on frappe comme on peut, cela est indifférent. Il laisse sa pique dans le corps de son ennemi, parce qu'en la tirant il donneroit le tems à quelqu'un des Princes de le blesser pendant qu'il étoit désarmé & sans

défense. D'ailleurs il n'a plus besoin de sa pique, puisqu'il va chercher d'autres armes; & bien-loin que cet expédient d'aller chercher ces armes lui soit suggeré par la peur, il est l'effet d'une très-grande prudence.

Page 234. *Il y avoit au bout de la salle une petite porte de dégagement*] Les anciens Grecs appelloient ὀρσοθύρην une demi-porte qui n'avoit point de seuil & qui rasoit le plancher. Ulysse qui savoit tous les êtres de son Palais s'avise fort sagement de faire garder cette porte par Eumée; car c'étoit le seul endroit par où on pouvoit descendre dans la cour, & de-là sortir dans la rue, le vestibule étant occupé.

Page 235. *Il part en même tems, monte dans l'appartement des armes par un escalier dérobé*] Il y avoit donc dans cette salle outre la fausse porte, ὀρσοθύρη, dont il vient de parler, une autre porte, un autre escalier dérobé par où on montoit à l'appartement où étoient les armes, & c'est aussi ce que signifie ἀνὰ ῥῶγας μεγάροιο, car voici comme Hesychius l'a expliqué. Ἀνὰ ῥῶγας μεγάροιο, τὰς τῆς οἰκίας διόδους, ἐν τοῖς ὑπερῴοις οἴκοις: ῥῶγας δὲ οἷον ῥήγματα καὶ ἀνοίγματα. *Ce mot, ἀνὰ ῥῶγας μεγάροιο, signifie des passages de la maison par où on monte dans les appartemens hauts, & on les appelle ῥῶγας, comme qui diroit des ruptures, des ouvertures.* Cela est fort bien jusqu'ici, mais il reste encore une grande difficulté; comment Melan-

thius, qui peut monter par cet escalier dérobé à l'appartement des armes, ne peut-il pas de-là sortir dans la cour & aller appeller du monde? Cela me paroît très-embarrassant, & je vois même que les Anciens en ont été en peine; car Eustathe nous avertit que pour se tirer de cet endroit, ils avoient fait un plan où ils avoient marqué le vestibule qu'occupoit Ulysse, la fausse porte que gardoit Eumée, l'escalier dérobé par où Melanthius étoit monté à l'appartement des armes où l'on pouvoit aller par deux différens endroits, la cour & tout le reste, & que l'on voyoit encore ce plan dans les anciens Manuscrits. Je voudrois bien que cela se fût conservé jusqu'à notre tems: pour moi je m'imagine que par l'escalier dérobé on pouvoit monter à l'appartement des armes, & qu'il y avoit quelque porte de coridor qui empêchoit qu'on ne pût descendre dans la cour par le grand escalier, & que Telemaque avoit fermé cette porte.

Il prend douze boucliers, autant de javelots & autant de casques, & les porte aux Poursuivans] Je vois dans Eustathe qu'Aristarque avoit marqué cet endroit comme un endroit suspect, parce qu'il n'est pas possible qu'un homme seul porte douze boucliers & douze casques. Mais en vérité la faute seroit trop grossiere, si Homère avoit voulu dire qu'il les porta tous à la fois. Il a voulu faire entendre apparemment qu'il fit deux ou trois voyages, & il le fait entendre même dans la suite, comme on va le voir.

Page 236. *C'est un effet de mon imprudence, & il ne faut accuser que moi.*] Il y a bien du courage à avouer ainsi une faute si capitale. Il avoit oublié de fermer la porte de la chambre où étoient les armes, & il ne s'étoit pas souvenu qu'on y pouvoit monter par l'escalier dérobé.

S'adressant donc à Eumée, il lui dit : Allez, Eumée] Telemaque aime mieux envoyer Eumée que d'y aller lui-même, & il préfere de partager le péril avec son pere. S'il y étoit allé lui-même, on auroit pû l'accuser de n'être pas fâché de profiter de cette occasion d'éviter le combat.

Page 237. *Pendant qu'ils parloient de la sorte, Melanthius étoit remonté à l'appartement*] Ce passage prouve clairement, à mon avis, que Melanthius n'avoit pas porté toutes les armes à une seule fois, & qu'il avoit fait plus d'un voyage ; car Eumée le voyant revenir, dit à Ulysse, *Voilà l'homme, &c.* & il conjecture qu'il va remonter.

Nous soutiendrons, Telemaque & moi, l'effort de tous ces ennemis, &c. Allez Philœtius & vous] Quand Eumée sera parti, qui empêchera les Poursuivans de se saisir de la fausse porte qu'il gardoit ? C'est une difficulté à laquelle Ulysse a déja pourvû, en disant, *Nous soutiendrons, Telemaque & moi, l'effort de tous ces Poursuivans.* Car il fait entendre par-là que Telemaque prendra la place d'Eumée, & qu'il gardera ce

paſſage étroit. Quand on examine à fond les paroles d'Homere, la lumiere ſe répand par-tout & les difficultés s'évanouiſſent; car on trouve qu'il a tout vû & tout prévû.

Page 238. *Portant d'une main un beau caſque & de l'autre un vieux bouclier*] Melanthius, en fouillant par-tout, n'avoit plus trouvé qu'un caſque & un bouclier. Il n'y avoit donc dans ce cabinet des armes d'Ulyſſe que dix-ſept caſques, autant de boucliers & vingt javelots. Il ne faut pas douter qu'il n'y eût auſſi des cuiraſſes; mais Homere n'en parle pas, parce qu'en cette occaſion elles ne pouvoient être d'aucun uſage.

Page 239. *Et tu ne manqueras pas de partir pour amener aux Pourſuivans l'élite de tes troupeaux à l'ordinaire*] C'eſt une raillerie très-amere pour lui reprocher la diligence qu'il faiſoit en partant de grand matin pour amener à ces Princes ce qu'il avoit de meilleur dans ſes troupeaux.

Voilà donc dans un petit eſpace tous ces guerriers, qui ne reſpirent que le ſang & le carnage, quatre d'un côté, &c.] Homere ne permet pas à ſon Lecteur d'oublier un moment la qualité de ce combat & l'inégalité du nombre. C'eſt pourquoi il dit avec une ſimplicité hiſtorique, *quatre d'un côté & une nombreuſe troupe de l'autre.* Mais pour faire voir que ce déſavantage du nombre eſt

bien reparé, il ajoute avec un grand art, *la fille de Jupiter, Minerve, s'approche des premiers.*

Page 241. *Elle tança Ulysse, & lui marqua en ces termes son indignation*] On voit assez clairement qu'ici Minerve n'est que le courage & la prudence d'Ulysse même. Ce héros piqué de l'insolente audace des Poursuivans, se fait des reproches & se gronde de ce qu'il est si lent à les punir. Ce discours est grand & noble.

N'êtes-vous plus cet Ulysse qui a combattu tant d'années pour Helene contre les Troyens] Cela est très-fort ; un homme qui a combattu neuf ans entiers pour la femme d'un autre, ne combattra-t-il pas un moment pour la sienne ?

Page 242. *Et s'envola au haut du plancher de la salle comme une hirondelle*] On doit être accoutumé dans Homere à ces fictions de Dieux qui paroissent sous la figure d'oiseaux, & voici, à mon avis, l'origine de ces fictions. Comme ces peuples superstitieux prenoient pour la marque de la présence d'un Dieu quelque oiseau qui leur paroissoit dans quelque moment critique, peu à peu ils s'étoient accoutumés à croire que le Dieu qui les secouroit, avoit pris la figure de cet oiseau ; ou peut-être même que c'est la Poësie qui a habillé poëtiquement cette premiere idée.

Page 243. *Ne lancez pas tous ensemble vos javelots, vous ne feriez que vous nuire*] Cet ordre est fort prudent, tant de gens qui tirent à la fois ne peuvent que se nuire, il faut que les premiers tirent les premiers & ensuite les autres.

Lancent les premiers leurs javelots sur Ulysse] Autre ordre fort sage, quand la victoire dépend de la défaite du chef, c'est à lui seul qu'il faut viser. C'est ainsi que le Roi de Syrie combattant contre Achab Roi d'Israel, qui avoit appellé à son secours le Roi Josaphat, dit à tous les Capitaines de sa cavalerie de ne combattre contre grand ni petit que contre le seul Roi d'Israël : *Rex autem Syriæ præceperat Ducibus equitatûs sui, dicens, Ne pugnetis contra minimum aut contra maximum, nisi contra solum Regem Israël.* 2. Paralip. 18. 30. Ce qu'ils firent, le Roi d'Israel fut tué, & la guerre finit ce jour-là même, *Et finita est pugna in die illo.*

Page 244. *Ulysse & ses compagnons quittent leur poste*] Il n'auroit pas été honnête que le combat eût fini sans qu'Ulysse & ses compagnons fussent sortis de leur poste. Ils en sortent donc, mais ils ne sortent qu'à propos, lorsque les plus braves des Poursuivans sont morts, & que le reste n'est plus tant à craindre.

Page 246. *Ne cede plus à ton emportement & à ta folie, qui te rendent si insolent &*

si hautain, & apprends enfin] Cet avertissement donné à un homme qui va mourir, renferme une raillerie bien plus amere que s'il avoit le tems d'en profiter.

Voila le présent que je te fais pour le pied de bœuf] Nous avons vû à la fin du xx. Livre que ce Ctesippe jetta à la tête d'Ulysse un pied de bœuf, il en reçoit présentement le salaire, Philœtius lui donne un grand coup de pique au travers de l'estomac, & en le perçant il lui dit : *Voilà le présent que je te fais pour le pied de bœuf.* Et Eusthate nous apprend que ce mot, τοῦτό τοι ἀντὶ ποδὸς ξεινήϊον, *Voilà le présent pour le pied de bœuf*, a été depuis en Grece un proverbe qu'on appliquoit à ceux qui recevoient le salaire du mal qu'ils avoient fait. Homere a fourni sa langue de beaucoup de proverbes, comme *la grace du Cyclope*, *les lettres de Bellerophon*, & une infinité d'autres, & cela n'arrive qu'aux grands Poëtes.

Alors Minerve fait paroître au haut du plancher de la salle son Egide] Après que tous les plus braves des Poursuivans sont morts, Homere ne s'amuse plus à décrire le combat contre les autres, il se contente de peindre la terreur dont ils sont saisis, & pour cela il a recours à cette idée si poëtique de Minerve, qui du haut du plancher fait paroître son Egide, cette terrible Egide dont il a fait une si magnifique description dans le v. Livre de l'Iliade : *Autour de laquelle on voit la terreur, la déroute, la*

discorde, la fureur, les attaques, les poursuites, le carnage & la mort, & qui a au milieu la tête de la Gorgone, cette tête énorme & formidable dont on ne sauroit soutenir la vûe, prodige étonnant du pere des Immortels. Dès que cet épouvantable bouclier paroît aux yeux des Poursuivans, ce n'est plus un combat, c'est une horrible boucherie. Et voilà ce qu'Homere a voulu marquer.

Page 247. *Comme un troupeau de taureaux que les taons ont piqués dans quelque prairie*] Pour exprimer la terreur des Poursuivans, Homere se sert de deux comparaisons; par celle des taureaux piqués par les taons, il marque seulement leur agitation & leur fuite, & par celle des oiseaux, il marque leur foiblesse & leur timidité. D'un autre côté par celle des taons il marque la fureur & l'acharnement d'Ulysse & de ses compagnons, & par celle des éperviers, leur courage & leur supériorité. C'est pour faire sentir la justesse des idées. Le Poëte par cette belle Poësie égaye & délasse bien son Lecteur attristé & fatigué du récit historique de ce grand combat.

Comme des éperviers fondent du haut des montagnes sur des volées d'oiseaux] Ce passage me paroît très-considérable, & j'y trouve une chose que je m'étonne que personne n'ait remarquée avant moi; car j'y trouve qu'Homere connoissoit la chasse que nous appellons *du vol*, c'est-à-dire, la chasse avec des oiseaux de proye, mais au-

trement faite qu'on ne la fait aujourd'hui, & voici comme ce passage nous indique qu'elle se faisoit. On tendoit dans la plaine des filets qu'Homere appelle νέφεα, *des nuées*. Les chasseurs étoient disposés sur les hauteurs voisines avec des faucons. Quand les oiseaux, chassés de ces hauteurs, descendoient dans la plaine, ils trouvoient ces filets, & pour les éviter, ils s'envoloient par troupes. Alors on lâchoit ces faucons, qui tombant sur ces bandes, en faisoient un grand carnage; car elles ne pouvoient ni se défendre à cause de leur foiblesse, ni se retirer de peur des filets qu'on leur avoit tendus, c'est pourquoi Homere ajoute que *les assistans prenoient un merveilleux plaisir à cette chasse*. Ces derniers mots ne permettent pas de douter que ce Poëte ne décrive ici la chasse du vol. Il ne reste qu'à faire voir que νέφεα, *nuées*, signifie des filets, & c'est ce qu'Eustathe a reconnu: *Le mot νέφεα, dit-il, signifie ici le lieu des nuées, ou plutôt selon les Anciens, il signifie une sorte de filets, que le Poëte comique* (Aristophane) *appelle νεφέλας*, des nuées, *dans ce passage*, μὰ νεφέλας, μὰ δίκτυα, j'en jure par mes nuées, *c'est-à-dire, par mes rets, par mes filets*. Et c'est ce qu'Hesychius n'a pas oublié de marquer: Νέφεα, dit-il, νέφη, νέφεα σκιόεντα, καὶ λίνα θηρατικά. *Le mot νέφεα signifie les nuées du ciel, comme dans ce mot du Poëte, νέφεα σκιόεντα. Et il signifie aussi des filets de chasse*. Eustathe ajoute à sa Remarque que l'usage de ces filets de chasse appellés νέφεα, *nuées*, étoit encore connu de son

voit faire tomber ſur la tête des Pourſuivans, il devoit les avertir, ou du moins ſe ſéparer d'eux & renoncer à ſa pourſuite ; mais c'étoit un de ces faux devins, de ces faux prophetes que les Princes de ces tems-là aimoient à tenir près d'eux, afin qu'ils leur diſſent toujours des choſes agréables. Nous en voyons de grands exemples dans nos Livres ſaints.

Page 249. *S'il ſortiroit de la ſalle par cette petite porte*] Car cette fauſſe porte n'étoit plus gardée, parce qu'il n'y avoit plus d'ennemis.

Page 250. *Si vous aviez tué un chantre qui fait les délices des hommes & des Dieux*] Il y a dans le Grec : *Qui chante pour les hommes & pour les Dieux*, C'eſt-à-dire, un chantre qui eſt également inſtruit des choſes divines & humaines. *Remarquez*, dit fort bien Euſtathe, *que dans ce que Phemius dit ici de lui-même, Homere fait bien entendre qu'il ſavoit ce que ſont les grands Poëtes comme lui. Ce ſont des philoſophes, c'eſt-à-dire, des hommes inſtruits des choſes divines & humaines, ce qui eſt énigmatiquement caché ſous ces paroles, Qui chante pour les hommes & pour les Dieux.* Un homme qui n'a pas ce fonds, ne ſera jamais grand Poëte. Cela ne ſuffit pas encore, écoutons ce qu'ajoute Phemius.

Je n'ai eu dans mon art d'autre maître que mon génie] Phemius dit cela tout en un

mot, αὐτοδίδακτος, *enseigné par moi-même, n'ayant eu d'autre maître que moi-même.* Mais pourquoi Phemius dit-il cela ? est-ce une chose qui doive fort toucher Ulysse ? Oui sans doute, car les hommes qui sont devenus excellens par la seule force de leur génie, sont plus respectables que ceux qui ont des qualités qui ne sont que le fruit de l'étude qu'ils ont faite auprès des maîtres. Aristote a fort bien dit, αὐτοφυὴς τοῦ ἐπικτήτου, χαλεπώτερον γάρ. *Le naturel est au dessus de l'acquis ; car il est plus rare & plus difficile. C'est pourquoi le Poëte dit, Je n'ai eu d'autre maître que moi-même.* Et c'est ce qui fait le plus grand éloge des Poëtes. Il ne suffit pas qu'un Poëte soit un grand Philosophe, qu'il soit instruit des choses divines & humaines, il faut encore qu'il n'ait eu d'autre maître que son génie, qu'il soit αὐτοδίδακτος, que ce soit son seul génie qui l'ait instruit, qu'il soit θυμόσοφος, comme dit fort bien Eustathe ; car la Poësie ne s'enseigne point. Mais afin qu'on ne se trompe point sur le mot αὐτοδίδακτος, *qui n'a d'autre maître que son génie*, il ajoute ce qui suit.

C'est Dieu même qui par ses inspirations m'a enseigné toutes sortes de chants] Comme ce mot αὐτοδίδακτος, *je n'ai eu d'autre maître que mon génie*, pouvoit être mal expliqué, & faire croire que l'homme pouvoit devenir Poëte par ses propres forces & par son étude, Homere ajoute : *C'est Dieu même qui par ses inspirations m'a enseigné toutes sortes de chants*, pour faire entendre

que ce génie naturel qui fait les Poëtes, est un génie divin, c'est-à-dire que Dieu lui-même a formé & nourri, *cui mens divinior.* (Horat.) Sans cet esprit divin toute la doctrine est inutile, & il n'y aura jamais de Poëte. Eustathe a remarqué que Pindare, qu'il appelle καλός ἀοιδὸς Πίνδαρος, a profité de cet endroit d'Homere, qu'il a connu la différence qu'il y a entre le savant & le Poëte, & que ce n'est que le génie qui fait le Poëte excellent, & qu'il s'est attribué ces caractères qu'Homere donne aux grands Poëtes. C'est lorsqu'il dit dans son Ode 2. des Olymp.

. . . . Σοφὸς ὁ πολ-
λὰ εἰδὼς φυᾷ.
Μαθόντες δὲ λάβροι
Παγγλωσσίᾳ, κόρακες ὥς,
Ἄκραντα γαρύετον.

L'excellent Poëte est celui qui sait beaucoup de choses naturellement (par son seul génie:) *ceux qui ont appris des autres ne sont que des jaseurs qui, comme des corbeaux, croassent sans fin & sans cesse.* Platon est d'accord avec Homere, car il reconnoît que les Poëtes sont des hommes inspirés. Et Aristote, conforme en cela avec Platon, assûre que pour réussir dans la Poësie, il faut un génie excellent, ou être furieux. *Poëtique, chap.* 18. L'excellent génie est ce génie instruit & éclairé naturellement, & au défaut de ce génie, la fureur saisissant l'ame, produit les mêmes effets que l'excellente nature. Le monde seroit délivré de beaucoup

de méchans Poëtes, si ceux qui croyent l'être, vouloient bien s'examiner sur ces grands caractères donnés par le plus excellent des Poëtes, & reconnus & avoués ensuite par les plus grands Philosophes.

Je suis prêt de chanter devant vous comme devant un Dieu] Voici une flatterie bien touchante & qui ne devoit pas déplaire à Ulysse, puisque, comme Eustathe le remarque, c'est la même dont il s'étoit servi dans l'antre de Polypheme, Livre IX. lorsqu'offrant à ce monstre de son vin, il lui dit qu'il a apporté le peu qui lui en restoit *pour lui faire des libations comme à un Dieu*, σοὶ δ' αὖ λοιβὴν φέρον. Mais Ulysse parloit à un monstre féroce, au lieu que Phemius parloit à un homme qui ressembloit véritablement à un Dieu. Voilà pourquoi cette louange a un succès bien différent, & fait que sa priere est exaucée; car les Dieux se laissent appaiser & fléchir, comme il dit dans le premier Liv. de l'Iliade, μολπῇ Θεὸν ἱλάσκοντο. Et ce que Phemius dit ici à Ulysse, c'est ce qu'Homere a accompli, *il a chanté devant Ulysse comme devant un Dieu.* Car il a chanté sa prudence, sa patience invincible & sa valeur qui tenoit plus du Dieu que de l'homme.

Page 251. *C'est pourquoi épargnez-moi, sauvez-moi la vie pour votre propre intérêt*] C'est une fin admirable qui vient parfaitement après les grands éloges qu'il a donnés à son art. Puisque le Poëte est un homme si merveil-

leux, qu'il fait les délices des Dieux & des hommes, qu'il n'a d'autre maître que son génie, & qu'il est l'organe de Dieu même qui l'inspire, & qu'il est en état de chanter devant un Prince comme devant un Dieu; ce Prince doit l'épargner, le ménager, le proteger pour sa propre gloire. Car que deviendra cette gloire s'il le laisse perir? Je suis charmée de cet endroit, qui en relevant les avantages de la Poësie, nous présente une Poësie si charmante & si admirable, & qui prouve tout ce qu'il en dit.

Que je ne suis venu dans votre Palais, ni volontairement ni par aucun intérêt] Un grand Poëte ne va pas de son gré prophaner son art à divertir des Princes débauchés & injustes. Il n'y va pas non plus pour en obtenir des recompenses, en rendant sa Muse la mercenaire de gens incapables de profiter de ses préceptes, & indignes d'entendre ses chants divins. C'est une leçon pour les Poëtes.

Page 252. *Il s'étoit couvert d'une peau de bœuf nouvellement dépouillé*] Eustathe remarque qu'il avoit pris une peau toute fraîche pour se mieux couvrir; car une peau fraîche étant souple, le couvroit par-tout comme un habit, ce qu'une peau séche n'auroit pû faire. Mais Homere peut fort bien avoir marqué cette particularité, parce que dans cette salle il ne pouvoit y avoir que des peaux de bœufs tués & dépouillés de ce jour-là.

Afin que dans sa colere, il ne me punisse pas des désordres que les plus insolens de tous les hommes ont commis] Ce tour est fort adroit, & en même tems fort naturel; les innocens ne doivent pas être punis avec les coupables.

Page 253. *Afin que vous reconnoissiez, & que vous appreniez aux autres combien les bonnes actions sont plus utiles que les mauvaises*] Car rien n'est plus propre à faire sentir cette verité, qu'un innocent sauvé seul d'un si grand carnage. C'est dans ce même esprit que Noé est appellé par saint Pierre *le héraut de la justice, justitiæ præco.* En effet, qui est-ce qui annonce mieux la justice de Dieu & la différence qu'il met entre l'innocent & le coupable, qu'un juste seul sauvé avec sa famille parmi tous les hommes du monde entier, submergés sous les eaux du déluge?

Regardant de tous côtés, & ne pouvant encore se rassurer contre les frayeurs de la mort] La parole qu'Ulysse vient de leur donner n'est pas capable de les rassurer, l'image du carnage affreux qu'ils viennent de voir, ne sauroit s'effacer si promptement de leur esprit. Cela est bien dans la nature.

Page 254. *Et haletant encore, comme des poissons que des pêcheurs ont tirés de leurs filets & jettés sur le rivage*] Les Anciens ont remarqué, comme Eustathe nous l'apprend,

que c'est ici le seul endroit d'Homere où il soit clairement parlé de la pêche avec des filets ; car le passage du v. Liv. de l'Iliade où Sarpedon dit à Hector, *Qu'il doit aller par tous les rangs exhorter les troupes à faire ferme, de peur que tout à coup ils ne se trouvent pris comme dans un filet*, ὡς ἁψῖσι λίνου ἁλόντε, ce passage, dis-je, peut être expliqué des filets tendus aux oiseaux ou aux bêtes, au lieu que celui-ci expose nettement la pêche aux filets, & par-là on voit qu'elle étoit très-ancienne en Grece. Elle ne l'étoit pas moins en Egypte ; car peu de tems après Homere, nous voyons le prophéte Isaïe en faire mention comme d'une chose très-commune. * *Et mœrebunt piscatores, & lugebunt omnes mittentes in flumen hamum, & expandentes rete super faciem aquarum emarcescent. Les pêcheurs seront affligés, ceux qui jettent l'hameçon dans le fleuve, pleureront, & ceux qui étendent leurs filets sur la surface des eaux seront confondus.* Au reste cette comparaison mérite d'être louée pour sa grande justesse ; car les Poursuivans sont pris dans les filets de leurs ennemis comme les poissons dans les filets des pêcheurs, & ils sont jettés morts ou mourans sur le plancher comme les poissons sur le rivage.

* Il parle de l'Egypte.

Par la chaleur & la sécheresse de l'air] Le Grec dit, *par le soleil.* Homere savoit, comme dit fort bien Eustathe, que ce n'est pas l'air seulement qui fait mourir les poissons hors de l'eau, mais la chaleur & la sé-

cheresse qui sont opposées à l'humidité.

Page 255. *Comme un lion qui vient de devorer un taureau dans un pâturage*] Eustathe fait ici une remarque très-judicieuse, & à laquelle les Poëtes doivent faire quelque attention ; il dit que les comparaisons sont aussi rares dans le Poëme de l'Odyssée, qu'elles sont fréquentes & abondantes dans l'Iliade. Et cette différence vient de la différence du sujet. Le sujet de l'Iliade est grand, & fournit des actions héroïques, qui demandent d'être rendues sensibles par la grandeur des idées, & par l'évidence des images & des comparaisons ; au lieu que le sujet de l'Odyssée est un sujet moral qui ne demande qu'à être expliqué simplement. Et une marque sûre que c'est la grandeur des choses ou leur singularité qui attire les comparaisons, c'est que le XXII. Liv. qui est d'un ton plus élevé que les autres & plus approchant du ton de l'Iliade, a presque lui seul plus de comparaisons que tous les autres ensemble. Nous en avons déja vû trois, celle des bœufs piqués par des taons ; celle de la chasse du vol, celle des éperviers qui fondent sur des volées d'oiseaux ; celle des poissons pris dans des filets & jettés sur le rivage. En voici une quatriéme du lion qui vient de devorer un taureau. Et bien-tôt nous en allons voir une cinquiéme, qui est des grives ou des colombes prises aux lacets. Rien ne marque plus la sagesse d'Homere que sa conduite, dans l'essor qu'il donne, ou qu'il refuse à

son imagination, selon les matieres qu'il traite.

Elle se mit à jetter de grands cris de joie] C'est ce que signifie ici ὀλολύξαι. J'en ai fait une Remarque ailleurs.

Il y a de l'impiété à se réjouir du malheur des hommes] Voilà un grand sentiment. Après le plus étonnant de tous les exploits, Ulysse est si éloigné de se glorifier, & de s'applaudir de ce grand succès, qu'il ne veut pas même qu'on en fasse éclater sa joie. Il reconnoît que cela est moins dû à son bras qu'à la colere de Dieu qui a voulu exécuter ses vengeances : piété, humanité, modération, tout est dans ce sentiment.

Page 257. *Et la Reine ne souffroit pas qu'il eût avec elle aucun commerce*] Grande marque de la sagesse de Penelope. Et c'est en même tems la justification de Telemaque, de ne s'être pas opposé à l'insolence de ces femmes, comme Eustathe l'a remarqué.

Ne la réveillez pas encore, repartit Ulysse] Il n'étoit pas encore tems que Penelope descendît de son appartement ; car il ne falloit pas exposer à ses yeux ce spectacle horrible, & moins encore devoit-on la faire assister à la mort de ses femmes qu'on va faire mourir. Ces raisons sont très-fortes & très-naturelles. Et par leur moyen Homere

mere, menage une reconnoissance plus surprenante & plus merveilleuse, qui sera le sujet du Livre suivant.

Page 258. *Et les ayant menées entre le dongeon & la cour*] Le Grec dit : *Entre le tholus & le mur de la cour*. Didyme nous apprend que le *tholus* étoit un petit bâtiment rond qui étoit dans la basse cour, & dont le toît finissoit en pointe, & où l'on serroit tous les ustenciles du ménage, tout ce qui servoit à la cuisine & au buffet. C'est de-là que les Athéniens appellerent *tholus* le bâtiment où s'assembloient les Prytanes & où se tenoient les Greffiers.

Vous leur ôterez la vie] Aujourd'hui nous trouvons affreux qu'un Prince donne à son fils même le soin d'une si terrible exécution ; mais telles étoient les manieres de ces tems-là. Les Princes étoient les maîtres de faire punir les coupables par ceux qu'ils vouloient choisir, & ils ne trouvoient pas que cela fût indigne de leurs fils mêmes. Nous en trouvons des exemples bien respectables dans la sainte Ecriture. Quand Gedeon eut fait prisonniers Zebée & Salmana, Rois de Madian, il ordonne à Jether son fils aîné, de tirer son épée & de les tuer en sa présence. Jether, qui étoit trop jeune, eut peur, & Gedeon les tua lui-même : *Dixitque Jether primogenito suo : Surge & interfice eos ; qui non eduxit gladium, timebat enim, quia adhuc puer erat . . . . . Surrexit Gedeon, & interfecit Zebee & Salmana.* Judic. 8. 20. 21.

Cette coutume ne fut-elle pas longtems à Rome sous les Empereurs ? Malgré cela je voudrois bien qu'Homere ne l'eût pas suivie, qu'il eût donné à Ulysse, & encore plus à Telemaque, un sentiment moins inhumain, & qu'il eût épargné à son Lecteur l'idée d'une exécution si affreuse.

Page 259. *Comme des grives ou des colombes se trouvent prises aux collets qu'on leur a tendus*] Homere ne pouvoit mieux faire entendre que par cette comparaison le genre de mort dont on punit ces malheureuses, ni presenter sous cette comparaison une morale plus instructive & plus vraie. Il a décrit au long cette exécution, mais ce qui réussit dans sa langue paroîtroit trop affreux dans la nôtre, c'est pourquoi j'ai abregé & adouci ce passage dans la traduction.

Page 260. *De lui apporter du feu & du souffre, dont on se sert pour les expiations*] Voici une maniere de purification fort simple avec le feu & le souffre sans aucunes paroles. De toute ancienneté le souffre a été employé à cet usage, nous en avons une preuve bien authentique dans le Livre de Job. 18. 15. où Baldad, parmi les malédictions qui doivent tomber sur les impies, met celle-ci ; *Habitent in tabernaculo illius socii ejus qui non est, aspergatur in tabernaculo ejus sulphur. Les compagnons de celui qui n'est plus, habiteront dans sa maison, & on y répandra le souffre.* C'est-à-dire, que l'impie & ses enfans périront, seront ex-

terminés dans leur maison ; que cette maison passera à ses compagnons, héritiers étrangers, & que ces étrangers la purifieront avec le souffre, comme Ulysse purifie ici son Palais après le meurtre des Poursuivans. On ne sauroit trouver un passage qui éclaircisse mieux celui de Job que ce passage d'Homere. Des impies s'étoient emparés du Palais d'Ulysse, ils en étoient les maîtres, ils y sont tués ; Ulysse, qu'ils regardoient comme un étranger, & qui étoit devenu comme leur compagnon, s'y rétablit, & le purifie avec du souffre. Pline, en parlant des vertus du souffre, n'oublie pas son usage pour les purifications : *Habet & in religionibus locum ad expiandas suffitu domos.* Liv. 30. chap. 15.



Argument du Livre XXIII.

EUryclée va éveiller Penelope & lui apprendre le retour d'Ulysse, & la mort des Poursuivans ; Penelope la traite de folle, & refuse de la croire. Sur les nouvelles assurances de cette nourrice, elle prend le parti de s'imaginer que c'est quelque Dieu vengeur qui a puni ces Princes. Enfin elle descend de son appartement sans être persuadée. Premiere entrevue d'Ulysse & de Penelope très-froide : Telemaque reproche à sa mere ses froideurs ; elle se justifie. Ulysse ordonne des danses dans sa maison, afin que les passans croyent que Penelope se remarie. Minerve redonne à ce Prince tous les traits de sa jeunesse & le rend encore plus beau. Il revient devant la Reine, qui refuse encore de le reconnoître, & elle en dit des raisons. Enfin sur ce qu'elle parle d'un certain lit qu'Ulysse s'étoit fait, ce Prince décrit ce lit, & en dit des particularités qui ne laissent plus aucun doute dans l'esprit de la Reine ; elle le reconnoît, lui donne des marques d'un véritable amour & lui demande pardon des précautions outrées qu'elle a prises ; précautions qui marquent sa grande vertu, & qui font le procès aux femmes, qui en pareille occasion ont été trop crédules. Nuit prolongée par Minerve pour leur donner plus de tems d'être ensemble. Ils vont se coucher, & s'entretiennent de ce qu'ils ont souffert. Ulysse raconte ses aventures depuis son départ de Troye. A la pointe du jour Ulysse se leve, s'arme & fait armer

ſon fils & ſes deux bergers, & ſort avec eux d'Ithaque pour aller à ſa maiſon de campagne ſe faire connoître à ſon pere, & Minerve les envelope d'un nuage qui les empêche d'être vûs.



L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE XXIII.

EURYCLÉE transportée de joie, monte à l'appartement de la Reine pour lui annoncer qu'Ulysse est dans son Palais. Le zéle lui redonne toutes les forces de sa jeunesse; elle marche d'un pas ferme & assuré, & dans un moment elle arrive près du lit de cette Princesse, & se penchant sur sa tête, elle lui dit: Eveillez-vous, ma chere Penelope, ma chere fille, pour voir de vos propres yeux ce que vous désirez depuis tant d'années, & que vous n'o-

ſiez preſque plus eſpérer ; Ulyſſe eſt enfin revenu ; il eſt dans ce Palais ; il a tué tous les Princes qui commettoient tant de déſordres dans ſa maiſon, qui conſumoient ſon bien, & qui traitoient ſon fils avec tant d'inſolence.

La ſage Penelope éveillée par ce diſcours, lui répond : Ma chere Euryclée, les Dieux vous ont ôté l'eſprit ; il dépend d'eux de rendre folle la perſonne la plus ſenſée, & de la plus inſenſée d'en faire une ſage. Ils ont voulu exercer ſur vous leur pouvoir ; car juſqu'ici vous avez été un modéle de bon ſens & de prudence. Pourquoi venez-vous me tromper dans mon affliction, en me donnant une nouvelle ſi fauſſe ? Pourquoi venez-vous troubler un ſommeil ſi doux, qui en fermant mes yeux à la lumiere, ſuſpendoit toutes mes douleurs ? Je n'ai point en-

» core dormi d'un ſommeil ſi pro-
» fond & ſi tranquille depuis le jour
» fatal que mon cher Ulyſſe eſt parti
» pour aller à cette malheureuſe
» Troye, dont le ſeul nom me rem-
» plit d'horreur. Retournez-vous-
» en. Si toute autre de mes femmes
» étoit venue m'éveiller, & me
» tromper d'une ſi cruelle maniere,
» je ne l'aurois pas renvoyée ſans
» lui marquer mon indignation;
» mais votre grand âge & l'affec-
» tion que je ſai bien que vous a-
» vez pour moi, ſont pour vous une
» bonne ſauve-garde.

» Ma chere Penelope, je ne vous
» trompe point, je vous dis la vé-
» rité, Ulyſſe eſt de retour; c'eſt
» l'étranger même à qui vous avez
» parlé, & que l'on a ſi maltraité
» dans cette maiſon; il s'étoit déja
» fait connoître à Telemaque; mais
» ce jeune Prince, par un effet de
» ſa ſageſſe, diſſimuloit pour cacher

les desseins de son pere, & pour «
lui donner le tems de les exécuter «
& de se venger de ses ennemis. «

Elle dit. Penelope ouvre son cœur à la joie, saute de son lit, embrasse sa chere nourrice, & le visage couvert de larmes, Je vous «
conjure, ma chere Euryclée, lui «
dit-elle, dites-moi s'il est vrai «
qu'Ulysse soit de retour comme «
vous m'en assurez. Comment a-t- «
il pû seul se défaire de tous ces «
insolens, qui étoient toujours en- «
semble & en si grand nombre? «

Je ne saurois vous le dire, re- «
partit Euryclée, car je ne l'ai pas «
vû, & on n'a pas eu le tems de «
m'en instruire, j'ai seulement en- «
tendu le bruit du combat & les «
cris & les gémissemens des mou- «
rans & des blessés. Nous étions «
toutes dans le fond de notre ap- «
partement, transies & troublées «
de frayeur, & j'avois eu soin de «

» bien fermer les portes. Quand
» l'affaire a été finie, Ulysse a en-
» voyé votre fils m'appeller, je
» suis descendue bien vîte. J'ai
» trouvé Ulysse au milieu de tous
» les Princes morts entassés çà & là
» les uns sur les autres. Vous auriez
» été ravie de voir ce héros tout
» couvert de sang & de poussiere,
» comme un lion qui vient de faire
» un carnage horrible au milieu
» d'un troupeau. On a déja emporté
» de la salle tous les morts, & on
» les a mis à la porte de la cour.
» Ulysse purifie son Palais avec du
» feu & du souffre, & il m'a envoyé
» vous appeller. Venez donc, ma
» Princesse, descendez avec moi,
» afin que vous vous rassasiiez tous
» deux de joie & de plaisir, après
» tant de maux & de chagrins dont
» vous avez été accablés. Voilà en-
» fin ce grand désir accompli; Ulys-
» se est de retour plein de vie; il

« est dans son Palais ; il vous retrou-
« ve, il retrouve son fils, & il a tiré
« une vengeance éclatante de tous
« ces fiers Poursuivans, qui vou-
« loient le deshonorer.

« Ma chere Euryclée, repart Pe-
« nelope, que l'excès de votre joie
« ne vous fasse pas grossir nos suc-
« cès, vous savez combien le re-
« tour d'Ulysse seroit agréable à tou-
« te sa maison, & sur-tout à moi &
« à son fils, qui est le seul fruit de
« notre mariage. Mais ce sont des
« contes ; ce que vous me rappor-
« tez là n'est point vrai comme vous
« le dites, ce n'est point Ulysse,
« c'est quelqu'un des Immortels,
« qui ne pouvant souffrir les violen-
« ces & les mauvaises actions de
« ces Princes leur a donné la mort,
« car ils ne respectoient personne ;
« ils confondoient l'homme de bien
« avec le méchant, & fouloient aux
« pieds l'hospitalité, l'humanité &

» la justice, & c'est par leur folie
» qu'ils ont attiré sur eux la vengean-
» ce divine. Mais pour mon cher
» Ulysse il a perdu loin de la Gre-
» ce toute espérance de retour, il
» a perdu la vie.

» Que venez-vous de dire, ma
» chere fille, lui dit Euryclée ?
» Vous vous opiniâtrez à assurer que
» le Prince votre mari ne revien-
» dra jamais, quand on vous as-
» sure qu'il est revenu, & qu'il est
» près de son foyer. Voulez-vous
» donc être toujours incrédule? Per-
» mettez que je vous donne une
» autre preuve bien sensible de la
» verité de ce que je vous dis : hier
» quand je lui lavois les pieds par
» votre ordre, je reconnus la cica-
» trice de la plaie que lui fit autre-
» fois un sanglier sur le mont Par-
» nasse. Je voulus d'abord crier &
» vous le dire; mais il me mit la
» main sur la bouche, & par une

prudence, dont il eſt ſeul capa- «
ble, il m'empêcha de parler. «
Mais encore une fois, deſcen- «
dez avec moi; ſi vous trouvez «
que je vous aye trompée, je me «
ſoumets à tout ce qu'il vous plai- «
ra; faites-moi mourir de la mort «
la plus cruelle. «

Ma chere nourrice, répondit la «
Reine, quelque habile & quelque «
experimentée que vous ſoyez, «
il ne vous eſt pas poſſible de ſon- «
der & de pénétrer la conduite «
des Dieux. Cependant deſcen- «
dons, allons trouver mon fils, «
pour voir tous ces Pourſuivans «
privés de vie, & l'auteur de ce «
grand exploit. «

En finiſſant ces mots elle commence à deſcendre, & en deſcendant elle délibéroit en ſon cœur ſi elle parleroit à ſon mari ſans l'approcher, ou ſi elle l'aborderoit pour le ſaluer & l'embraſſer.

Quand elle fut arrivée dans la salle, elle s'assit près de la muraille vis-à-vis d'Ulysse, qu'elle vit à la clarté du feu, & qui assis près d'une colomne, les yeux baissés depuis qu'il l'eut apperçue, attendoit ce que lui diroit cette vertueuse épouse. Mais elle gardoit le silence, le cœur serré de crainte & d'étonnement. Tantôt elle jettoit les yeux sur lui & sembloit le reconnoître, & tantôt elle les détournoit & le méconnoissoit, trompée par les haillons dont il étoit couvert.

Telemaque surpris de cette froideur, dont il ne pénétroit pas la cause, lui dit : Ma mere, mere » cruelle, dont le cœur est toujours » dur & insensible, pourquoi vous » tenez-vous ainsi à l'écart loin de » mon pere ? Pourquoi ne vous ap» prochez-vous pas de lui pour le » saluer & pour lui parler ? Dans

tout le monde entier trouveroit-
on une autre femme de cette du-
reté & de cette fierté, qui reçût si
froidement un mari, qui après une
absence de vingt années & des
travaux infinis, reviendroit enfin
auprès d'elle ? Non, le marbre
n'est pas si dur que votre cœur.

Mon fils, répondit la sage Pe-
nelope, je suis si saisie que je n'ai
la force ni de lui parler ni de le
regarder; mais s'il est véritable-
ment mon cher Ulysse, il lui sera
bien aisé de se faire connoître plus
sûrement; car il s'est passé entre
nous des choses secrettes, qui ne
sont connues que de nous deux.
Voilà ce qui peut me porter à le
reconnoître.

Elle dit. Ulysse se prit à sous-ri-
re, & dit à Telemaque, Mon fils,
donnez le tems à votre mere de
m'examiner & de me faire des
questions, elle ne sera pas long-

» tems ſans être déſabuſée. Elle me
» mépriſe & me méconnoît parce
» qu'elle me voit mal propre &
» couvert de méchans habits, & el-
» le ne peut s'imaginer que je ſois
» Ulyſſe; cela changera. Penſons
» préſentement comment nous
» nous tirerons de tout ceci; on voit
» tous les jours que celui qui n'a tué
» qu'un ſeul homme, un homme de
» peu de conſidération, un homme
» même qui ne laiſſe pas beaucoup
» de vengeurs après lui, eſt pour-
» tant obligé de quitter ſes parens &
» ſa patrie, & d'aller en exil; &
» nous, nous venons de mettre à
» mort les Princes les plus conſidé-
» rables d'Ithaque: penſez donc aux
» moyens dont nous pourrons nous
» ſervir pour nous mettre à couvert
» des ſuites que nous devons crain-
» dre.

» C'eſt à vous, mon pere, à y
» penſer, reprit Telemaque; car

tout le monde vous donne cette « louange, que du côté de la pru- « dence il n'y a point d'homme qui « puisse vous rien disputer. Nous « vous suivrons par-tout, & nous « sommes prêts à tout faire ; je ne « crois pas que nous manquions de « force & de courage conduits par « un homme de votre prudence & « de votre valeur. «

Je m'en vais donc vous dire ce « que je trouve de plus expedient, « reprit Ulysse, baignez-vous tous ; « après le bain prenez de beaux ha- « bits ; obligez toutes les femmes « du Palais à se parer de même, & « que le divin chantre Phemius pre- « nant sa lyre vienne en jouer ici & « nous faire danser à ses chansons, « afin que tous les voisins & tous « ceux qui passeront près du Palais « entendant ce bruit, croyent qu'il « y a ici une nôce, & que le bruit « du massacre, qui vient d'être fait «

» ne se répande pas dans la ville a-
» vant que nous ayons le tems de
» nous retirer à la campagne. Là
» nous penserons plus à loisir à exé-
» cuter les bons conseils que Jupi-
» ter nous inspirera.

Il parla ainsi, & on se met à exécuter ses ordres. Ils se baignent & prennent les habits les plus magnifiques. Toutes les femmes se parent de ce qu'elles ont de plus précieux. Le chantre Phemius prend sa lyre, & par ses divines chansons il inspire l'amour de la danse & de la musique. Le Palais retentit du bruit d'hommes & de femmes qui dansent ensemble, & qui dansent pour être entendus. Les voisins & les passans, frappés de ce grand bruit, ne manquent pas de se dire les uns aux
» autres, Voilà donc la Reine qui
» vient d'épouser un des Princes qui
» lui faisoient la cour. La malheu-

reuſe ! elle n'a pas eu le courage « de conſerver la maiſon de ſon ma- « ri juſqu'à ce qu'il fût de retour. « Voilà comme parloit tout le monde, mais tout le monde ignoroit ce qui ſe paſſoit.

Cependant Eurynome, après avoir baigné & parfumé Ulyſſe, lui préſente de magnifiques habits, & Minerve lui donne un éclat extraordinaire de beauté & de bonne mine, le fait paroître plus grand & plus majeſtueux, & lui rend ſes grands & beaux cheveux qui friſés par groſſes boucles, ombragent ſes épaules; comme un habile ouvrier, que Vulcain & Minerve ont inſtruit dans ſon art, mêle l'or avec l'argent, & en fait un ouvrage très-gracieux, de même Minerve releve la bonne mine d'Ulyſſe par une grace merveilleuſe qu'elle donne à ſa tête, & qu'elle répand

ſur toute ſa perſonne. Il ſort de la chambre du bain ſemblable à un des Immortels, & va s'aſſeoir vis-à-vis de la Reine à qui il parle en ces termes :

» Princeſſe, les Dieux vous ont » donné un cœur plus fier & plus » dur qu'à toutes les autres femmes. » En trouveroit-on encore une qui » reçût ſi froidement ſon mari reve- » nu auprès d'elle après vingt an- » nées d'abſence & après tant de » peines & de travaux ? En même tems adreſſant la parole à Eury- » clée, il lui dit : Euryclée, dreſſez- » moi un lit, afin que j'aille gouter » quelque repos ; le cœur de la Rei- » ne eſt un cœur de fer que rien ne » peut amolir.

» Penelope lui répond, Prince, » ce n'eſt ni fierté ni mépris ; mais » auſſi je ne me laiſſe point éblouir » par tout ce qui me parle en votre » faveur. Je me ſouviens très-bien » comment vous étiez quand vous

« vous embarquâtes sur vos vaisseaux pour aller à Troye, vous me paroissez le même aujourd'hui; mais je ne me fie pas encore assez à mes yeux, & la fidélité que je dois à mon mari & ce que je me dois à moi-même, demandent les plus exactes précautions & les sûretés les plus grandes. Mais, Euryclée, allez, faites porter hors de la chambre de mon mari le lit qu'il s'est fait lui-même, garnissez-le de tout ce que nous avons de meilleur & de plus beau, afin qu'il aille se coucher.

Elle parla de la sorte pour éprouver son mari. Ulysse, qui le connut, profita de cette ouverture pour éclaircir tous les doutes de la Reine, & pour ne lui laisser aucun scrupule dans l'esprit: Princesse, lui dit-il, d'un ton de colère, vous venez de dire là une chose qui m'afflige. Qui est-ce qui

» pourroit porter hors de ma cham-
» bre le lit que je me suis fait ? Cela
» seroit bien difficile, à moins qu'un
» Dieu ne s'en mêlât ; car les Dieux
» peuvent tout, mais pour les hom-
» mes, il n'y en a point, quelque
» fort qu'il soit, qui puisse le chan-
» ger de place. Et en voici une gran-
» de preuve. C'est un lit que j'ai
» pris plaisir à faire moi-même. Il y
» avoit dans ma cour un bel olivier
» de la grosseur d'une grosse colom-
» ne. Je fis bâtir tout autour une
» chambre à coucher ; quand elle
» fut achevée, je coupai les bran-
» ches de l'olivier, & après avoir
» scié le tronc à une certaine hau-
» teur, j'accommodai le pied, je
» l'applanis pour en faire le bois de
» lit, je le perçai d'espace en espa-
» ce, & quand cela fut fait, pour
» l'enrichir je prodiguai l'or, l'ar-
» gent & l'yvoire ; je tendis au des-
» sous des sangles faites de bandes

de cuir de bœuf teintes en pour- «
pre, & ses pieds tiennent au plan- «
cher. Voilà de bons indices, que «
je vous donne. Je ne sai si on a laissé «
sé ce lit dans ma chambre, ou si «
on à scié les pieds pour le déta- «
cher du plancher & pour le por- «
ter ailleurs. «

A ces mots la Reine tomba presque évanouie, les genoux & le cœur lui manquent, elle ne peut se soutenir; elle ne doute plus que ce ne soit son cher Ulysse; enfin revenue de sa foiblesse, elle court «
à lui le visage baigné de pleurs, «
& en l'embrassant avec toutes les «
marques d'une veritable tendresse, elle lui dit: Mon cher Ulysse, «
ne soyez point fâché contre moi; «
vous surpassez tous les hommes «
en prudence, & les Dieux ont «
voulu épuiser sur nous tous les «
traits de leur colere, en nous ac- «
cablant de maux; ils nous ont en- «

» vié le bonheur de vivre toujours
» ensemble, de jouir ensemble de
» nôtre jeunesse, & de parvenir en-
» semble à la derniere vieillesse sans
» nous être jamais quittés. Ne soyez
» donc point irrité contre moi, &
» ne me reprochez pas que je ne
» vous ai pas donné des marques de
» mon amour dès le moment que je
» vous ai vû. Depuis vôtre départ
» j'ai été dans une apprehension
» continuelle que quelqu'un ne vînt
» me surprendre par des apparences
» trompeuses, comme il n'y a que
» trop d'hommes qui ne cherchent
» qu'à nous abuser. Combien d'e-
» xemples de ces surprises! Helene
» même, quoique fille de Jupiter,
» ne fut-elle pas trompée? Jamais
» elle n'auroit reçu dans sa couche
» cet étranger, si elle avoit prévû
» que la Grece entiere prendroit les
» armes pour aller l'enlever à son
» ravisseur, & pour la ramener dans
le

le Palais de son mari. Mais une «
Déesse, dont on ne sauroit trop se «
défier, l'a portée à commettre cet- «
te action indigne; & elle n'envi- «
sagea pas les suites funestes que «
devoit avoir cette passion honteu- «
se, qui a été la source de tous nos «
malheurs. Présentement que vous «
me donnez des preuves si fortes «
en parlant de notre lit, de ce lit «
qui n'est connu que de vous & de «
moi & d'Actoris, que mon pere «
mit auprès de moi quand il m'en- «
voya dans vos Etats, & qui étoit «
celle de mes femmes qui avoit «
soin de l'appartement où il est & «
qui en gardoit les portes, ces «
preuves sont si évidentes, que «
mon cœur, quelque dur & inflé- «
xible qu'il soit, ne peut s'empê- «
cher de se rendre, & d'être entie- «
rement convaincu que vous êtes «
mon cher Ulysse que je pleure «
depuis si longtems. «

Ces paroles attendrirent Ulysse, il pleura de joie d'avoir une femme si charmante & si pleine de prudence & de vertu. Comme au milieu d'un naufrage la terre paroît agréable aux matelots, dont Neptune a brisé le vaisseau dans la haute mer, en excitant contre eux les vents & les vagues, le plus grand nombre après avoir longtems lutté contre la fureur des flots est englouti dans les abîmes, le reste couvert d'algue & d'écume a beaucoup de peine à se sauver, & ceux qui ont le bonheur de gagner le rivage, l'embrassent avec grand plaisir, tel & plus agréable encore Ulysse paroît à Penelope, cette chaste épouse ne peut se rassasier d'embrasser son cher mari, elle le serre avec ses beaux bras sans pouvoir le quitter, & Ulysse répond à ces marques d'amour avec toutes les marques

de la plus grande tendresse. L'Aurore, en venant chasser les flambeaux de la nuit, les auroit trouvés en cet état, si Minerve ne l'eût retardée. Cette Déesse retint la Nuit à la fin de sa course, & empêcha l'Aurore d'atteler à son char ses brillans coursiers, Lampus & Phaëton, & de sortir de l'océan pour annoncer la lumiere aux hommes. Ulysse prenant la parole, dit: Penelope, nous ne sommes pas encore à la fin de tous « nos travaux. Il m'en reste un à es- « suyer, & c'est le plus long & le « plus difficile, comme Tiresias me « le déclara le jour que je descendis « dans le ténébreux Palais de Plu- « ton pour consulter ce devin sur les « moyens de retourner dans ma pa- « trie & d'y ramener mes Compa- « gnons. Mais finissons cet entre- « tien, & allons oublier entre les « bras du sommeil toutes nos in- « quiétudes.

» Nous irons nous coucher quand
» il vous plaira, répondit Penelope,
» vous êtes le maître, je dois vous
» obéir, trop heureuse que les Dieux
» vous ayent enfin conduit dans vo-
» tre patrie & dans ce Palais. Mais
» puisque vous m'avez parlé de ce
» nouveau labeur que vous avez en-
» core à terminer, expliquez-le-moi,
» je vous prie; vous auriez la bonté
» de m'en informer dans la suite, &
» j'aime mieux l'être dès à présent,
» l'incertitude ne feroit qu'augmen-
» ter mes craintes.

» Ma chere Penelope, reprit
» Ulysse, pourquoi me forcez-vous
» à vous déclarer une chose qui
» m'afflige, & qui vous affligera auf-
» si? Je vais vous la dire, puisque
» vous le voulez: Le devin m'a or-
» donné de courir encore le monde,
» & d'aller dans plusieurs villes,
» tenant dans les mains une rame,
» jusqu'à ce que j'arrive chez un

peuple qui ne connoiſſe point la « mer, qui ne mange point de ſel « dans ſes viandes, & qui n'ait ja- « mais vû ni vaiſſeaux ni rames. Et « voici le ſigne auquel il m'a dit que « je le connoîtrai : Quand un autre « voyageur venant à ma rencontre, « me dira que je porte un van ſur « mon épaule, je dois alors planter « ma rame en terre, & après avoir « fait ſur le champ un ſacrifice au « Roi Neptune d'un agneau, d'un « taureau & d'un bouc, m'en re- « tourner chez moi, & offrir des he- « catombes à tous les Immortels « qui habitent l'Olympe, ſans en « oublier un ſeul. Il a ajouté que la « mort viendroit du fond de la mer « terminer ma vie au bout d'une « longue & paiſible vieilleſſe, & « que je verrois mes peuples heu- « reux & floriſſans ; il m'aſſura que « cet oracle s'accompliroit dans « toutes ſes parties. «

» Puiſque les Dieux vous pro-
» mettent une longue vie & une
» vieilleſſe heureuſe, repartit Pene-
» lope, nous pouvons donc eſpérer
» que vous viendrez glorieuſement
» à bout de vos longs travaux.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainſi, Eurynome & Euryclée à la clarté des flambeaux préparoient leur couche. Quand elles l'eurent préparée, Euryclée alla ſe coucher dans l'appartement des femmes, & Eurynome prenant un flambeau conduiſit Ulyſſe & Penelope dans leur appartement, & les ayant éclairés, elle ſe retira. Le Roi & la Reine revirent avec une joie extrême leur ancienne couche & en remercierent les Dieux. Telemaque & les bergers ceſſerent de danſer & firent ceſſer les femmes, les renvoyerent ſe coucher, & allerent eux-mêmes gouter les douceurs du ſommeil.

Ulysse & Penelope, à qui le plaisir de se retrouver ensemble après une si longue absence, tenoit lieu de sommeil, se raconterent reciproquement leurs peines. Penelope conta à Ulysse tout ce qu'elle avoit eu à souffrir de cette insolente troupe de Poursuivans, qui pour l'amour d'elle égorgeoient tant de bœufs, consumoient ses troupeaux en festins & en sacrifices & vuidoient ses tonneaux de vin. Et Ulysse raconta à la Reine tout ce qu'il avoit fait contre les étrangers & tous les travaux qu'il avoit essuyés. Elle étoit charmée de l'entendre, & ne laissa fermer ses paupieres au sommeil qu'après qu'il eut achevé.

Il commença par la défaite des Ciconiens; il lui dit après comment il étoit arrivé dans les fertiles terres des Lotophages; il lui fit le détail des cruautés du Cy-

clope, & de la vengeance qu'il avoit tirée du meurtre de ses Compagnons, que ce monstre avoit dévorés sans misericorde; il lui raconta son arrivée chez Eole; les soins que ce Prince eut de lui; les secours qu'il lui donna pour son retour; la tempête dont il fut accueilli, & qui l'éloigna de sa route; son arrivée chez les Lestrygons; les maux que ces barbares lui firent en brûlant & brisant ses vaisseaux, & en tuant ses Compagnons; sa fuite sur le seul vaisseau qui lui resta; les caresses insidieuses de Circé, & tous les moyens qu'elle employa pour le retenir; sa descente aux Enfers pour consulter l'ame de Tiresias, & comment il y trouva ses Compagnons & vit sa mere. Il lui peignit les rivages des Sirenes, les merveilles de leurs chants, & le peril qu'il y avoit à les entendre. Il lui parla

des effroyables roches errantes, & des écueils de l'épouvantable Charybde & de Scylla, que personne n'a jamais pû approcher sans périr; de son arrivée dans l'isle de Trinacrie; de l'imprudence de ses Compagnons qui tuerent les bœufs du Soleil; de la punition que Jupiter en fit, en brisant son vaisseau d'un coup de foudre; de la mort de tous ses Compagnons qui périrent tous dans ce naufrage, & de la pitié que les Dieux eurent de lui, en le faisant aborder dans l'isle d'Ogygie; il s'étendit particulierement sur l'ardent amour que la Déesse Calypso eut pour lui; sur les efforts qu'elle fit pour le retenir & en faire son mari, en lui offrant l'immortalité, accompagnée d'une éternelle jeunesse, & sur la constante fermeté dont il refusa ses offres. Enfin il lui raconta com-

ment après tant de travaux il étoit arrivé chez les Pheaciens, qui l'honorerent comme un Dieu, & qui, après l'avoir comblé de présens, lui donnerent un vaisseau & des rameurs pour le ramener en sa patrie. Il finit là son histoire, & le sommeil vint le délasser de ses fatigues & suspendre les soins dont il étoit encore agité.

Minerve, qui veilloit toujours pour lui, ne le laissa pas trop longtems jouir des douceurs du sommeil; dès qu'elle vit que ce qu'il avoit dormi suffisoit pour réparer ses forces, elle permit à l'Aurore de sortir du sein de l'océan & de porter la lumiere aux hommes. Elle n'eut pas plutôt paru, qu'Ulysse se leva, & avant que de sortir,
» il donna cet ordre à la Reine : Ma
» femme, lui dit-il, nous avons pas-
» sé tous deux par de grandes épreu-
» ves, vous en pleurant toujours un

mari dont vous n'espériez plus le « retour, & moi en me voyant tou- « jours traversé par de nouveaux « malheurs qui m'éloignoient de « plus en plus de ma chere patrie. « Présentement, puisque la faveur « des Dieux nous a redonnés l'un à « l'autre, ayez soin de notre bien; « les troupeaux que les Poursuivans « ont consumés, seront remplacés « avantageusement, soit par ceux « que j'irai enlever à main armée, « soit par ceux que les Grecs me « donneront de leur bon gré, jusqu'à « ce que mes parcs soient bien rem- « plis & mes bergeries bien nom- « breuses. Je m'en vais voir mon « pere à sa maison de campagne où « mon absence le tient encore plon- « gé dans une cruelle affliction. Voi- « ci le seul ordre que je vous donne, « quoique votre prudence, qui « m'est connue, pourroit me dis- « penser de le donner : le soleil «

„ n'aura pas plutôt commencé à
„ monter sur l'horison, que le bruit
„ du carnage que j'ai fait des Pour-
„ suivans sera répandu dans toute
„ la ville : montez donc dans vô-
„ tre appartement avec vos fem-
„ mes ; ne parlez à personne, & ne
„ vous laissez voir à qui que ce
„ soit.

En finissant ces mots, il prend ses armes, fait lever Telemaque & les deux pasteurs, & leur ordonne de s'armer. Ils obéirent dans le moment, & dès qu'ils furent armés ils ouvrirent les portes & sortirent, Ulysse marchant à leur tête.

Le jour commençoit déja à répandre sa lumiere, Minerve les couvrit d'un nuage épais, & les fit sortir de la ville sans que personne les apperçût.

REMARQUES SUR L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE XXIII.

Page 299. ULysse est enfin revenu, il est dans son Palais] Elle ne se contente pas de dire qu'Ulysse est revenu, elle ajoute qu'il est dans son Palais ; car, comme dit Eustathe, plusieurs Princes sont revenus dans leurs Etats sans avoir revû leur Palais, comme Agamemnon, qui de retour dans sa patrie, fut assassiné avant que d'avoir revû sa maison. Euryclée ne s'amuse pas à faire un long discours à Penelope ; car outre qu'elle parle à une personne endormie, elle ne doit dire que le fait le plus briévement qu'il est possible, le reste ne feroit que languir.

Il dépend d'eux de rendre folle la personne du monde la plus sensée, & de la plus insensée d'en faire une sage] Penelope, comme une Princesse bien élevée, connoît la grande étendue du pouvoir de Dieu ; elle sait qu'il est le maître de l'esprit des hommes, & qu'il le donne & qu'il l'ôte comme il lui

plaît. Dans l'Ecriture sainte Dieu est appellé *Deus spirituum universæ carnis.* Et ce titre lui appartient autant par rapport à l'esprit, que par rapport à la vie des hommes dont il dispose également.

Je n'ai point encore dormi d'un sommeil si profond & si tranquille] Ce sommeil si profond & si tranquille est pour détruire les raisons qu'on pourroit tirer du peu de vraisemblance qu'il y a que Penelope n'ait pas été éveillée par le grand bruit qu'on a fait pendant le combat, & par les cris des mourans & des blessés, & si elle n'en a rien entendu, à plus forte raison les voisins, étant plus éloignés, ont-ils pû n'en rien entendre. Homere sauve toujours les vraisemblances, & fonde tout ce qu'il avance dans ses fictions. C'est une Remarque d'Eustathe.

Page 297. *Penelope ouvre son cœur à la joie*] Cette Princesse n'est pas encore persuadée ; elle ne laisse pas de sentir quelque joie, & elle se leve pour aller s'éclaircir de la vérité d'un si grand événement ; car ce seroit une indifférence trop grande si elle se tenoit là sans mouvement à une nouvelle si importante.

Comment a-t-il pû seul se défaire de tous ces insolens] Voilà la grande raison de douter ; car cela n'est pas dans la vraisemblance. Le doute de Penelope excuse & justifie le doute du Lecteur ; mais l'un & l'autre cederont aux témoignages sensibles qui vont

ſuivre, on va voir les cadavres, & Ulyſſe ſera reconnu. Il n'y a rien d'impoſſible à un homme dont Dieu fortifie le bras.

Page 278. *Ulyſſe eſt de retour plein de vie; il eſt dans le Palais; il vous retrouve, il retrouve ſon fils, & il a tiré une vengeance éclatante*] Homere raſſemble ici en trois vers tout ce qu'il y a d'heureux dans le retour d'Ulyſſe.

Page 299. *Que l'excès de votre joie ne vous faſſe pas groſſir nos ſuccès*] Penelope ne pouvant réſiſter au témoignage que lui rend Euryclée, que tous ces Princes ont été tués, croit enfin que cela eſt vrai, mais elle ne peut croire encore que ce ſoit Ulyſſe; elle s'imagine que c'eſt la joie de ce grand ſuccès qui donne à Euryclée une vanité ſi extravagante, & lui fait prendre pour Ulyſſe celui qui a exécuté un ſi grand exploit. Tout cela eſt bien conduit par dégrés avec beaucoup de ſageſſe.

Ce n'eſt point Ulyſſe, c'eſt quelqu'un des Immortels] Plus on aſſure à Pénélope que les Pourſuivans ſont morts, plus elle ſe confirme dans la penſée que ce n'eſt pas Ulyſſe. Homere tourne avec beaucoup d'art l'incrédulité de cette Princeſſe en éloge pour ce héros: & quel éloge! ce qu'il vient de faire n'eſt pas l'exploit d'un homme, mais d'un Dieu. En même tems ce Poëte guérit l'incrédulité du Lecteur qui ne ſauroit pouſſer plus loin ſa défiance.

Ils ne respectoient personne ; ils confondoient l'homme de bien avec le méchant] Je suis bien aise de voir Homere déclarer que rien ne déplaît davantage à Dieu, & n'est plus capable d'attirer sa colere, que de confondre l'homme de bien avec le méchant. De-là naissent toutes sortes d'iniquités ; cependant c'est le défaut le plus ordinaire des hommes.

Page 300. *Il a perdu la vie*] Il ne suffisoit pas de dire qu'Ulysse avoit perdu loin de la Grece toute espérance de retour ; car un homme peut fort bien avoir perdu l'espérance de retourner dans sa patrie, & vivre dans quelque pays éloigné ; c'est pourquoi, comme Eustathe l'a remarqué, elle ajoûte qu'*il a perdu la vie.* Car elle veut croire qu'Ulysse ne peut être de retour, parce qu'il est mort.

Page 301. *Quelque habile & expérimentée que vous soyez, il ne vous est pas possible de sonder & de pénétrer la conduite des Dieux*] Euryclée vient de donner à Penelope une preuve sensible qu'elle a reconnu Ulysse, c'est la cicatrice de la blessure que le sanglier lui avoit faite sur le mont Parnasse, c'étoit là une marque assez certaine & assez indubitable. Cependant Penelope ne veut pas se détromper, & elle persiste dans le sentiment que c'est quelqu'un des Dieux, & elle en donne ici la raison. Ce passage est parfaitement beau, & Eustathe en a bien connu la beauté : *Penelope*, dit-il, *repond sententieusement à l'affirmation d'Euryclée ;*

son discours est très-profond & renferme beaucoup de sens dans une proposition fort courte; car c'est comme si elle lui disoit : Vous vous en rapportez à votre attouchement, & parce que vous avez touché cette cicatrice, & que celui qui vous paroissoit Ulysse vous a empêché de parler, de ces deux signes sensibles vous tirez cette conclusion, que c'est veritablement Ulysse qui a tué les Poursuivans; mais vous ignorez que les Dieux ont le pouvoir de se manifester ainsi aux hommes & d'user de tels déguisemens. Ainsi comment savez-vous que ce n'est pas un Dieu? Pouvez-vous sonder les secrets de la providence? Ce que Penelope dit ici n'est pas seulement fondé sur ce que la Fable publioit des Dieux, mais sur ce que la vérité même rapportoit; car il ne faut pas douter que les Païens n'eussent entendu parler des prodiges que Dieu ou ses Anges avoient exécutés, en paroissant sous une forme visible. Et cela étoit si généralement reçu, qu'Euryclée ne répond rien à cette raison. Penelope, qui n'a point vû, fait douter celle qui a vû.

Et en descendant elle déliberoit en son cœur si elle parleroit à son mari sans l'approcher] Cette Princesse croit que ce n'est pas Ulysse, & que c'est quelqu'un des Immortels, mais ce n'est pas une persuasion assez forte pour ne pas laisser quelque lieu à une sorte de doute, si c'est quelqu'un des Immortels; mais aussi ce peut être Ulysse. Si c'est lui, elle doit l'approcher, lui parler, l'embrasser. Mais si ce n'est pas lui, doit-elle faire ces démarches

si contraires à l'honnêteté & à la pudeur, & qui pourroient lui être reprochées ? Rien ne marque mieux la sagesse de Penelope, & ne fait mieux voir qu'Homere connoissoit toutes les bienséances qu'une femme vertueuse doit observer. Cet endroit est très-beau & très-délicat, & il n'y a rien dans toute l'Antiquité où la sévérité des mœurs soit mieux marquée.

Page 302. *Et qui assis près d'une colonne, les yeux baissés depuis qu'il l'eut apperçue, attendoit*] Ulysse ne va pas se jetter au cou de Penelope, il ne lui parle pas même encore, mais en homme prudent il veut voir ce que fera cette femme si vertueuse, & connoissant son embarras, il ne veut ni lui faire de la peine, ni s'exposer à lui faire des caresses qu'elle rejetteroit & dont elle se tiendroit offensée.

Elle gardoit le silence, le cœur serré de crainte & d'étonnement] Nous venons de voir qu'elle déliberoit en son cœur si elle lui parleroit sans l'approcher, ou si elle l'aborderoit pour le saluer. Elle ne fait ni l'un ni l'autre ; elle ne l'approche ni ne lui parle. La surprise de voir Ulysse, & la crainte que ce ne soit pas Ulysse, lui serrent le cœur & lui ôtent l'usage de la voix. Tous ces traits sont bien naturels & bien menagés.

Telemaque surpris de cette froideur] Telemaque, qui a reconnu son pere bien certainement, & qui est bien assuré que c'est lui,

ne peut comprendre la raiſon de cette froideur de Penelope, & fait l'office de médiateur.

Page 304. *Elle me mépriſe & me méconnoît, parce qu'elle me voit mal propre*] Ulyſſe n'eſt point fâché de toutes les difficultés que Penelope fait de le reconnoître; car ce ſont autant de marques de ſa vertu.

Cela changera. Penſons préſentement comment nous nous tirerons de tout ceci] Comme cette reconnoiſſance pouvoit être longue à faire & à éclaircir, & que le tems preſſe, car il s'agit de ſe mettre en ſûreté avant que le peuple d'Ithaque ſoit informé du meurtre des Princes, Ulyſſe dont la prudence ne s'endort jamais, veut remettre la reconnoiſſance à une autre fois, & penſer avant toutes choſes à ce qu'il y a de plus preſſé.

On voit tous les jours que celui qui n'a tué qu'un ſeul homme] Ce raiſonnement eſt très-fort: ſi celui qui n'a tué qu'un ſeul homme, qu'un homme peu conſidérable, qu'un homme qui ne laiſſe pas beaucoup de gens qui s'intéreſſent à ſa mort, eſt pourtant obligé de s'enfuir & de s'exiler lui-même, de peur qu'il ne ſe trouve quelqu'un qui venge le ſang; que ne doivent pas faire ceux qui ont tué, non pas un ſeul homme, mais pluſieurs; non pas un ſimple particulier, mais des Princes qui étoient la force & l'appui de l'Etat; non pas un homme qui n'a preſque perſonne qui ait ſoin de le venger, mais des

Princes qui tiennent à tout l'Etat & qui ont une infinité de vengeurs qui ne manqueront pas de faire les pourſuites néceſſaires ? Mais, quoi ? Ulyſſe n'étoit-il pas le Roi ? Oui, mais le Roi lui-même étoit ſoumis aux loix ; d'ailleurs ce n'étoit pas un Gouvernement ſi deſpotique, qu'il n'eût à craindre le reſſentiment des principales familles dont il avoit éteint la fleur.

Penſez donc aux moyens] Ulyſſe, pour éprouver ſon fils & pour juger de ſa prudence, lui demande conſeil ſur ce qu'il eſt expédient de faire dans un ſi grand peril ; mais Telemaque eſt trop ſage pour donner d'autre conſeil que celui de ſuivre ce que ſon pere propoſera, car puiſque perſonne ne peut rien diſputer à Ulyſſe ſur la prudence, il eſt bien ſûr que le conſeil qu'il donnera ſera le meilleur.

Page 305. *Afin que tous les voiſins & tous ceux qui paſſeront près du Palais, entendant ce bruit, croyent qu'il y a une nôce*] Comme tous les Pourſuivans avoient accoûtumé de ſe retirer le ſoir du Palais & d'aller coucher chez eux, il y avoit à craindre que cette nuit on n'entrât en quelque ſoupçon ſur ce qu'on ne les verroit pas revenir, voilà pourquoi Ulyſſe a recours à ce bruit de danſe & de muſique, afin que l'on crût que c'étoit la Reine qui ſe marioit, & que la nôce retenoit les Princes & les empêchoit de s'aller coucher.

Page 306. *Avant que nous ayons le tems de nous retirer à la campagne*] Mais feront-ils plus forts à la campagne, & plus en état de réfifter à tout un peuple ému ? Oui, ils feront plus forts ; d'ailleurs cet éloignement donnera le tems à quelqu'un d'appaifer le peuple, ou d'en retenir une partie ; & en cas de néceffité, Ulyffe & fon fils auroient le moyen de gagner le port & de prendre la fuite.

Page 307. *La malheureufe ! elle n'a pas eû le courage de conferver la maifon de fon mari*] Après vingt ans d'épreuve & de patience Penelope ne laiffe pas d'être blâmée fur le premier foupçon qu'on a qu'elle fe remarie ; car le public eft fort fevere, principalement fur ce qui regarde les femmes, & il veut qu'elles ne fe relâchent jamais de tous leurs devoirs. Cette févérité feroit heureufe pour nous fi elle fervoit à nous y affermir & à nous rendre plus regulieres, comme Penelope, qui ayant toujours devant les yeux les reproches qu'elles s'attireroit fi elle penfoit à fe remarier, demeura fidéle à fon mari, même après une abfence de vingt années.

Voilà comme parloit tout le monde, mais tout le monde ignoroit ce qui fe paffoit] Homere par ce petit trait fait bien entendre ce que c'eft que la médifance & les bruits du public ; tout le monde parle, & fouvent tout le monde ne fait ce qu'il dit, parce qu'il ignore ce qui fe paffe véritablement, & qu'il ne juge que fur des apparences, qui font ordinairement fauffes.

Que Vulcain & Minerve ont instruit dans son art] Minerve pour le dessein, & Vulcain pour l'exécution. Je crois en avoir fait ailleurs une Remarque.

Page 308. *Princesse, les Dieux vous ont donné un cœur plus fier & plus dur qu'à toutes les autres femmes*] Ces reproches d'Ulysse font grand honneur à Penelope, & il dit fort bien que les Dieux lui ont donné cette fierté & cette dureté que rien n'égale. Car cette grande sagesse ne peut venir que de Dieu.

Prince, ce n'est ni fierté ni mépris, mais aussi je ne me laisse point éblouir] Ce passage paroît difficile dans le texte :

> . . . . Οὔ τ' ἄρ τι μεγαλίζομαι, οὐ δ' ἀθερίζω
> Οὐ δὲ λίην ἄγαμαι.

Οὐ μεγαλίζομαι, c'est-à-dire, *je ne suis point fiere*, je n'ai point une si grande idée de moi-même : οὐ δὲ ἀθερίζω, *je ne vous méprise point :* je ne vous regarde point comme un homme indigne de moi ; οὐδὲ λίην ἄγαμαι, & *je ne suis pas non plus éblouie*, étonnée de ce que je vois. C'est le véritable sens. Penelope explique ce qu'elle ne fait point, mais elle n'explique pas ce qu'elle fait. C'est ce qu'Eustathe a voulu dire par ces mots, ἄρσεις μὲν ἔφη ἡ γυνὴ, θέσιν δὲ οὐκ ἐπήγαγεν. *Elle nie, mais elle n'affirme point.* Or l'affirmation est qu'elle veut l'éprouver, qu'elle a peur que ses yeux ne la trompent, & qu'elle doit à

son mari & qu'elle se doit à elle-même de plus grandes précautions, & c'est ce que je me suis crû obligée de suppléer & de faire entendre; car ce passage est si beau, qu'on ne sauroit le mettre trop en jour.

Mais aussi je ne me laisse pas éblouir par tout ce qui me parle en votre faveur] Avec quel art Homere fait-il paroître toute la sagesse de Penelope pour la rendre digne de servir de modelle à toutes les femmes en pareille occasion. Ses yeux lui disent que c'est Ulysse; Euryclée a reconnu son maître, & Telemaque son pere, cependant elle se défie du rapport de ses yeux, & elle résiste au témoignage d'Euryclée & à celui de son fils. Instruite d'une infinité de surprises qui avoient été faites à des femmes, elle se retient & veut les sûretés les plus grandes. Une femme si scrupuleuse auprès d'un homme qui se dit son mari & qui est déja reconnu pour son mari, que n'a-t-elle pas dû être pour les Poursuivans? Eustathe a fort bien dit qu'*il avoit été plus facile à Ulysse de tuer ce grand nombre de Princes, que de vaincre la défiance & l'incrédulité de Penelope.*

Page 309. *Elle parla de la sorte pour éprouver son mari*] Elle vouloit voir si, sur l'ordre qu'elle donnoit de faire porter hors de la chambre d'Ulysse le lit qu'il s'étoit fait, ce prétendu Ulysse ne diroit rien qui marquât qu'il connoissoit ce lit, & qu'il savoit qu'il ne pouvoit être transporté. Mais il se présente ici une difficulté qu'Eustathe appelle *in-*

vincible, *indissoluble*, ἄπορον ἀληθῶς ἄλυτον. Penelope s'imagine que cet homme qui se dit son mari, est quelque Dieu qui a pris la figure d'Ulysse, & qui l'a si bien prise, qu'il a même conservé la cicatrice. Cela étant, comment croit-elle que ce Dieu ne saura pas tout le mystere de ce lit, & comment sur la connoissance, que ce prétendu Ulysse paroîtra en avoir, peut-elle s'assûrer que c'est là son mari ? car il n'y a que cela qui la détermine. Eustathe y répond fort mal à mon gré ; il dit que *sur le rapport de la fabrique de ce lit, Penelope ne fait pas difficulté de se rendre, parce que tout ce qu'il dit ne pouvoit être su que d'Ulysse ou d'un Dieu ; si c'est Ulysse, elle peut reconnoître son mari, elle a ce qu'elle désire ; & si c'est un Dieu, ce n'est pas une petite fortune pour elle.* C'est une très-mauvaise solution ; Penelope étoit si sage, elle étoit si fidéle à son mari, qu'elle n'auroit jamais consenti à recevoir ce prétendu Ulysse dans sa couche si elle l'avoit crû un Dieu & non pas son mari. La véritable solution est que ces Dieux inférieurs, selon la Theologie païenne, ne savoient pas tout par eux-mêmes : cela paroît par plusieurs passages des Anciens & même d'Homere. Mais cela ne sauve pas encore la difficulté ; car Penelope a beau dire dans la suite que ce lit n'étoit connu que d'Ulysse & d'elle, cela étoit impossible. Ulysse pouvoit-il avoir travaillé à ce lit sans qu'il y eût des témoins de son travail ? Or ce qui est sû de deux, de trois domestiques & même d'un seul, comment peut-on s'assurer qu'il n'est pas assez

public

public pour faire qu'un fourbe en profite ? Dans le dernier siécle on a vû sur de semblables aventures des fourbes passer pour les véritables maris, se faire reconnoître par les femmes mêmes à des choses bien plus mystérieuses & plus secretes. Les signes des reconnoissances dépendent de la volonté du Poëte ; il les choisit comme il lui plaît : mais j'avoue que je souhaiterois qu'Homere en eût imaginé un plus vraisemblable que celui de ce lit, qui ne me paroît pas digne de ce Poëme. Je suis persuadée que cet endroit est un de ceux qu'Horace a eus en vue, quand il a témoigné sa douleur de ce qu'Homere sommeilloit quelquefois. Je ne dis cela qu'avec beaucoup de défiance de mon jugement ; car il pourroit peut-être arriver que quelque savant homme me feroit voir que je me trompe. Mais je dis ce que je sens, toute prête à me dédire quand on me montrera que j'ai tort.

Page 310. *Il n'y en a point, quelque fort qu'il soit, qui ait pû le changer de place*] Car comme il tenoit au plancher, il auroit fallu le scier par les pieds, ce qui l'auroit rendu inutile ; c'est pourquoi il a dit qu'il avoit été affligé d'entendre l'ordre que Penelope vient de donner de le porter hors de sa chambre.

C'est un lit que j'ai pris plaisir à faire moi-même] Dans ces temps héroïques les Princes ne tenoient pas indigne d'eux d'apprendre des métiers. Ce qu'Ulysse dit ici de ce

lit qu'il avoit fait lui-même, sert à fonder ce qu'on lui a vû faire dans l'isle de Calypso, où il se bâtit lui-même la nacelle qui devoit le mener dans sa patrie.

Je l'ai façonné moi-même avec soin] Homere qui sentoit bien ses forces & qui connoissoit toute la richesse de sa langue, descend ici dans un détail de menuiserie que je ne puis conserver dans ma Traduction; il n'est pas possible de traduire noblement cet endroit en François. Je l'ai traduit à la lettre le mieux qu'il m'a été possible; mais la plus grande difficulté n'est pas à le traduire, c'est à l'entendre; car pour moi j'avoue que je ne conçois pas comment un pied d'olivier pouvoit être assez gros pour faire dans la surface de son tronc coupé ce que nous appellons la couchette ou le bois de lit : peut-être qu'il ne servoit que d'appui au reste. Je trouve là un grand embarras ; Eustathe ne dit rien qui puisse nous en tirer. Encore une fois je voudrois bien qu'Homere eût choisi un autre signe de reconnoissance que ce lit, qui me fait beaucoup de peine & qui en fera peut-être à d'autres.

Page 311. *Et ses pieds tiennent au plancher*] On veut que ce lit, qui tient au plancher de la chambre, ait été imaginé comme un symbole de la fidélité, de la constance & de la sûreté qui doivent regner dans la couche nuptiale, qui ne doit être connue que du mari seul, & qu'il est dit avoir été fait de bois d'olivier, parce que cet arbre est con-

ſacré à Minerve, qui eſt la Déeſſe de la chaſteté. Je ne dis pas que cette imagination ne ſoit pas heureuſe, mais je la crois pure imagination, & je ſuis perſuadée qu'Homere a tiré ceci des mœurs de ſon tems, où il y avoit apparemment des lits qui tenoient au plancher de la chambre à coucher, des lits faits de bois d'olivier, enrichis d'or, d'argent & d'yvoire.

A ces mots la Reine tomba preſque évanouie] Cette reconnoiſſance eſt très-touchante, tous les ſentimens de ſurpriſe, de joie, d'amour & d'eſtime y ſont mêlés avec beaucoup d'art, & tout cela eſt accompagné d'une apologie raiſonnée qui ne pouvoit pas déplaire à un mari.

Ne ſoyez point fâché contre moi; vous ſurpaſſez tous les hommes en prudence] C'eſt comme ſi elle lui diſoit : Puiſque vous ſurpaſſez tous les hommes en prudence, vous ne devez pas être fâché contre moi de ce que j'ai ſuivi les maximes de la prudence dans tout ce que j'ai fait & dans toutes les froideurs que je vous ai témoignées. D'ailleurs les Dieux ont voulu ajoûter encore cela à tous les maux que nous avons ſoufferts. C'eſt, à mon avis, le véritable ſens de ce paſſage, qui n'eſt pas aiſé.

Page 312. *Jamais elle n'auroit reçu dans ſa couche cet étranger ſi elle avoit prévû*] Ce paſſage a fait naître une grande diſpute entre les anciens Critiques; les uns vou-

loient suivre la ponctuation ordinaire, qui est celle que j'ai suivie, & qui est dans toutes les Editions. Et les autres vouloient mettre un point après εἰ ἤδη, de cette maniere,

Εἰ ἤδη. ὁ μιν αὖτις ἀρήϊοι υἷες Ἀχαιῶν.

Et ils expliquoient ainsi tout le passage: *Jamais elle n'auroit reçu dans sa couche cet étranger, si elle l'avoit connu. C'est pourquoi* [ὁ pour διὸ] *les belliqueux fils des Grecs devoient prendre les armes pour aller l'enlever à son ravisseur*, parce qu'elle étoit innocente ayant été trompée; car si elle avoit été coupable, elle n'auroit pas mérité d'être répetée. Ceux qui ont été de ce sentiment, ont crû qu'il falloit par-là fonder l'ancienne Tradition qui dit, que Pâris ne put jamais vaincre les froideurs d'Helene, jusqu'à ce que Venus, pour le favoriser, lui eût donné les traits de Menelas, & qu'alors Helene, trompée par cette ressemblance, répondit à sa passion. Cette métamorphose est nécessaire ici pour la justesse de l'exemple dont Penelope se sert. Et voilà ce qui a pû les déterminer. Mais pour moi je ne crois point que ce soit le sens d'Homere. Ce point après ἤδη rend ce passage très-dur & très-obscur, & ce n'est pas là le style de ce Poëte, qui est toujours naturel. Et quant à cette métamorphose, il n'avoit pas besoin de l'expliquer; car étant vraie, elle étoit publique & connue de tout le monde. Pâris surprit Helene sous la ressemblance de Menelas; mais ensuite il parut ce qu'il étoit, & elle

ne laissa pas de le suivre, *ce qu'elle n'auroit pas fait si elle avoit prévû, &c.* Homere dit ici une chose de très-bon sens, quoi qu'en disent les anciens Critiques, dont Eustathe nous rapporte la dissertation : *Jamais Helene n'auroit reçu dans sa couche cet étranger, si elle avoit prévû que la Gréce entiere prendroit les armes, &c.* En effet, jamais personne ne commettroit de ces actions infames, si on se remettoit devant les yeux les malheureuses suites qu'elles doivent avoir. Mais on est aveuglé par la passion, & on ne pense point à cet avenir si funeste. Au reste, je suis charmée de voir une Princesse aussi sage que Penelope, excuser en quelque façon la faute d'Helene, en faisant entendre qu'elle fut d'abord trompée par la ressemblance, & qu'ensuite les inspirations de Venus lui firent continuer sa faute. Ce n'est pas trop là l'ordinaire des femmes dont la conduite est sans reproche, d'excuser celles qui ont eû des foiblesses ; au contraire il semble qu'elles tirent de ces foiblesses un nouveau lustre pour leur vertu.

Page 313. *De ce lit qui n'est connu que de vous & de moi*] On voit manifestement que Penelope étoit persuadée que ce lit n'étoit connu que d'Ulysse qui l'avoit fait, & qu'un faux Ulysse, soit que ce fût un homme ou un Dieu, ne le connoissoit point. Mais comment cela étoit-il possible ? ces mots *de ce lit qui n'est connu que de vous & de moi*, renferment le véritable éloge de la couche nuptiale ; elle ne doit être connue que du

mari & de la femme, & des personnes qui les servent; la femme ne doit le faire connoître à aucun autre homme, ni le mari à aucune autre femme.

Page 314. *Tel & plus agréable encore Ulysse paroît à Penelope*] Je ne crois pas qu'il soit possible de comparer la joie qu'a Penelope d'embrasser son mari, à une plus grande joie que celle des matelots, qui au milieu d'un naufrage, où ils ont vû périr la plupart de leurs compagnons, ont le bonheur de gagner la terre. Le plaisir qu'ils ont d'embrasser le rivage, peut se sentir, mais il ne peut s'exprimer.

Page. 315. *Cette Déesse retint la Nuit à la fin de sa course*] C'est Minerve elle même, qui, pour donner plus de tems à Ulysse & à Penelope d'être ensemble, retarde la Nuit & la leur rend plus longue, comme la Fable le rapporte de la naissance d'Hercule & de celle des Muses. Minerve peut servir ainsi l'empressement d'un mari & d'une femme, qui se revoient après vingt ans d'absence; mais elle ne serviroit pas de même toute autre passion.

Et empêcha l'Aurore d'atteler à son char ses brillans coursiers, Lampus & Phaëton] Homere donne ici à l'Aurore un char à deux chevaux. Et il ne faut pas confondre ce char avec celui du Soleil. Cela doit être remarqué par les Peintres.

Page 316. *Mais puisque vous m'avez parlé de ce nouveau labeur*] Il n'auroit pas été honnête que Penelope, ayant entendu parler d'un nouveau danger auquel Ulysse devoit encore s'exposer, elle n'eût pas voulu en être informée avant toutes choses; sa tendresse en devoit être allarmée, & le Poëte auroit fait une grande faute contre la bienséance, si elle avoit différé à s'en instruire. Homere ne manque jamais à ce que la nature demande & qui est décent.

Le devin m'a ordonné de courir encore le monde, & d'aller dans plusieurs villes, tenant dans les mains une rame] C'est ce que nous avons vû dans le XI. Livre. On peut voir là les Remarques.

Page 318. *Puisque les Dieux vous promettent une longue vie & une vieillesse heureuse*] Il faut admirer ici le courage de Penelope sur la menace d'une seconde absence d'Ulysse, dans le moment même qu'elle le reçoit; elle est allarmée, elle est inquiéte; mais dès qu'elle voit cette menace suivie de cette grande promesse que les Dieux ont faite à Ulysse d'une longue vie & d'une vieillesse heureuse, elle se console sur l'heure, & non-seulement elle se console, mais elle console & encourage même son mari. Cela est bien éloigné des foiblesses que d'autres femmes auroient témoignées dans cette occasion.

Le Roi & la Reine revirent avec une joie extrême leur ancienne couche, & en re-

mercierent les Dieux] Didyme nous apprend qu'Ariſtarque & Ariſtophane le Grammairien finiſſoient ici l'Odyſſée. Et ſur cela voici la Remarque d'Euſtathe ; je la rapporte entiere, parce que c'eſt un point de critique très-important qu'il faut éclaircir ; car je vois qu'il a preſque entraîné de ſavans hommes, & leur a fait douter que cette fin de l'Odyſſée fût veritablement d'Homere. Caſaubon lui-même dans quelqu'une de ſes Remarques ſur Strabon, en parlant du XXIV. Livre de l'Odyſſée, dit : *S'il eſt vrai que ce Livre ſoit de lui.* C'eſt ce que nous allons examiner. *Il faut ſavoir*, dit Euſtathe, *que ſelon le rapport des Anciens, Ariſtarque & Ariſtophane le Grammairien, qui étoient les coryphées des Grammairiens de ce tems-là, finiſſent l'Odyſſée à ce vers* ἀσπάσιοι, &c. Le Roi & la Reine revirent avec une extrême joie, &c. *& tiennent la fin de ce Livre & le Livre ſuivant pour ſuppoſés. Ceux qui combattent leur ſentiment, diſent qu'en finiſſant là l'Odyſſée, on retranche beaucoup de choſes très-importantes ; comme, par exemple, la récapitulation ſommaire de tout ce qui a précédé, & comme l'abregé hiſtorique de toute l'Odyſſée. Et, ce qui eſt encore plus important, la reconnoiſſance d'Ulyſſe par Laërte ſon pere, & les fictions admirables que ce Livre étale, & pluſieurs autres choſes qui ne ſont pas moins conſidérables. Que ſi, parce qu'au commencement du dernier Livre, il y a des choſes qui ne paroiſſent pas du ſujet, c'eſt une raiſon ſuffiſante pour les retrancher, par la même raiſon on pourra*

reduire & abreger tout ce Poëme, en retranchant du milieu toutes les choses fabuleuses & incroyables qui ont été dites dans l'isle des Phéaciens. On pourroit prétendre qu'Aristarque & Aristophane n'ont pas voulu dire par cette critique que le Livre entier de l'Odyssée finissoit à ce vers, mais peut-être que là finissoit ce qu'il y avoit de plus important & de plus nécessaire. Voilà la critique, & la réponse qu'Eustathe y a faite. Je ne suis contente ni de l'une ni de l'autre. La critique est fausse, & il paroît que ceux qui l'ont faite n'étoient pas bien instruits de la nature du Poëme Epique ; & la réponse est foible & n'est pas tirée du fond de la nature de ce Poëme, dont il falloit être bien instruit pour répondre fortement & solidement. Ceux qui diroient que le Poëme de l'Iliade doit finir lorsqu'Achille, étant appaisé, a rendu à Priam le corps d'Hector, & que tout ce qui est dit de l'observation de la treve & la description des funerailles d'Hector n'est pas du sujet, & qu'il a été ajoûté par une main étrangere, auroient autant de raison qu'Aristarque & qu'Aristophane. J'ai déja répondu à ce faux scrupule dans ma derniere Remarque sur l'Iliade ; c'est ici la même chose, & la réponse doit être tirée de même de la différence qu'il y a entre le dénoûment de l'action & l'achevement de l'action ; le dernier est proprement la suite & la fin de l'autre. Le sujet du Poëme de l'Odyssée n'est pas seulement le retour d'Ulysse dans sa maison, mais le retour d'Ulysse rétabli dans son Palais, reconnu de toute sa famille, & en

paisible possession de ses Etats, de sorte que l'Odyssée ne finit que par la paix rétablie dans Ithaque. Comment a-t-on pû s'imaginer que ce Poëme étoit fini à ce vers ? Le Poëte auroit fait une faute considérable, & auroit laissé son ouvrage imparfait; car il est obligé par son sujet de nous faire voir Ulysse reconnu par son pere, & il ne doit pas nous laisser dans l'incertitude de ce qui arrivera du ressentiment de tant de familles considérables dont les Princes avoient été tués, après que le bruit de ce meurtre sera répandu. Car il a même excité sur cela notre curiosité, lorsqu'il a fait dire à Ulysse dans ce même Livre, *Afin que le bruit de ce massacre ne se répande pas dans la ville avant que nous ayons le tems de nous retirer à la campagne. Là nous penserons plus à loisir à exécuter les bons conseils que Jupiter nous inspirera.* Ces paroles font entendre clairement que cette fuite est une partie du sujet du Poëme, & si bien partie, que si elle manquoit, on seroit forcé de croire, ou qu'Homere n'auroit pas eû le tems de l'achever, ou que cette fin auroit été perdue. En un mot Ulysse de retour dans son Palais & reconnu par sa femme, est le dénoûment de l'action, & le reste en est l'achevement; car le commencement de l'action de l'Odyssée est ce qui arrive lorsqu'au sortir de Troye il prend le chemin d'Ithaque; le milieu comprend tous les malheurs qu'il a à soutenir, & tous les désordres de son Etat; & la fin est le rétablissement de ce Héros dans la paisible possession de son Royaume, où il est reconnu de son

fils, de sa femme, de son pere & de ses domestiques. Le Poëte auroit fort mal fini s'il en étoit demeuré à la mort des Princes, ou au moment qu'Ulysse est dans son appartement avec Penelope, parce que le Lecteur avoit encore deux choses à attendre, comment il seroit reconnu par son pere, & quelle vengeance les familles & les amis de ces Princes prendroient de leurs meurtriers. Mais ce peril essuyé & tout ce peuple qui a pris les armes étant vaincu & pacifié, il n'y a plus rien à attendre, le Poëme & l'action ont toutes leurs parties, & voilà l'achevement qui finit & termine le dénoûment. Homere acheve son Odyssée, par l'accord que Minerve fait entre Ulysse & ses voisins, & la paix rétablie est l'unique achevement de ce Poëme.

Page 319. *Penelope conta à Ulysse tout ce qu'elle avoit eu à souffrir de cette insolente troupe*] Penelope a bien-tôt fini le recit de ses peines, dans l'impatience d'entendre les aventures d'Ulysse. Homere n'employe que trois vers à en faire la récapitulation, car le Lecteur est instruit. Il en use de même dans l'abregé qu'il fait des aventures d'Ulysse, il n'y employe que trente-un vers. Un plus long détail auroit ennuyé le Lecteur, qui sait tout ce qu'on lui dit.

Et Ulysse raconta à la Reine tout ce qu'il avoit fait contre les étrangers] Ulysse ne lui parle point de ce qu'il avoit fait & souffert devant Troye, parce qu'outre que ce n'est

pas la matiere de ce Poëme, Penelope avoit sans doute été informée de ce qui s'étoit passé au siége. Comment l'auroit-elle ignoré, il paroît que les Phéaciens mêmes en étoient instruits ?

Il commença par la défaite des Ciconiens] Quoique le Lecteur soit instruit, cet abregé n'est pas inutile, & Homere l'a mis par deux raisons ; la premiere pour nous faire entendre que le sujet de l'Odyssée n'est pas seulement le retour d'Ulysse à Ithaque, & le rétablissement de ses affaires, mais qu'il embrasse ses voyages, ses erreurs, tout ce qu'il a vû, tout ce qu'il a souffert, en un mot tout ce qui lui est arrivé depuis son départ de Troye, comme il nous l'a exposé dans les premiers vers de ce Poëme, & comme Aristote l'a ensuite fort bien expliqué ; & la seconde, pour nous remettre devant les yeux toute la suite des aventures de son héros ; car en enchassant ces aventures dans son Poëme, il n'a pas suivi l'ordre naturel ou historique, c'est-à-dire, l'ordre des tems, cela étoit impossible dans une si longue action, mais il a suivi l'ordre artificiel ou poëtique, c'est-à-dire, qu'il a commencé par la fin, & tout ce qui a précedé l'ouverture de son Poëme, il trouve le moyen de nous l'apprendre par des narrations dans des occasions naturelles & vraisemblables. Or ici il remet tout dans l'ordre historique, afin que nous puissions démêler d'un coup d'œil ce qui fait l'action continue & ce qu'embrasse tout le sujet, & distinguer le tems de

la durée du Poëme d'avec le tems de la durée de l'action, & c'est pour le lecteur un soulagement considérable.

Page 321. *Il s'étendit particulierement sur l'ardent amour que Calypso eut pour lui ; sur les efforts qu'elle fit pour le retenir*] C'étoit aussi l'endroit qu'Ulysse devoit le moins oublier; car c'étoit l'endroit le plus flateur pour Penelope. Mais on peut croire qu'il supprima la maniere dont il vécut avec elle pour se menager sa protection.

Page 323. *Soit par ceux que j'irai enlever à main armée*] En courant les mers, & en faisant des descentes dans les terres, selon la coûtume de ces tems-là.

Soit par ceux que les Grecs me donneront] Pour le féliciter de son heureux retour & de la défaite de ses ennemis, & pour lui en marquer leur joie. Les Princes regardoient les présens que leur faisoient leurs sujets, comme des marques glorieuses de leur estime ; c'est pourquoi il est si souvent parlé dans l'Ecriture sainte des présens que l'on faisoit aux Princes. Il est dit de Salomon : *Singuli deferebant ei munera.* 3. Reg. 10. 25. Et de Josaphat, *Et dedit omnis Juda munera Josaphat, factæque sunt ei infinitæ divitiæ & multa gloria. Et tout Juda fit des présens à Josaphat, de sorte qu'il amassa de grandes richesses, & qu'il acquit une grande gloire.* 2. Paralip. 17. 15.

Je m'en vais voir mon pere à sa maison de campagne, où mon absence le tient encore plongé dans une cruelle affliction] Cela est absolument nécessaire pour l'achevement du Poëme, comme je l'ai déja dit. Le Poëme manqueroit d'une de ses parties essentielles, si Ulysse n'étoit pas reconnu par son pere, & si la paix n'étoit pas rétablie dans Ithaque.

Page 324. *Montez donc dans votre appartement avec vos femmes ; ne parlez à personne, & ne vous laissez voir à qui que ce soit*] Il lui donne cet ordre, dit Eustathe, afin que ne paroissant pas informée de ce qui s'est passé, elle ne soit pas insultée. Mais il étoit bien difficile qu'on crût qu'elle ignoroit tout ce grand carnage qui avoit été fait la nuit dans le Palais. Cet avis d'Ulysse est donc plutôt pour empêcher qu'en se montrant, elle ne soit pas exposée au ressentiment de quelque emporté.

Et leur ordonne de s'armer] Car il prévoyoit bien qu'il seroit attaqué dans la maison de Laërte.

Le jour commençoit déjà à répandre sa lumiere] Ulysse se leve à la petite pointe du jour, lorsque l'Aurore sort de l'océan, il s'arme & fait armer son fils & ses deux pasteurs, & sort. Cela n'occupe pas beaucoup de tems ; il sort donc lorsque le jour commence à se répandre & avant que le soleil paroisse, c'est pourquoi Homere ajoute que

Minerve les couvrit d'un nuage épais. Car c'est pour dire poëtiquement qu'ils profiterent de quelque brouillard épais qui les empêchoit d'être apperçus ; car dans la saison où l'on étoit alors, c'étoit la fin de l'Automne, les brouillards sont fort ordinaires, surtout le matin.

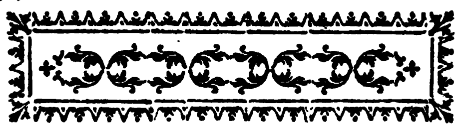


Argument du Livre XXIV.

MErcure conduit aux Enfers les ames des Princes qu'Ulysse a tués. Entretien de l'ame d'Agamemnon & de celle d'Achille. Le Poëte raconte diverses particularités de la guerre de Troye, qui n'avoient pû entrer dans l'Iliade, entre autres, la mort d'Achille, les honneurs qui lui furent rendus à ses funerailles, & le deuil des Muses autour de son lit. Entretien d'Agamemnon avec Amphimedon fils de Melanthée. Comparaison de Penelope avec Clytemnestre. Ulysse arrive à la campagne chez Laerte, qu'il trouve inconsolable de la mort de son fils. La conversation qu'ils ont ensemble, & qui augmente encore l'affliction de ce bon vieillard. Reconnoissance d'Ulysse; la joie de ce pere qui revoit son fils qu'il n'attendoit plus. Dolius, ancien serviteur de Laërte, revient du travail avec six enfans; autre reconnoissance d'Ulysse. Le peuple d'Ithaque s'assemble, donne ordre à l'enterrement des morts. Le pere d'Antinoüs excite le peuple à les venger. Le héraut Medon & le devin Halitherse tâchent de les détourner, & en retiennent la plus grande partie; les autres vont en armes pour assieger Ulysse. Ce héros arme sa petite troupe, se met à leur tête & sort au-devant de ses ennemis, qui avoient pour chef le pere d'Antinoüs. Laërte le tue, & Ulysse & son fils font un grand carnage. Minerve fait poser les armes

au peuple, & avertie de la volonté de Jupiter par la foudre qui tombe à ses pieds, elle ordonne à Ulysse de s'arrêter, & la paix est enfin retablie.





L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE XXIV.

CEPENDANT Mercure avoit assemblé les Ames des Poursuivans. Il tenoit à la main sa verge d'or avec laquelle il plonge, quand il veut, les hommes dans un profond sommeil, & les en retire de même. Il marchoit à la tête de ces Ames, comme un berger à la tête de son troupeau, & ces Ames le suivoient avec une espéce de frémissement. Comme on voit une troupe de chauvesouris voler dans le creux d'un antre avec un murmure aigu, lorsque quelqu'un les

oblige à quitter la roche où elles étoient attachées toutes ensemble ; ces Ames suivoient le Dieu de Cyllene avec un murmure tout pareil, & il les conduisoit dans les chemins ténébreux qui menent dans la nuit éternelle. Elles traverserent les flots de l'Océan passerent près de la célébre roche Leucade, entrerent par les portes du soleil dans le pays des songes, & bien-tôt elles arriverent dans la prairie d'Asphodele, où habitent les Ames, qui ne sont que les vaines images des morts. Elles trouverent dans cette prairie l'Ame d'Achille, celle de Patrocle, celle d'Antiloque & celle d'Ajax, le plus beau & le plus vaillant des Grecs après le fils de Pelée. Ces héros étoient autour du grand Achille ; l'Ame d'Agamemnon étoit venue les joindre fort triste ; elle étoit suivie des Ames de ceux

qui avoient été tués avec lui dans le Palais d'Egifthe. L'Ame d'Achille adreffant d'abord la parole à
» celle d'Agamemnon, lui dit : Fils
» d'Atrée, nous penfions que de
» tous les héros vous étiez le plus ai-
» mé du maître du tonnerre, parce
» que fur le rivage de Troye, où
» nous avons fouffert tant de peines
» & de travaux, nous vous voyions
» commander à une infinité de peu-
» ples & à un grand nombre de
» Rois. La Parque inexorable, à la-
» quelle tous les hommes font affu-
» jetis par leur naiffance, a donc
» tranché vos jours avant le tems.
» Vous auriez été plus heureux de
» périr devant les remparts de
» Troye au milieu de la gloire dont
» vous étiez environné ; car tous
» les Grecs vous auroient élevé un
» tombeau fuperbe, & vous au-
» riez laiffé une gloire immortelle
» à votre fils, au lieu que vous avez
» eu une fin très-malheureufe.

L'Ame d'Agamemnon lui répondit : Fils de Pelée, Achille « ſemblable aux Dieux, que vous ê- « tes heureux d'avoir terminé vos « jours ſur le rivage d'Ilion loin de « votre patrie ! Les plus braves des « Grecs & des Troyens furent tués « autour de vous ; environné de « monceaux de morts, vous étiez « glorieuſement étendu ſur la pouſ- « ſiere loin de votre char, & en cet « état redoutable encore aux bandes « Troyennes. Nous continuâmes le « combat toute la journée, & nous « ne nous ſerions pas retirés, ſi Jupi- « ter n'eût ſéparé les combattans par « une horrible tempête. Nous vous « retirâmes de la bataille, nous vous « portâmes ſur les vaiſſeaux, & a- « près avoir lavé votre corps avec « de l'eau tiéde & l'avoir parfumé « avec de précieuſes eſſences, nous « le plaçâmes ſur un lit funebre ; « tous les Grecs autour de ce lit «

» fondoient en larmes, & pour mar-
» que de leur deuil, ils se coupe-
» rent les cheveux. La Déesse votre
» mere ayant appris cette funeste
» nouvelle, sortit du milieu des flots
» accompagnée de ses Nymphes ;
» car les cris & les gemissemens de
» l'armée avoient pénétré le sein de
» la vaste mer, & s'étoient fait enten-
» dre dans ses plus profonds abîmes.
» Les Grecs les voyant sortir des on-
» des, furent saisis de frayeur, & ils
» auroient regagné leurs vaisseaux,
» si Nestor dont la sagesse étoit for-
» tifiée par une longue expérience,
» qui étoit savant dans les histoires
» anciennes, & dont on avoit tou-
» jours admiré les conseils, ne les
» eût retenus ; Arrêtez, leur cria-t-
» il, troupes Grecques, pourquoi
» fuyez-vous ? C'est la Déesse Thé-
» tis, c'est une mere affligée qui
» vient suivie de ses Nymphes im-
» mortelles pleurer la mort de son
» fils.

Ces mots arrêterent leur fuite. «
Les filles du vieux Nerée environ- «
nerent votre lit avec des cris la- «
mentables , & vous revêtirent «
d'habits immortels , & les neuf «
Muses firent entendre tour à tour «
leurs gemissemens & leurs plain- «
tes lugubres. Vous n'auriez pû «
trouver dans toute l'armée un seul «
des Grecs qui ne fondît en pleurs , «
si touchans étoient les regrets de «
ces divines filles de Jupiter. Pen- «
dant dix-sept jours entiers nous «
pleurâmes jour & nuit autour de «
ce lit funebre avec toutes ces «
Déesses. Le dix-huitiéme nous «
vous portâmes sur le bûcher. Nous «
égorgeâmes tout autour un nom- «
bre infini de moutons & de bœufs ; «
vous étiez couché sur le haut avec «
les habits magnifiques dont les «
Déesses vous avoient revêtu. On «
vous couvrit de graisse , on mit «
tout autour de vous quantité de «

» vaiſſeaux pleins d'huile & d'autres
» pleins de miel, & les héros de l'ar-
» mée, les uns à pied, les autres ſur
» leurs chars, firent pluſieurs fois en
» armes le tour de votre bûcher, a-
» vec un bruit qui fit retentir toute
» la plaine & les rives de l'Helleſ-
» pont. Quand les flammes de Vul-
» cain eurent achevé de vous con-
» ſumer, nous recueillîmes vos os a-
» près avoir éteint la cendre avec du
» vin, & pour les conſerver, nous
» les enveloppâmes d'une double
» graiſſe. La Déeſſe votre mere
» donna une urne d'or pour les en-
» fermer; elle dit que c'étoit un pré-
» ſent de Bacchus & un chef-d'œu-
» vre de Vulcain. Vos os ſont dans
» cette urne mêlés avec ceux de Pa-
» trocle, & dans la même urne on
» mit ſéparément ceux d'Antiloque,
» qui, après Patrocle, étoit celui de
» tous vos compagnons que vous
» honoriez le plus de votre amitié.
Toute

Toute l'armée travailla ensuite à «
vous élever à tous trois un tom- «
beau magnifique sur le rivage de «
l'Hellespont, afin qu'il soit exposé «
à la vûe de tous ceux qui navige- «
ront dans cette mer, non-seule- «
ment de notre tems, mais dans «
tous les âges. Le tombeau achevé, «
la Déesse demanda aux Dieux la «
permission de faire exécuter des «
jeux & des combats par les plus «
braves de l'armée autour de ce su- «
perbe tombeau. Pendant ma vie «
j'ai assisté aux funerailles de plu- «
sieurs héros. Dans ces occasions, «
après la mort de quelque grand «
Roi, les plus braves guerriers se «
présentent pour les jeux; mais je «
n'en ai jamais vû de si beaux ni de «
si admirables que ceux que la «
Déesse Thétis fit célébrer ce jour- «
là pour honorer vos obséques, «
& pour marquer son affliction. Il «
étoit aisé de voir que vous étiez «

» cher aux Dieux. De ſorte, divin
» Achille, que la mort même n'a
» eu aucun pouvoir ſur votre nom,
» il paſſera d'âge en âge avec votre
» gloire juſqu'à la derniere poſtérité.
» Et moi quel avantage ai-je tiré de
» mes travaux? Que me revient-il
» d'avoir terminé glorieuſement une
» ſi longue & ſi terrible guerre? Ju-
» piter a ſouffert qu'à mon retour
» j'aye peri malheureuſement, &
» que je ſois tombé dans les embû-
» ches du traître Egiſthe & de ma
» pernicieuſe femme.

Ils s'entretenoient encore de même lorſque Mercure arriva près d'eux à la tête des Ames des Pourſuivans qu'Ulyſſe avoit glorieuſement fait tomber ſous ſes coups. Achille & Agamemnon étonnés ne les virent pas plutôt, qu'ils s'avancerent au-devant d'elles. L'Ame du fils d'Atrée reconnut d'abord le fils de Melanthée, le vail-

lant Amphimedon ; car il étoit lié
avec lui par les liens de l'hospitali-
té, ayant logé chez lui dans un
voyage qu'il fit à Ithaque. Il lui
adressa le premier la parole & lui
dit : Amphimedon, quel accident «
a fait descendre dans ce séjour té- «
nébreux une si nombreuse & si flo- «
rissante jeunesse ? Il n'y a point de «
Prince qui en choisissant la fleur «
de sa ville capitale, pût assembler «
un si grand nombre de jeunes «
gens aussi bien faits & d'aussi bon- «
ne mine. Est-ce Neptune qui «
vous ayant surpris sur la vaste mer, «
vous a fait périr, en excitant con- «
tre vous ses flots & ses tempêtes ? «
Avez-vous été battus dans quel- «
que descente que vous ayez faite «
pour enlever les bœufs & les «
nombreux troupeaux de moutons «
de vos ennemis, ou devant quel- «
que ville que vous ayez attaquée «
pour la piller & pour emmener «

» les femmes captives? Répondez-
» moi, je vous prie, car je suis vo-
» tre hôte. Ne vous souvenez-vous
» pas que je fus reçû dans votre mai-
» son, lorsque j'allai à Ithaque avec
» Menelas pour presser Ulysse de
» venir avec nous à Troye? Nous
» fûmes un mois à ce voyage, &
» ce ne fut pas sans beaucoup de
» peine que nous persuadâmes Ulys-
» se de nous accompagner.

L'Ame d'Amphimedon répon-
dit: Fils d'Atrée le plus grand des
» Rois, je me souviens que mon
» pere a eu l'honneur de vous rece-
» voir chez lui, & je vais vous ra-
» conter notre malheureuse aventu-
» re & ce qui a causé notre mort.
» Longtems après le départ d'Ulys-
» se, comme on n'en avoit aucunes
» nouvelles, & qu'on le croyoit
» mort, tout ce que nous étions de
» jeunes Princes, nous nous appli-
» quâmes à faire la cour à Penelo-

pe pour parvenir à l'épouser. Cette Princesse ne rejettoit ni n'acceptoit un hymen qui lui étoit odieux, pour avoir le tems de machiner notre perte; & entre autres ruses, en voici une qu'elle imagina. Elle fit dresser dans son Palais un metier, se mit à travailler elle-même à un grand voile, & nous parla en ces termes: Jeunes Princes, qui me poursuivez en mariage depuis la mort de mon mari, moderez votre impatience, & attendez que j'aye achevé ce voile, afin que ce que j'ai filé moi-même ne soit pas perdu. Je le destine pour les funérailles du héros Laërte, quand la Parque inexorable aura tranché ses jours, pour me mettre à couvert des reproches que les femmes d'Ithaque ne manqueroient pas de me faire, si un Prince comme Laërte, un Prince si riche & que

» j'avois autant de raison de respec-
» ter & d'aimer, n'avoit pas sur son
» bûcher un voile fait de ma main.
» Elle nous parla ainsi, & nous nous
» laissâmes persuader. Pendant le
» jour elle travailloit avec beaucoup
» d'assiduité à ce voile, mais la nuit,
» dès que les flambeaux étoient allu-
» més, elle défaisoit ce qu'elle avoit
» fait le jour. Cette fraude nous fut
» cachée trois ans entiers, pendant
» lesquels elle nous remettoit d'un
» jour à l'autre; mais enfin la qua-
» triéme année venue, une de ses
» femmes, que nous avions ga-
» gnée, la trahit, & nous la surprî-
» mes qui défaisoit son ouvrage. El-
» le fut donc obligée malgré elle de
» l'achever. Mais à peine eut-elle
» ôté de dessus ce metier ce voile
» plus éclatant que le flambeau de
» la nuit, & même que celui du
» jour, qu'un Dieu jaloux fit abor-
» der Ulysse à une maison de campa-

gne qu'habitoit Eumée, intendant «
de ses troupeaux. Son fils Telema- «
que y arriva en même temps à son «
retour de Pylos. Ces deux Prin- «
ces se rendirent dans la ville après «
avoir pris ensemble des mesures «
pour nous faire tous périr. Tele- «
maque arriva le premier. Ulysse le «
suivit conduit par Eumée. Il ne «
marchoit qu'avec peine, appuyé «
sur un bâton; il n'avoit pour habit «
que de vieux haillons, & il ressem- «
bloit si parfaitement à un gueux ac- «
cablé de misere & d'années, qu'au- «
cun de nous ne put le reconnoître, «
ni même aucun de ceux qui é- «
toient plus âgés que nous, & qui «
l'avoient vû plus longtems. Il fut «
continuellement l'objet de nos «
brocards, & nous le maltraitâmes «
même en sa personne. Il souffroit «
nos railleries & nos coups avec «
beaucoup de patience. Mais après «
que Jupiter eut excité son coura- «

» ge, alors aidé par Telemaque, il
» ôta de la ſalle toutes les armes &
» les porta dans ſon appartement,
» dont il ferma ſoigneuſement les
» portes. Après quoi, par une ruſe,
» dont il étoit ſeul capable, il obli-
» gea la Reine de nous propoſer
» l'exercice de tirer la bague avec
» l'arc, exercice qui nous devoit ê-
» tre ſi funeſte, & qui fut l'occa-
» ſion & la cauſe de notre mort.
» Aucun de nous n'eut la force de
» tendre cet arc, nous en étions
» bien éloignés. On voulut enſuite
» le faire paſſer entre les mains d'U-
» lyſſe; nous nous y oppoſâmes
» tous, & nous criâmes qu'on ſe
» donnât bien garde de le lui remet-
» tre, quoi qu'il pût dire & faire;
» mais Telemaque ordonna qu'on
» le lui donnât malgré nous. Dès
» qu'Ulyſſe l'eut pris, il le tendit
» très-facilement, & de ſa fléche il
» enfila toutes les bagues. Après

cet exploit il s'empara de la por- «
te, jettant ſur nous des regards fa- «
rouches ; il verſa à ſes pieds tou- «
tes ſes fléches, & mirant d'abord «
le Roi Antinoüs, il en fit ſa pre- «
miere victime. Il tira enſuite ſur «
les autres avec un pareil ſuccès. «
Les morts s'accumuloient, & il «
étoit aiſé de voir que deux hom- «
mes ſeuls ne faiſoient pas de ſi «
grands exploits ſans le ſecours de «
quelque Dieu qui les animoit par «
ſa préſence. Bien-tôt s'abandon- «
nant à l'impetuoſité de leur cou- «
rage, ils fondirent ſur nous & fi- «
rent main-baſſe ſur tous ceux «
qu'ils rencontroient. Tout le Pa- «
lais retentiſſoit de cris & de gé- «
miſſemens des mourans & des «
bleſſés, & dans un moment tou- «
te la ſalle fut inondée de ſang. Voi- «
là, grand Agamemnon, com- «
ment nous avons tous peri. Nos «
corps ſont encore dans la cour du «

» Palais d'Ulyſſe ſans être enterrés;
» car la nouvelle de notre malheur
» n'a pas encore été portée dans nos
» maiſons, nos parens & nos amis
» n'auroient pas manqué, après a-
» voir lavé le ſang de nos bleſſures,
» de nous mettre ſur le bûcher, &
» d'honorer de leur deuil nos fu-
» nérailles; car c'eſt là le partage
» des morts.

Amphimedon n'eut pas plutôt fini, qu'Agamemnon s'écria,
» Fils de Laërte, prudent Ulyſſe,
» que vous êtes heureux d'avoir
» trouvé une femme ſi ſage & ſi ver-
» tueuſe! Quelle prudence dans
» cette fille d'Icarius! Quelle fidé-
» lité pour ſon mari! La mémoire
» de ſa vertu ne mourra jamais. Les
» Dieux feront à l'honneur de la ſa-
» ge Penelope des chants gracieux
» pour l'inſtruction des mortels, &
» elle recevra l'hommage de tous
» les ſiécles. Elle n'a pas fait com-

me la fille de Tyndare, qui a trempé ses mains parricides dans le sang de son mari. Aussi sera-t-elle éternellement le sujet de chants odieux & tragiques, & la honte, dont son nom sera à jamais couvert, rejaillira sur toutes les femmes, même sur les plus vertueuses. Ainsi s'entretenoient ces ombres dans le Royaume de Pluton sous les profonds abysmes de la terre.

Cependant Ulysse & Telemaque, qui étoient sortis de la ville avec les deux pasteurs, furent bientôt arrivés à la maison de campagne du vieux Laërte; elle consistoit en quelques piéces de terre qu'il avoit augmentées par ses soins & par son travail, & en une petite maison qu'il avoit bâtie. Tout auprès il y avoit une espéce de ferme, c'étoit un bâtiment rond où logeoient le peu qu'il avoit

de domestiques. Car il n'avoit gardé que ceux qui lui étoient nécessaires pour cultiver ses terres & son jardin. Il avoit auprès de lui une vieille femme de Sicile, qui gouvernoit sa maison, & qui avoit soin de sa vieillesse dans ce désert où il s'étoit confiné. Là Ulysse dit à son fils & à ses deux
» bergers, Allez-vous-en tous trois
» à la maison, préparez le cochon le
» plus gras pour le dîner, pendant
» que je vais me présenter à mon
» pere pour voir s'il me reconnoîtra
» après une si longue absence.

En finissant ces mots, il leur donne ses armes à emporter; ils allerent promptement dans la maison exécuter ses ordres, & Ulysse entra dans un grand verger; il n'y trouva ni Dolius ni aucun de ses enfans, ni le moindre de ses domestiques; ils étoient tous allé couper des buissons & des épines

pour raccommoder les hayes du verger, & le bon vieillard Dolius étoit à leur tête. Il trouva son pere tout seul dans le jardin, où il s'occupoit à arracher les méchantes herbes d'autour d'une jeune plante. Il étoit vêtu d'une tunique fort sale & fort usée ; il avoit à ses jambes des bottines de cuir de boeuf toutes rapiécées pour se défendre des épines. Il avoit aussi des gands fort épais pour garentir ses mains, & sa tête étoit couverte d'une espéce de casque de peau de chevre. Il nourrissoit ainsi dans cet équipage sa triste douleur.

Quand Ulysse vit son pere accablé de vieillesse & dans un abattement qui marquoit son deuil, il s'appuya contre un grand arbre & fondit en pleurs. Enfin faisant effort sur-lui même, il délibera en son coeur s'il iroit d'abord embrasser ce bon homme, lui apprendre

ſon arrivée, & lui raconter comment il étoit revenu; ou s'il l'approcheroit pour s'entretenir avec lui avant que de ſe faire connoître. Ce dernier parti lui parut le meilleur, & il voulut avoir pour un moment le plaiſir de réveiller un peu ſa douleur, afin de lui rendre enſuite ſa joie plus ſenſible. Dans ce deſſein Ulyſſe s'approche de Laërte, & comme il étoit baiſſé pour émonder ſon jeune arbre, ſon fils hauſſant la voix, lui adreſſa la parole, & lui dit: Vieillard, on voit bien que
» vous êtes un des plus habiles
» jardiniers du monde, votre jar-
» din eſt très-bien tenu; il n'y a pas
» une plante ni un quarré qui ne
» ſoit en très-bon état; vos plans de
» vigne, vos oliviers, vos poiriers,
» en un mot tous vos arbres mar-
» quent le ſoin que vous en avez.
» Mais j'oſerai vous dire, & je

vous prie de ne vous en pas fâ- «
cher, que vous avez plus soin de «
votre jardin que de vous-même. «
Vous affligez votre vieillesse, «
vous voilà tout couvert de crasse «
& de poussiere, & vous n'avez «
que de méchans habits. Ce ne «
peut être un maître qui vous tient «
si mal à cause de votre paresse; «
on voit bien à votre air que vous «
n'êtes pas né pour servir; car vous «
avez la majesté d'un Roi. Oui, «
vous ressemblez à un Roi, & un «
Roi doit gouter les douceurs d'u- «
ne vie plus convenable à sa nais- «
sance. Tous les jours, après vous «
être baigné, vous devriez vous «
mettre à table, & aller ensuite vous «
coucher dans un bon lit; voilà ce «
qui convient sur-tout à votre âge. «
Mais si la fortune injuste vous a «
réduit à cette triste servitude, di- «
tes-moi quel maître vous servez & «
pour qui vous cultivez ce jardin. «

» Dites-moi aussi, je vous prie, s'il
» est vrai que je sois dans Ithaque,
» comme me l'a assuré un homme
» que je viens de rencontrer en arri-
» vant, & qui n'a pas eû l'honnê-
» teté de s'arrêter un moment pour
» me donner des nouvelles que je
» lui demandois d'un homme de ce
» pays que j'ai autrefois reçu dans
» ma maison; je voulois savoir s'il
» est revenu & s'il est en vie, ou
» s'il est mort; car je vous dirai, &
» je vous prie de m'entendre, qu'il
» y a quelques années que je logeai
» chez moi un homme qui passoit
» dans ma patrie. De tous les hô-
» tes, que j'ai eu l'honneur de re-
» cevoir, je n'en ai jamais vû un
» comme celui-là; il se disoit d'I-
» thaque, & il se vantoit d'être fils
» de Laërte fils d'Arcesius. Il reçut
» de moi tous les bons traitemens
» qu'il pouvoit attendre d'un hôte.
» Je lui fis les présens qu'exige l'hos-

pitalité ; je lui donnai ſept talens « d'or, une urne d'argent ciſelé, « où l'ouvrier avoit repréſenté les « plus belles fleurs ; douze man- « teaux, douze tuniques, autant de « tapis & autant de voiles précieux, « & je lui fis encore préſent de qua- « tre belles eſclaves adroites à tous « les beaux ouvrages, & qu'il prit « lui-même la peine de choiſir. «

Etranger, répondit Laërte, le vi- « ſage baigné de pleurs, vous êtes « dans Ithaque, comme on vous l'a « dit ; le peuple qui l'habite eſt groſ- « ſier & inſolent. Tous vos beaux « préſens ſont perdus ; car vous ne « trouverez point en vie celui à qui « vous les avez faits. S'il étoit vi- « vant, il répondroit à votre généro- « ſité, & en vous recevant chez lui, « il tâcheroit de ne ſe laiſſer pas ſur- « paſſer en liberalité & en magnifi- « cence ; car c'eſt le devoir des hon- « nêtes gens qui ont reçu des bien- «

» faits. Mais dites-moi, je vous
» prie, ſans me rien déguiſer, com-
» bien d'années y a-t-il que vous a-
» vez logé chez vous mon fils, ce
» malheureux Prince qui n'eſt plus ?
» car éloigné de ſes amis & de ſa
» patrie, il a été, ou déchiré par les
» bêtes dans quelque campagne dé-
» ſerte, ou devoré par les poiſſons
» dans les gouffres de la mer. Sa
» mere & moi n'avons pas eu la
» conſolation de l'arroſer de nos lar-
» mes & de lui rendre les derniers
» devoirs, & ſa femme la ſage Pe-
» nelope, n'a pû le pleurer ſur ſon
» lit funébre, ni lui fermer les yeux,
» ni lui faire des funérailles honora-
» bles, ce qui eſt le dernier partage
» des morts. Mais ayez la bonté de
» m'apprendre qui vous êtes, quel
» eſt votre pays & qui ſont vos pa-
» rens, où vous avez laiſſé le vaiſ-
» ſeau ſur lequel vous êtes venu, &
» où ſont vos compagnons. Etes-

vous venu sur un vaisseau étran- «
ger pour négocier dans ce pays ? «
& votre vaisseau, après vous a- «
voir descendu sur nos côtes, s'en «
est-il retourné ? «

Je satisferai à vos demandes, «
répondit Ulysse. Je suis de la ville «
d'Alybas, où j'ai ma maison assez «
connue dans le monde, & je suis «
fils du Roi Aphidas à qui le géné- «
reux Polypemon donna la naissan- «
ce ; je m'appelle Eperitus ; j'allois «
en Sicile, mais un Dieu ennemi «
m'a écarté de ma route, & m'a fait «
relâcher sur cette côte malgré «
moi. J'ai laissé mon vaisseau à la «
rade loin de la ville. Voici la cin- «
quiéme année depuis qu'Ulysse «
arriva chez moi à son retour de «
Troye, après avoir essuyé beau- «
coup de malheurs. Quand il vou- «
lut partir, il vit à sa droite des oi- «
seaux favorables. Cet heureux au- «
gure me fit un très-grand plaisir, «

» je lui fournis avec joie les moyens
» de s'en retourner, & il partit,
» plein d'espérance; nous nous té-
» moignâmes reciproquement l'un
» à l'autre le désir que nous avions
» de nous revoir, pour cimenter
» l'hospitalité que nous avions con-
» tractée.

A ces mots Laërte est envelop-pé d'un nuage de tristesse & plongé dans une profonde douleur. Il prend de la poussiere brûlante & la jette à pleines mains sur ses cheveux blancs, en poussant de grands soupirs, & en versant des torrens de larmes. Le cœur d'Ulysse en est émû, il se sent attendri, il ne peut plus soutenir cette vûe, ni laisser son pere en cet état, il se jette à son cou, & le tenant tendrement embrassé, il
» lui dit: Mon pere, je suis celui
» que vous pleurez & dont vous de-
» mandez des nouvelles; après une

absence de vingt années entieres «
je suis de retour auprès de vous «
dans ma chere patrie. Essuyez «
donc vos larmes, & cessez vos «
soupirs. Je vous dirai tout en peu «
de mots, car le tems presse : je «
viens de tuer tous les Poursuivans «
dans mon Palais, & de me ven- «
ger de toutes les insolences & de «
toutes les injustices qu'ils y ont «
commises. «

Si vous êtes Ulysse, ce fils si «
cher, répondit Laërte, donnez- «
moi un signe certain qui me for- «
ce à vous croire. «

Vous n'avez, lui dit Ulysse, «
qu'à voir de vos yeux cette cica- «
trice de la plaie que me fit autre- «
fois un sanglier sur le mont Par- «
nasse, lorsque vous m'envoyâ- «
tes, ma mere & vous, chez mon «
grand-pere Autolycus pour rece- «
voir les présens qu'il m'avoit pro- «
mis dans un voyage qu'il fit à Itha- «

» que. Si ce ſigne ne ſuffit pas, je » vais vous montrer dans ce jardin » les arbres que vous me donnâtes » autrefois en mon particulier, lorſ- » que dans mon enfance me pro- » menant avec vous, je vous les » demandai. En me les donnant, » vous me les nommâtes tous. » Vous me donnâtes treize poiriers, » dix pommiers, quarante de vos » figuiers, & vous promîtes de » me donner cinquante rangs de » ſeps de vigne de différentes eſpé- » ces, qui lorſque l'automne venoit » étaler toutes ſes richeſſes, étoient » toujours chargés d'excellens rai- » ſins.

A ces mots le cœur & les genoux manquent à Laërte; il ſe laiſſe aller ſur ſon fils, qu'il ne peut s'empêcher de reconnoître, & il l'embraſſe; Ulyſſe le reçoit entre ſes bras, comme il étoit près de s'évanouir. Après qu'il fut un peu

revenu de cette foibleſſe, que l'excès de la joie avoit cauſée, & que le trouble de ſon eſprit fut diſſipé, il s'écria : Grand Jupiter, il « y a donc encore des Dieux dans « l'Olympe ; puiſque ces impies de « Pourſuivans ont été punis de leurs « violences & de leurs injuſtices. « Préſentement je crains que les ha- « bitans d'Ithaque ne viennent nous « aſſieger, & qu'ils ne dépêchent « des couriers dans toutes les villes « de Cephalenie pour exciter les « peuples & les appeller à leur ſe- « cours. «

Ne craignez rien, répondit Ulyſ- « ſe, & chaſſez toutes ces penſées « de votre eſprit ; tout ira bien. « Mais allons dans la maiſon où j'ai « déja envoyé Telemaque avec Eu- « mée & Philœtius pour préparer « le dîner. «

En parlant ainſi ils ſortent du jardin, & prennent le chemin de

la maiſon. En y entrant ils trouvent Telemaque & les deux paſteurs qui préparoient les viandes & qui mêloient le vin dans une urne. L'eſclave Sicilienne baigne ſon maître Laërte, le parfume d'eſſence & lui donne un habit magnifique pour honorer ce grand jour, & la Déeſſe Minerve prend ſoin de relever la bonne mine de ce vieillard ; elle le fait paroître plus grand & lui donne plus d'embonpoint. Quand il ſortit de la chambre du bain, ſon fils fut étonné de le voir ſi différent de ce qu'il étoit auparavant ; il ne pouvoit ſe laſſer de l'admirer ; car il reſſembloit à un des Immortels, & il lui témoigna ſa ſurpriſe en ces termes : Mon pere, il faut que les
» Dieux ayent fait le merveilleux
» changement que je vois en votre
» perſonne, c'eſt une marque viſi-
» ble que vous leur êtes cher.

Mon

Mon fils, reprit le ſage Laërte, «
plût à Jupiter, à Minerve & à «
Apollon que je fuſſe encore tel «
que j'étois lorſqu'à la tête des Ce- «
phaleniens je pris la belle ville de «
Nerice ſur les côtes du continent «
de l'Acarnanie, & que j'euſſe pû «
me trouver avec mes armes au «
combat que vous donnâtes hier «
contre les Pourſuivans! Vous au- «
riez été ravi de voir avec quelle «
force & quelle ardeur j'aurois «
ſecondé votre courage. «

Pendant qu'ils s'entretenoient ainſi, on acheva de préparer le dîner, & comme on étoit prêt à ſe mettre à table, Dolius arriva du travail avec ſes enfans; l'eſclave Sicilienne, leur mere, qui les avoit nourris, & qui avoit grand ſoin du bon homme Dolius, depuis que la vieilleſſe l'avoit accueilli, étoit allée elle-même les appeller. Dès qu'ils furent en-

trés, & qu'ils eurent vû & reconnu Ulysse, ils furent dans un étonnement qui les rendit immobiles. Mais Ulysse les voyant en cet état, les réveilla par ses paroles
» pleines de douceur : Bon hom-
» me, dit-il à Dolius, mettez-vous
» à table avec nous, & revenez de
» votre surprise; il y a longtems que
» la faim nous presse de nous met-
» tre à table, nous n'attendions que
» vous.

Dolius n'eut pas plutôt entendu ces paroles, qu'il court à son maître les bras ouverts, & lui prenant la main, il la baise, & après les premiers transports de sa joie,
» ce serviteur fidéle s'écrie : Cher
» Prince, puisque vous êtes enfin
» revenu selon nos désirs & contre
» notre esperance, & que les Dieux
» eux-mêmes ont pris soin de vous
» ramener, que ce retour soit aussi
» heureux qu'il nous est agréable,

& que ces mêmes Dieux vous «
comblent de toutes ſortes de proſ- «
pérités. Mais permettez-moi de «
vous demander ſi Penelope eſt dé- «
ja informée que vous êtes ici, ou «
ſi nous lui enverrons annoncer «
une ſi bonne nouvelle. «

Bon homme, repartit Ulyſſe, «
Penelope ſait mon arrivée, n'ayez «
ſur cela aucun ſouci, & que rien «
ne vous faſſe de la peine. Il dit, & «
Dolius s'aſſied: ſes enfans s'approchant d'Ulyſſe, lui rendent leurs reſpects, & s'aſſeyent près de leur pere.

Cependant la Renommée avoit annoncé dans toute la ville la défaite entiere des Pourſuivans & leur funeſte ſort. A cette nouvelle, le peuple s'aſſemble, & vient en foule devant le Palais d'Ulyſſe avec des cris horribles & d'effroyables gémiſſemens. On emporte les morts. Ceux d'Ithaque ſont

enterrés par leurs parens, & ceux qui étoient des isles voisines, on les donne à des mariniers pour les transporter sur leurs barques chacun dans leur pays, afin qu'on leur rende les devoirs de la sépulture. Après quoi ils se rendent tous à une assemblée, accablés de douleur.

Quand ils furent tous assemblés & que chacun fut placé, Eupeïthès, inconsolable de la mort de son fils Antinoüs, qui avoit été la premiere victime d'Ulysse, se leva, & le visage baigné de larmes, il dit : Mes amis, quel
» horrible carnage Ulysse vient-il
» de faire des Grecs ! A son départ
» il a emmené nos meilleurs vais-
» seaux & l'élite de notre plus bra-
» ve jeunesse, & il a perdu toute
» cette belle jeunesse & tous nos
» vaisseaux. Non content de nous a-
» voir causé toutes ces pertes, à son

retour il a tué tous les plus braves des Cephaleniens. Dépêchons donc, avant qu'il ait le tems de se retirer à Pylos, ou en Elide chez les Epéens, allons l'attaquer & le punir, l'occasion presse; si nous le laissons échapper, nous passerons toute notre vie dans l'humiliation, nous n'oserons lever la tête, & nous serons l'opprobre des hommes jusqu'à la derniere postérité; car voilà une honte qui ne sera jamais effacée. Pour moi, si nous ne vengeons la mort de nos enfans & de nos freres, je ne puis plus souffrir la vie, & je prie les Dieux de me faire descendre dans les Enfers. Mais allons, marchons tout à l'heure, de peur que la mer ne les dérobe à notre ressentiment.

Il accompagna ces paroles d'un torrent de pleurs, & les Grecs touchés de compassion ne respi-

» nous mener, de peur qu'il n'arri-
» ve à quelqu'un quelque grand
» malheur qu'il se sera attiré lui-
» même.

Il parla ainsi, & plus de la moitié du peuple effrayé de ses menaces se retira avec de grands cris. Le reste demeura dans le lieu de l'assemblée, ne voulant ni croire à la déclaration de Medon, ni suivre les avis d'Halitherse, & donnant aveuglément dans la passion d'Eupeïthes. Ils courent aux armes, & après s'être armés, ils s'assemblent en foule devant les murailles de la ville; Eupeïthes transporté par son ressentiment, se met à leur tête. Il pensoit aller venger son fils, mais au lieu de le venger il alloit le suivre.

Dans ce moment Minerve s'adressa à Jupiter, & lui parla ain-
» si : Pere des Dieux & des hom-
» mes, le plus grand de tous les

Immortels, permettez-moi de «
vous interroger, & daignez me «
déclarer ce que vous avez réso- «
lu de faire. Allez-vous encore ex- «
citer une guerre pernicieuse & «
de nouveaux combats? Ou vou- «
lez-vous faire naître l'amitié & la «
paix parmi ce peuple? «

Ma fille, répondit le maître du «
tonnerre, pourquoi me faites- «
vous cette demande? N'est-ce «
pas vous-même qui avez conduit «
toute cette grande affaire, afin «
qu'Ulysse à son retour pût se ven- «
ger des Poursuivans? Faites tout «
ce que vous voudrez, je vous «
dirai seulement ce que je juge le «
plus à propos: Puisqu'Ulysse a «
puni ces Princes & qu'il est satis- «
fait, qu'on mette bas les armes, «
qu'on fasse la paix, & qu'on la «
confirme par des sermens; qu'U- «
lysse & sa postérité regnent à ja- «
mais dans Ithaque, & nous de- «

» notre côté inspirons un oubli gé-
» néral du meurtre des fils & des
» freres ; que l'amitié & l'union
» soient rétablies comme aupara-
» vant, & que l'abondance & la
» paix consolent de toutes les mi-
» seres passées.

Par ces paroles Jupiter excita Minerve, qui étoit déja disposée à faire finir ces malheurs. Elle s'élance aussi-tôt des sommets de l'Olympe pour l'exécution de ses desseins.

Après que les trois Princes & leurs bergers eurent achevé leur repas, Ulysse prenant la parole
» leur dit : Que quelqu'un sorte
» pour voir si nos ennemis ne pa-
» roissent point. Un des fils de Dolius sortit en même tems ; il eut à peine passé le seuil de la porte, qu'il vit les ennemis déja fort près ; & d'abord, s'adressant à
» Ulysse, il cria ; Voilà les enne-

mis sur nous, prenons promptement les armes. «

Il dit, & toute la maison s'arme aussi-tôt, Ulysse, Telemaque, Eumée, Philœtius, six fils de Dolius. Laërte & Dolius prirent aussi les armes, quoiqu'accablés par le poids des ans, mais la nécessité les rendoit soldats & réveilloit leur courage. Dès qu'ils furent armés, ils ouvrent les portes & sortent fierement; Ulysse marche à leur tête; Minerve s'approche de lui sous la figure de Mentor; Ulysse voyant cette Déesse, eut une joie qui éclata dans ses yeux, & se tournant vers Telemaque, il lui dit: Mon « fils, voici une de ces occasions « où les braves se distinguent & pa- « roissent ce qu'ils sont; ne desho- « norez pas vos ancêtres, dont la « valeur est célébre dans tout l'uni- « vers. «

» Mon pere, répondit Telemaque, vous allez voir tout à l'heure que je ne vous ferai point rougir ni vous ni Laërte, & que vous reconnoîtrez votre sang.

Laërte ravi d'entendre ces paroles pleines d'une fierté si noble, s'écrie : Grands Dieux, quel » jour pour moi ! quelle joie ! je voi » de mes yeux mon fils & mon petit-fils disputer de valeur, & se » montrer à l'envi dignes de leur » naissance.

La Déesse s'approche en même tems de ce vénérable vieillard, » & lui dit : Fils d'Arcesius, vous » qui êtes le plus cher de mes compagnons, faites vos prieres à Minerve & à Jupiter, & lancez votre pique.

En finissant ces mots elle lui inspire une force extraordinaire ; il fait sa priere à cette Déesse & à Jupiter, & lance sa pique qui

va donner d'une extrême roideur au milieu du casque d'Eupeïthes. Ce casque ne peut soutenir le coup ; l'airain mortel le perce & brise le crâne d'Eupeïthes ; ce vieillard tombe mort à la tête de ses troupes, & le bruit de ses armes retentit au loin. Alors Ulysse & son généreux fils se jettent sur les premiers rangs, les rompent, & à coups d'épées & de piques ils sement le champ de bataille de morts. Il ne seroit pas échappé un seul de ces rebelles, si la fille de Jupiter n'eût élevé sa voix & retenu toutes ces troupes : Peuples d'Ithaque, s'écria-t-elle, « mettez bas les armes pour épar- « gner votre sang, & que le combat « finisse.

Ainsi parla Minerve, & le peuple est saisi d'une frayeur si grande, que les armes lui tombent des mains ; dans un moment la terre

en eſt ſemée au cri de la Déeſſe, & ces mutins, pour ſauver leur vie, reprennent le chemin de la ville. Ulyſſe, en jettant des cris effroyables, vole après eux avec la rapidité d'une aigle. Alors Jupiter lance ſa foudre embraſée, qui va tomber aux pieds de ſa fille. A ce terrible ſignal la Déeſſe connut la volonté de ſon pere, elle adreſſe la parole à Ulyſſe, & lui
» dit : Fils de Laërte, prudent Ulyſ-
» ſe, ceſſez le combat, & n'attirez
» pas ſur vous le couroux du fils de
» Saturne. Ulyſſe obéit à la voix de Minerve, le cœur rempli de joie de la conſtante protection dont elle l'honoroit. Bien-tôt après, cette Déeſſe continuant d'emprunter la figure & la voix du ſage Mentor, cimenta la paix entre le Roi & ſes peuples par les ſacrifices & les fermens accoutumés.

REMARQUES SUR L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE XXIV.

Page 354. CEpendant Mercure avoit assemblé les Ames des Poursuivans] Didyme nous apprend ici les raisons sur lesquelles Aristarque se croyoit fondé à rejetter ce Livre. Après avoir démontré, comme j'ai fait, que ce dernier Livre est une partie nécessaire de l'Odyssée, puisqu'il fait l'achevement de l'action qui en est le sujet, je pourrois me dispenser de les rapporter. Mais il ne suffit pas d'établir que ce Livre est une partie nécessaire, il faut encore répondre à toutes les critiques, afin de ne laisser aucun doute qu'Homere n'en soit l'Auteur. Ces raisons sont donc qu'on ne voit qu'ici Mercure faire la fonction de conduire les ames dans les Enfers, & qu'il ne paroît pas que du tems d'Homere ce Dieu fût déja pourvu de l'office de ψυχοπομπὸς; qu'il n'est appellé *Cyllenien* qu'en cet endroit; que les ames peuvent bien s'en aller seules comme dans l'Iliade; qu'elles descendent aux Enfers avant que leurs corps soient

enterrés, ce que leur Théologie ne souffroit point, & qu'il n'est pas vraisemblable que dans les Enfers il y ait une roche appellée *Leucade*, c'est-à-dire, *blanche*; car tout y est obscur & tenebreux. Il y en a encore d'autres que nous examinerons dans la suite. Didyme en les rapportant, y répond en peu de paroles. Si dès qu'une chose n'est qu'une fois dans Homere, ou que dans Homere seul, elle doit être retranchée, il y aura bien des choses qu'il faudra retrancher. Il suffit qu'Homere donne ici cette fonction à Mercure & qu'il l'appelle *Cyllenien*, pour croire que cela étoit déja reçû de son tems, quoiqu'il n'en fasse ailleurs aucune mention. Si les ames peuvent descendre seules aux Enfers, elles peuvent aussi y être conduites, & le Poëte n'est pas toujours obligé de dire qu'elles le sont. Quant à ce qu'elles descendent avant que leurs corps soient enterrés, c'est une grace que Mercure veut bien leur faire en faveur d'Ulysse, dont il est le bisaïeul, afin que ces ames tourmentées ne viennent pas l'inquieter. D'ailleurs comme il savoit bien que ces corps seroient enterrés le jour même, ce n'étoit pas la peine de faire quelque difficulté de mettre ces ames en repos sans attendre que cela fût fait. Je parlerai de la roche *Leucade* en son lieu. J'avoue que je n'aurois pas crû Aristarque capable de rejetter un aussi beau Livre que celui-ci par des raisons si foibles. Il y en avoit une plus spécieuse, qui étoit de dire que c'étoit un épisode qui ne fait rien au sujet principal, & qu'on peut retrancher

ſans retrancher aucune partie eſſentielle au Poëme, & cela eſt vrai. Mais on auroit répondu qu'il ne lui eſt pas abſolument étranger, qu'il y tient par un endroit, & qu'il eſt lié avec le ſujet, puiſque c'eſt une ſuite de la mort des Pourſuivans, & qu'Homere a profité de cette occaſion pour égayer & délaſſer agréablement ſon Lecteur, en lui apprenant des particularités de la guerre de Troye qu'il n'a pas ſçu d'ailleurs, & ſur-tout la mort d'Achille & les honneurs funébres qu'on lui fit. Je finirai cette Remarque par cette judicieuſe réflexion de Didyme : *Que ce Livre par la force de ſa verſification & par la beauté de ſa Poëſie, montre Homere par-tout*, τὸν Ὅμηρον ὁμολογεῖ.

Et ces ames le ſuivoient avec une eſpéce de frémiſſement] Les biſarreries de la Théologie Païenne ſont plaiſantes. Les ames, avant que d'être reçues dans le ſéjour des bienheureux, n'ont qu'un fremiſſement aigu, & dès qu'elles ſont dans ces lieux de repos, elles ont une parole articulée. Au reſte quelque biſarres que ſoient les ſentimens des Païens ſur tout ce qui arrive aux ames après qu'elles ſont ſéparées du corps, ils ne laiſſent pas de faire voir que cette opinion, qu'elles exiſtent après cette ſéparation, eſt fort ancienne. Nous en avons vû de grandes preuves dans Homere. D'où l'avoit-il tiré ? Il l'avoit tiré ſans doute de la Théologie des Hébreux, & de la Tradition qui s'en étoit répandue ; car je ne ſaurois comprendre l'aveuglement de ceux qui ne

veulent pas voir dans les Livres de l'ancien Teſtament, les preuves de cette ancienne opinion; elles y ſont en pluſieurs endroits & très-ſenſibles. Il eſt vrai que cette doctrine de l'immortalité de l'ame fut plus développée vers le tems d'Eſdras. Voilà pourquoi elle fut ſi bien expliquée par Socrate qui vivoit à peu près dans ce tems-là; mais elle étoit connue auparavant. Comment peut-on s'imaginer que Dieu ait laiſſé ſi long-tems les hommes dans une profonde & entiere ignorance d'un point ſi eſſentiel & qui fait le fondement de la Religion! Je ſuis perſuadée qu'on feroit un bel ouvrage & fort utile ſi l'on ramaſſoit & expliquoit tous les paſſages du vieux Teſtament qui établiſſent cette doctrine, ou formellement, ou par des conſéquences néceſſaires & inconteſtables.

Page 355. *Elles traverſerent les flots de l'Ocean*] Nous avons déja vû ailleurs qu'Homere place les Enfers au-de-là de l'Ocean, parce que c'eſt là que le ſoleil paroît ſe coucher & ſe plonger dans la nuit.

Elles paſſerent près de la célébre roche Leucade] Il faut répondre à la critique d'Ariſtarque qui trouve peu de vraiſemblance à mettre une roche appellée *Leucade*, *blanche*, dans le chemin des Enfers. Je pourrois dire comme Euſtathe, que cette roche eſt appellée *blanche* par antiphraſe, pour dire *noire*, ou pour faire entendre que cette roche eſt le dernier lieu que le ſoleil éclaire de ſes rayons en ſe couchant; mais il faut

approfondir la chose davantage. Au couchant d'Ithaque vis-à-vis de l'Acarnanie, il y a une isle appellée *Leucade*, ainsi nommée à cause d'une grande roche toute blanche qui est auprès. Cette roche étoit célébre, parce que les amans désespérés la choisissoient pour finir leurs jours, en se précipitant de-là dans la mer, c'est pourquoi elle fut appellée dans la suite le *saut des amans.* C'est par cette raison qu'Homere transporte cette roche blanche au-delà de l'Ocean à l'entrée des Enfers.

Entrerent par les portes du soleil] Il appelle les portes du soleil la partie occidentale où le soleil se couche; car il regarde le couchant comme les portes par où le soleil sort pour se précipiter dans l'onde.

Dans le pays des songes] C'est-à-dire, dans le séjour de la nuit; car c'est de la nuit que viennent les songes : *Per somnium in visione nocturna, quando irruit sopor super homines & dormiunt in lectulo.* Job. 33. 15. & Isaïe 29. 7. *Et erit sicut somnium visionis nocturnæ.* Toutes ces idées poëtiques devoient faire reconnoître Homere.

L'ame d'Agamemnon étoit venu les joindre fort triste] Il ne falloit pas traduire cet endroit comme si cette conversation d'Achille & d'Agamemnon se passoit le jour même que Mercure mena les ames des Poursuivans dans les Enfers; car il n'y auroit pas eu de vraisemblance qu'Achille & Agamemnon eus-

ſent été dix ans enſemble dans les Champs Elyſées ſans ſe rencontrer & ſans ſe conter leurs aventures. Homere rapporte ici la converſation qu'ils avoient eue il y avoit déja long-tems, & la premiere fois qu'ils s'étoient vûs. Mais, dira-t-on, d'où Homere l'a-t-il apriſe ? C'eſt la Muſe même qui l'en a inſtruit.

Page 356. *A donc tranché vos jours avant le tems*] C'eſt-à-dire, avant le tems que les deſtinées ont marqué pour la durée de la vie des hommes ; car Agamemnon étoit encore aſſez jeune quand il fut tué.

Vous auriez été plus heureux de périr devant les remparts de Troye au milieu de la gloire dont vous étiez environné] Par-tout dans Homere on voit regner ce ſentiment, qu'une mort prématurée, mais glorieuſe, vaut infiniment mieux qu'une plus longue vie qui finit ſans honneur.

Et vous auriez laiſſé une gloire immortelle à votre fils] J'aime bien ce ſentiment, la mort glorieuſe du pere rejaillit ſur les enfans, & honore ſa poſtérité.

Page 357. *Que vous êtes heureux d'avoir terminé vos jours ſur le rivage d'Ilion*] Une marque ſûre qu'Agamemnon eſt bien perſuadé de la maxime qu'Achille vient d'avancer, c'eſt qu'il le trouve heureux d'être mort devant Troye, & il étoit alors beaucoup plus jeune qu'Agamemnon. Le bonheur ou le malheur de la mort ne ſe meſurent donc pas par

le tems, mais par la maniere & par la gloire qui l'accompagne.

Les plus braves des Grecs & des Troyens furent tués autour de vous] Car les Troyens & les Grecs donnerent un grand & long combat autour de son corps.

Page 358. *Les Grecs les voyant sortir des ondes, furent saisis de frayeur, & auroient regagné leurs vaisseaux*] Aristarque, dit-on, tire de cet endroit une nouvelle raison de rejetter ce Livre, *Car est-il vraisemblable*, disoit-il, *que des troupes fuient pour voir sortir du sein de la mer Thetis & ses Nymphes?* C'est une critique très-fausse, & j'ai peine à croire qu'Aristarque en soit l'auteur. Ces troupes sont effrayées du mouvement violent que la sortie de Thetis & de ses Nymphes excite dans la mer, & ils croyent qu'elle va vomir des monstres qui viennent les devorer. Dans l'affliction où ils sont de la mort d'Achille, tout les effraye. Cet endroit est parfaitement beau.

Si Nestor, dont la sagesse étoit fortifiée par une longue expérience, qui étoit savant dans les histoires anciennes] Homere veut dire par-là que Nestor, qui savoit que les Dieux se manifestoient souvent aux hommes, & qui étoit instruit de toutes les apparitions surprenantes qui étoient arrivées dans les anciens tems & de son tems même, bien loin d'être effrayé, comme les autres, de ce mouvement de la mer, connut d'abord ce que c'étoit.

C'est la Déesse Thetis, c'est une mere affligée] Comme s'il leur disoit, ce n'est point ce que vous pensez, ce ne sont point des monstres qui sortent de la mer pour vous dévorer, c'est Thetis & ses Nymphes qui viennent pleurer Achille.

Page 359. *Et vous révêtirent d'habits immortels*] Il appelle habits les voiles, les étoffes dont on couvroit, dont on enveloppoit le mort, & ce soin regardoit les personnes de la famille; c'est pourquoi il le donne ici à Thetis & à ses Nymphes, & il appelle ces habits *immortels*, parce qu'ils seroient célébrés à jamais par sa Poësie, & Homere ne s'est pas trompé.

Les neuf Muses firent entendre tour à tour leurs gémissemens & leurs plaintes lugubres] Je ne puis me lasser d'admirer ici cette belle fiction d'Homere pour honorer Achille. Quel tableau ! Achille étendu sur son lit funebre, & d'un côté Thetis & ses Nymphes qui le revêtent d'habits magnifiques, & de l'autre les Muses qui le pleurent tour à tour, & qui mêlent à leurs gémissemens son éloge; il n'y a rien de plus grand. Aux funerailles des autres Princes & des plus grands héros ce sont des femmes, des pleureuses de profession qu'on paye; pour les funérailles d'Achille ce sont les Muses mêmes qui font la fonction de pleureuses. Je m'étonne que quelque grand Peintre n'ait choisi ce sujet pour tâcher d'égaler par son pinceau la beauté de cette Poësie. Je ne vois

rien de plus misérable que la critique qu'on prétend qu'Aristarque a faite sur ce nombre de neuf : *Cela n'est pas d'Homere*, dit-il, *de compter les Muses*. Du tems d'Homere ne savoit-on pas que les Muses étoient filles de Jupiter & de Mnemosyne ? Ne savoit-on pas leurs noms ? ne savoit-on pas leur nombre ? Encore une fois quelle noblesse, quelle grandeur dans cette fiction ! Pourquoi Homere n'auroit-il jamais pû dire qu'elles étoient neuf ?

Si touchans étoient les regrets de ces divines filles de Jupiter] Quand les Muses elles-mêmes font entendre leurs chants lugubres accompagnés de leurs larmes, où est le cœur qui pourroit s'empêcher de pleurer ?

Pendant dix-sept jours nous pleurâmes jour & nuit] Comment le corps se gardoit-il si long-tems ? C'est une nouvelle difficulté d'Aristarque ; & la réponse qu'on y doit faire se tire de ce que j'ai dit dans l'Iliade sur le corps de Patrocle conservé long-tems par les soins de Thetis, qui dit qu'elle le conservera si bien, qu'on pourroit le garder des années entieres, & que non-seulement il se conservera sans corruption, mais que ses chairs deviendront même plus belles. Tom. 4. pag. 87. & on peut voir la Remarque à la page 123.

On vous couvrit de graisse, on mit tout autour de vous des vaisseaux pleins d'huile & d'autres pleins de miel] Tout ce qu'on

fait ici pour les funerailles d'Achille, avoit été fait pour celles de Patrocle, comme nous le voyons dans le XXIII. Livre de l'Iliade; mais il y a cette différence que dans le XXIII. Liv. Homere employe la plus grande Poësie, & qu'ici Agamemnon conte la chose simplement. Ce ton sublime, qui convenoit au ton de l'Iliade, ne convenoit point au ton de l'Odyssée, & moins encore à un mort qui fait le récit, & à qui il ne convient point d'employer les fictions de la Poësie la plus relevée.

Page 360. *Elle dit que c'étoit un présent de Bacchus & un chef-d'œuvre de Vulcain*] C'étoit Vulcain qui l'avoit travaillée, c'est-à-dire, que c'étoit un chef-d'œuvre d'orfevrerie, & c'étoit un présent que Bacchus lui avoit fait le jour de ses nôces; car Bacchus pouvoit-il faire un présent plus digne de lui qu'une urne à mettre du vin?

Vos os sont dans cette urne mêlés avec ceux de Patrocle] Comme l'ame de Patrocle l'avoit demandé elle-même à Achille dans le XXIII. Liv. de l'Iliade: *Donne ordre qu'après ta mort mes os soient enfermés avec les tiens; nous n'avons jamais été séparés pendant notre vie, que nos os ne soient donc point séparés après notre mort.* En effet les os de Patrocle furent mis dans cette urne avec une double enveloppe de graisse, & l'urne fut déposée dans le pavillon d'Achille, couverte d'un voile précieux, en attendant la mort de ce héros.

Et dans la même urne on mit séparément ceux d'Antiloque] Voilà la seule différence qu'on mit entre les os de Patrocle & ceux d'Antiloque ; ceux de Patrocle furent mêlés avec ceux d'Achille, & ceux d'Antiloque furent mis séparément sans être mêlés.

Toute l'armée travailla ensuite à vous élever à tous trois un tombeau magnifique] C'est ce tombeau dont Achille lui-même avoit fait marquer l'enceinte, & jetter les fondemens, mais où l'on avoit seulement élevé un simple monceau de terre pour le tombeau de Patrocle ; car il avoit dit aux Grecs : *Je ne demande pas que vous éleviez présentement à Patrocle un tombeau superbe, un simple tombeau suffit ; après ma mort, vous qui me survivrez, vous aurez soin avant votre départ, d'en élever un plus grand & plus magnifique.*

Page 361. *La Déesse demanda aux Dieux la permission de faire exécuter des jeux & des combats*] On ne demandoit point cette permission pour les autres Princes, mais Thetis la demande pour son fils ; car il falloit que tous les Dieux s'intéressassent aux honneurs qu'on rendoit à ce Héros, & Thetis ne devoit rien faire sans la permission des autres Dieux. Il y a ici une grande distinction pour Achille. C'est ainsi qu'à la cour les Princesses ne font rien sans l'agrément du Roi, & c'est cet agrément qui honore.

Il étoit aisé de voir que vous étiez cher

aux Dieux] On ne pouvoit pas juger autrement à voir l'appareil de ces funerailles, de ces jeux magnifiques, où il paroiſſoit qu'on honoroit un homme que les Dieux eux-mêmes vouloient honorer.

Page 362. *Il paſſera d'âge en âge avec votre gloire juſqu'à la derniere poſtérité*] Car ce tombeau magnifique, que les Grecs lui ont élevé ſur les rives de l'Helleſpont, apprend à tous les hommes & à tous les âges le nom & la gloire de celui à qui on a élevé un monument ſi ſuperbe. Il ne faut pas entendre ceci de la Poëſie d'Homere, puiſque le nom & la gloire d'Agamemnon vivent dans ſes vers comme le nom & la gloire d'Achille.

Jupiter a ſouffert qu'à mon retour j'aye péri malheureuſement] Voilà la différence infinie qu'Agamemnon trouve entre le ſort d'Achille & le ſien. Achille a été tué ſous les remparts de Troye, une infinité de Grecs & de Troyens ont été tués autour de ſon corps, & on lui a fait des funerailles honorables, qui ont été accompagnées de jeux & de combats très-magnifiques, au-lieu qu'Agamemnon a été tué par ſa propre femme & par le traître Egiſthe, dans un lieu inconnu & obſcur, & qu'il a été enterré ſans aucuns honneurs comme un vil eſclave.

Ils s'entretenoient encore de même lorſque Mercure arriva] C'eſt ainſi qu'il faut expliquer ce vers, ὣς οἱ μὲν τοιαῦτα, &c. car Homere ne veut pas dire que la converſation,

qu'il vient de rapporter, fût dans ce moment, mais il dit que ces ames s'entretenoient encore de même de leurs anciennes aventures lorsque Mercure arriva.

Page 363. *Est-ce Neptune, qui vous ayant surpris sur la vaste mer, vous a fait périr*] C'est la même question qu'Ulysse fait à Agamemnon dans le XI. Liv. de l'Odyssée, vers 398.

Ou devant quelque ville que vous ayez attaquée pour la piller] J'ai oublié de marquer dans mes Remarques sur le XI. Liv. de l'Odyssée que ce vers peut avoir un autre sens, & qu'on pourroit le traduire : *Ou avez-vous été tué en défendant votre ville, & en combattant pour ses femmes & ses enfans ?* Mais le sens que j'ai suivi me paroît le plus naturel & le plus vrai. Car c'étoit alors la coûtume de courir les mers, & de faire des descentes dans les terres ennemies pour emmener des troupeaux, piller des villes & en enlever les femmes. C'est ainsi que dans le IX. Liv. Ulysse poussé par la tempête sur les côtes des Ciconiens fait une descente & ravage leur ville.

Page 364. *Que je fus reçu dans votre maison lorsque j'allai à Ithaque avec Menelas*] Pourquoi Agamemnon & Menelas logent-ils à Ithaque chez Amphimedon & non pas chez Ulysse ? C'est parce qu'Ulysse avoit déja refusé de se joindre à eux pour cette guerre, & qu'ils alloient à lui avec un esprit dé-

ja ulcéré de ce refus. C'eſt le ſentiment de Didyme.

Et ce ne fut pas ſans beaucoup de peine que nous perſuadâmes à Ulyſſe de nous accompagner] Ulyſſe reſiſtoit parce qu'il connoiſſoit les forces du Royaume de Priam, le nombre & la valeur de ſes troupes, & qu'il prévoyoit que cette guerre ſeroit fort difficile & fort longue, qu'elle épuiſeroit la Grece d'hommes, & que l'évenement en ſeroit fort douteux. D'ailleurs il y a bien de l'apparence que prudent comme il étoit, il croyoit qu'il n'étoit pas juſte de mettre l'Europe & l'Aſie en feu pour la querelle d'un ſeul Prince. Mais enfin il ſe laiſſa perſuader. Agamemnon pouvoit ajoûter ici la ruſe dont Ulyſſe ſe ſervit pour s'empêcher de les ſuivre ; qu'il fit ſemblant d'être fou, qu'il attela à une charrue deux animaux de différente eſpéce & ſe mit à labourer ; que Palaméde qui ſe douta de la feinte, prit Telemaque qui étoit au berceau & le mit devant ſa charrue ; qu'Ulyſſe la détourna pour ne pas paſſer ſur ſon fils ; que par-là il découvrit ſa ruſe, & qu'il fut forcé de marcher avec les Grecs. Homere n'a pas jugé cela digne d'Ulyſſe, peut-être même que cette fable n'a été inventée qu'après coup. Il paroît pourtant qu'Ariſtote a crû qu'elle étoit avant Homere.

Page 368. *Après quoi par une ruſe, dont il étoit ſeul capable, il obligea la Reine de nous propoſer l'exercice de tirer la bague*

avec l'arc] Il se trompe, ce ne fut point Ulysse qui conseilla cela à la Reine, ce fut la Reine elle-même qui s'en avisa, afin que si elle étoit forcée d'épouser quelqu'un de ces Princes, elle eût au moins la consolation d'être à celui qui ressembleroit le plus à Ulysse. Mais c'est une particularité qu'Amphimedon ne pouvoit pas savoir, & cela paroissoit bien plus venir d'un homme que d'une femme.

Page 369. *Et il étoit aisé de voir que deux hommes seuls ne faisoient pas de si grands exploits sans le secours de quelque Dieu*] Amphimedon ne met qu'Ulysse & Telemaque, & ne compte pas les deux pasteurs, parce qu'ils n'eurent que très-peu de part à ce carnage, & qu'Ulysse & Telemaque le firent seuls. Homere insiste toujours à faire souvenir son Lecteur du secours que Minerve donne à Ulysse, afin de fonder la vraisemblance d'un exploit si inouï.

Page 370. *Fils de Laerte, prudent Ulysse, que vous êtes heureux d'avoir trouvé une femme si sage & si vertueuse!*] Cette exclamation est fort à propos. La comparaison de Penelope avec Clytemnestre, la dictoit très-naturellement. Jamais Homere ne manque de tirer des sujets qu'il traite, toutes les réflexions qu'ils peuvent fournir.

Les Dieux feront des chants gracieux à l'honneur de la sage Penelope pour l'instruction des mortels] Quel honneur Homere fait

à son Poëme de l'Odyssée, en faisant prophétiser par Agamemnon dans les Enfers, que les Dieux, c'est-à-dire, Apollon & les Muses, feront des chants gracieux à l'honneur de Penelope, & qu'ils les feront pour l'instruction des hommes, ἐπιχθονίοισιν! Cela me paroît admirable, & voilà la Poësie bien caractérisée; c'est l'ouvrage des Dieux, & elle est faite pour instruire les hommes, en peignant à leurs yeux la beauté de la vertu & la laideur du vice. Il faut avouer que si Homere est le Poëte qui a sû le mieux louer les héros, il est aussi celui qui a sû le mieux louer la Poësie qui les fait vivre.

Page 371. *Et la honte dont son nom sera à jamais couvert, rejaillira sur toutes les femmes, même sur les plus vertueuses*] C'est ce qu'Agamemnon a déja dit à Ulysse dans le XI. Liv. & c'est ce qui ne sauroit être trop répété. Car c'est une vérité constante, l'infamie d'une mauvaise action dure toujours, & est un reproche éternel pour tous les hommes.

Elle consistoit en quelques piéces de terre qu'il avoit augmentées par ses soins & par son travail] Il n'avoit pas augmenté son bien & acquis des terres voisines par argent; mais il avoit amelioré celles qu'il avoit, soit en défrichant, soit en cultivant, &c. mais peut-être que ce passage doit être traduit autrement: *Ils arrivent à la maison de campagne de Laerte, qu'il avoit acquise par ses travaux*; & qu'Homere a voulu faire enten-

dre que ces terres avoient été données à Laerte pour récompenser ses travaux & pour honorer sa valeur & sa sagesse, comme c'étoit la coûtume de ces tems-là.

Et tout auprès il y avoit une espéce de ferme ; c'étoit un bâtiment rond où logeoient le peu qu'il avoit de domestiques] C'est ainsi que j'ai expliqué le mot κλίσιον dont Homere ne se sert qu'en cet endroit. Eustathe dit que c'étoit une petite maison comme une espéce de cabane, où logeoient tous les valets de campagne, & que dans l'Attique on appelloit ainsi le lieu où l'on tenoit les charrues & les bœufs, & que les Romains appelloient *étables*. C'est pourquoi j'ai mis *une espéce de ferme*, & j'ai ajoûté, *c'étoit un bâtiment rond*, pour expliquer ce qu'il a voulu dire par ces mots, περὶ δὲ θέε πάντη ; car ce n'est pas pour faire entendre que ce bâtiment regnoit tout-autour de la maison de Laerte ; mais il a voulu marquer la figure de ce bâtiment, qui étoit ronde, & c'étoit là la basse-cour de cette maison.

Page 372. *Car il n'avoit gardé que ceux qui lui étoient nécessaires pour cultiver ses terres & son jardin*] Comme le bon Menedeme dans l'Heautontimorumenos de Terence, qui s'étoit défait de tous ses valets, excepté de ceux qui en travaillant à sa terre pouvoient gagner leur vie. J'ai déja dit ailleurs que c'étoit d'après Laerte qu'a été peint le caractere de ce pere affligé.

Page 373. *Où il s'occupoit à arracher les mauvaises herbes d'autour d'une jeune plante*] Je ne lis jamais cet endroit qu'il ne me fasse ressouvenir de la fortune du vieillard Abdolonyme, qui, quoique descendu des Rois de Sidon, étoit tombé dans une si grande pauvreté, qu'il étoit contraint pour vivre, de travailler à la journée dans un jardin des fauxbourgs de Sidon. Quand on alla lui porter les ornemens Royaux, on le trouva dans son jardin occupé comme Laerte à arracher les méchantes herbes, & vêtu de vieux haillons, & le visage couvert de crasse & de poussiere.

Il étoit vêtu d'une tunique fort sale & fort usée] Voici une description fort pittoresque & qui fait grand plaisir.

Il avoit aussi des gans fort épais pour garentir ses mains.] Ce passage est remarquable; car il prouve que les Anciens ont connu l'usage des gans, contre ce que Casaubon a écrit dans ses Remarques sur Athenée, liv. 12. chap. 11. que ni les Grecs ni les Romains ne les ont point connus : *Neque Græci neque Romani*, dit-il, *habuêre in usu manuum tegumenta, quibus etiam rustici hodie utuntur.* Il est vrai que Xenophon entr'autres marques du luxe & de la molesse des Perses, met celle-ci : *Que non contens d'avoir les pieds & la tête couverts, ils portoient encore aux mains* χειρῖδας δασείας, καὶ δακτυλήθρας, *des gans avec tout leur poil, sans doigts & avec des doigts.* Mais cela n'em-

pêche pas que les Grecs n'en connussent l'usage. Il y avoit seulement cette différence que les Perses s'en servoient à la ville & partout par délicatesse & par mollesse, comme nous faisons aujourd'hui, & qu'en Gréce il n'y avoit que ceux qui travailloient aux champs qui s'en servoient par nécessité, comme nous le voyons dans ce passage d'Homere, qui ne parle de gans qu'en cette occasion.

Il s'appuya contre un grand arbre & fondit en pleurs] C'est le premier effet que produit naturellement une vue si touchante, elle ôte la force & fait couler les pleurs.

Page 374. *Ce dernier parti lui parut le meilleur*] Il lui parut le meilleur, parce qu'il convenoit le plus à son caractere, qui est la dissimulation, elle l'accompagne partout; nous avons vû qu'il n'a rien fait sans déguisement; chez les Phéaciens, comme l'a fort bien remarqué l'Auteur du Traité du Poëme Epique, il ne s'est fait connoître que la veille de son départ; il n'est pas plutôt arrivé à Ithaque, qu'il se déguise à Minerve; ensuite sous la forme d'un mendiant, il trompe premierement Eumée, puis son fils, enfin sa femme & tous les autres, amis & ennemis, & après avoir tué les Poursuivans, il ne renonce pas encore à ce caractere, il vient dès le lendemain tromper son pere, paroissant d'abord sous un nom emprunté avant que de lui donner la joie de son retour. C'est ainsi qu'il conserve jusqu'au bout son carac-

tere, car il dissimule jusqu'au dernier jour; & voilà la conduite qu'il faut tenir dans les caracteres qu'on forme, & c'est sur cette conduite qu'Aristote a fondé son précepte de l'égalité des mœurs, & qu'Horace a dit après lui :

. . . . *Servetur ad imum*
Qualis ab incœpto processerit, & sibi constet.

Page 375. *Oui, vous ressemblez à un Roi, & un Roi doit goûter les douceurs d'une vie plus convenable à sa naissance*] Ce passage est très-difficile dans le texte, j'en ai tiré le sens qui m'a paru le plus naturel; Ulysse ne doit pas dire à Laerte, qu'il ressemble à un Roi après qu'il s'est baigné, car il vient de lui dire qu'il est couvert de crasse & de poussiere. Il veut donc lui faire entendre qu'il ressemble à un Roi, & que par cette raison il devroit avoir plus de soin de lui, se baigner, se bien nourrir, être bien couché; car voilà la vie que menent les Rois.

Page 377. *Le peuple qui l'habite est grossier & insolent*] Laerte dit cela pour répondre à ce qu'Ulysse vient de lui dire, qu'il a rencontré un homme qui n'a pas eu l'honnêteté de s'arrêter un moment avec lui pour l'éclaircir sur ce qu'il lui demandoit.

Car c'est le devoir des honnêtes gens qui ont reçu des bienfaits] C'est ce que signifie à la lettre ce vers,

. . . . Ἡ γὰρ θέμις, ὅς τις ὑπάρξῃ.

C'est ce que demande la justice de ceux qui ont été obligés les premiers : ὑπάρξῃ pour προκατάρξηται. Et c'est un précepte que les hommes naturellement généreux n'oublient jamais, & que les autres ne peuvent apprendre.

Page 379. *Je suis de la ville d'Alybas*] Ulysse est inépuisable en fictions. En voici encore une qui est accommodée à son état & à sa fortune ; car tous les noms qu'il a inventés sont tirés de ses aventures. On prétend que la ville qu'il appelle *Alybas* est la ville de Metapont en Italie dans la grande Grece, & qu'il l'a choisie parce que ce mot fait allusion à ses voyages, οἷα παρωνομουμένην τῇ ἄλῃ τουτέστι τῇ πλάνῃ τοῦ Ὀδυσσέως, dit Eustathe. Il est fils du Roi Aphidas, c'est-à-dire d'un Roi généreux qui n'épargne rien ; par-là il veut recommander sa générosité & sa libéralité : il est petit-fils de Polypemon, pour dire qu'il a beaucoup souffert, ou plûtôt qu'il a fait beaucoup de dommages à ses ennemis, car il vient de tuer les Poursuivans ; & enfin il s'appelle *Eperitus*, c'est-à-dire, περιμάχητος, pour qui tout le monde combat, ce qui convient fort à Ulysse, que des Déesses mêmes avoient voulu retenir.

Quand il voulut partir, il vit à sa droite des oiseaux favorables] C'est pour donner au bon Laerte quelque rayon d'espérance.

Page 380. *Il se sent attendri*] Il y a dans

le Grec : *Une douleur amere lui monte aux narines*. Didyme & Eustathe veulent que ce soit pour dire qu'il se sentit prêt à pleurer, parce qu'une petite amertume piquante, qui monte au nez, est l'avant-coureur des larmes. Mais Casaubon a mieux expliqué ce passage que tous les Grammairiens Grecs. Il dit que toutes les passions violentes commencent à se faire sentir au nez, parce que les esprits venant à bouillonner, montent au cerveau, & en faisant effort pour s'échapper & trouvant une issue par les narines, ils s'y portent & les dilatent. C'est ce qu'on voit clairement par les plus généreux des animaux, le cheval, le taureau, le lion, & cela paroît sur-tout dans la colere, c'est pourquoi Theocrite a dit dans son 1. Idylle.

Καί οἱ ἀεὶ δριμεῖα χολὰ ποτὶ ῥινὶ κάθηται.

Toujours une piquante bile lui monte au nez. Ce n'est pas la colere seule qui produit cet effet, mais toutes les passions violentes. Car dans ce passage d'Homere, δριμὺ μένος marque ce mouvement violent que Joseph sentit quand il ne put plus s'empêcher de se faire connoître à ses freres, *Non se poterat ultrà cohibere Joseph.* Genes. 45. 1. Joseph & Ulysse sont ici dans la même situation ; le premier veut se cacher à ses freres, & l'autre veut se cacher à son pere. Enfin la violence de l'amour naturel, comme une force majeure, les force tous deux à se découvrir, & c'est cette violence, qui se fait sentir d'abord au nez, qu'Homere appelle δριμὺ

μένος. Ariſtote qui l'a expliqué de la colere dans le 8. chap. de ſon liv. des Morales à Nicomaque, s'eſt manifeſtement trompé ; car il n'eſt nullement queſtion ici de colere, & ſon erreur eſt venue de ce qu'il citoit ce paſſage de mémoire ſans ſe ſouvenir du ſujet auquel Homere l'avoit appliqué.

Page 381. *Je vous dirai tout en peu de mots ; car le tems preſſe*] Homere enſeigne toujours à proportionner ſes diſcours au tems & aux conjonctures. Dans une occaſion auſſi vive que celle-ci, une longue narration ſeroit ridicule ; on attend les ennemis qui vont venir d'Ithaque, il n'eſt donc pas tems d'entamer un long récit, il faut ſe précautionner & ſe mettre en état de ſe défendre.

Page 382. *Je vais vous montrer dans ce jardin les arbres que vous me donnâtes autrefois en mon particulier*] Cela eſt fort naturel, & ce qu'Ulyſſe dit ici ſe pratique encore comme il a été toujours pratiqué. Les enfans à la campagne aiment à avoir des arbres, des moutons, des chevreaux qui ſoient à eux en particulier & auxquels ils s'affectionnent.

Page 383. *Préſentement je crains que les habitans d'Ithaque ne viennent nous aſſieger*] Après les premiers momens de joie la prudence du vieillard ſe montre, il prévoit ce qui va arriver, & il veut qu'on ſe précautionne.

Et qu'ils ne dépêchent des courriers dans toutes les villes de Cephalenie] Il ne parle que des villes de cette isle, parce que sous le nom de Cephalenie on comprenoit tous les Etats d'Ulysse, & que tous ses sujets étoient appellés *Cephaleniens*, autrement il étoit plus à craindre qu'on n'envoyât des courriers à Dulichium ; car il y avoit cinquante-deux Princes qui en étoient & qui avoient tous été tués, & il n'y en avoit que vingt-quatre de Cephalenie, comme nous l'avons vû dans le XVI. Livre.

Page 384. *Son fils fut étonné de le voir si différent de ce qu'il étoit auparavant*] Voilà ce que font la joie, la propreté & la magnificence, elles font paroître un homme tout autre qu'il n'étoit ; & ces effets très-naturels, Homere les attribue poëtiquement à Minerve ; car dans le Poëme Epique il faut que tout tienne du merveilleux.

Page 385. *J'ai pris la belle ville de Nerice sur les côtes du continent de l'Acarnanie*] Aujourd'hui ce passage ne seroit pas intelligible selon nos Cartes ; mais Strabon en a ôté toute la difficulté, en nous apprenant que l'isle appellée *Leucas*, dont Nerice est la ville capitale, étoit du tems d'Ulysse une presqu'isle, & qu'elle étoit attachée au continent de l'Acarnanie ; c'est pourquoi Homere l'appelle ici ἀκτὴν ἠπείροιο, *la côte du continent de l'Acarnanie* : ὅπου φῇ ἀκτὴν ἠπείροιο, τῆς Ἀκαρνανίας ἀκτὴν δέχεσθαι δεῖ. Liv. 10. Dans la suite des tems les Corinthiens envoyés par

Cypselus & Gergasus s'étant emparés de tout ce pays-là jusqu'au golphe d'Ambracie détacherent cette presqu'isle, & en firent une isle qui n'est séparée de l'Acarnanie que par un bras de mer fort étroit.

L'esclave Sicilienne leur mere qui les avoit nourris] Pour rendre raison de ce qu'il appelle cette esclave la mere des enfans de Dolius, il ajoûte, *qui les avoit nourris*, pour faire entendre qu'il ne lui donne le nom de mere que parce qu'elle les avoit élevés.

Page 386. *Et lui prenant la main il la baise*] On s'est fort trompé à ce passage. Ce n'est pas Ulysse qui baise la main de Dolius, c'est Dolius qui baise la main d'Ulysse, comme Eustathe l'a fort bien remarqué, en nous avertissant qu'il y a dans le texte, non Ὀδυσσεὺς avec un accent grave pour marquer le nominatif, mais Ὀδυσσεῦς avec un circonflexe sur la derniere, qui est le genitif Dorique ou Eolique pour l'Ionique Ὀδυσσέος, c'est ainsi que trois vers auparavant il a mis θάμβευς pour θάμβεος.

Page 388. *On les donne à des mariniers pour les transporter sur leurs barques chacun dans leur pays*] C'étoit un respect qu'on rendoit à ces Princes de les envoyer enterrer en leur pays. Nous avons vû des marques de cet usage dans l'Iliade. Peut-être aussi que les habitans d'Ithaque envoyoient ces corps chacun en leur pays, pour exciter par là les peuples & les faire venir contre Ulysse, comme Laerte l'a prévu.

Page 389. *Il a tué tous les plus braves des Cephaleniens*] C'est-à-dire, de tous les sujets d'Ulysse, qui, comme je l'ai déja dit, étoient compris sous ce nom général de *Cephaleniens*. Ce discours d'Eupeïthes est très-fort & très-propre à exciter le peuple.

Page 390. *Tout le peuple saisi d'étonnement & de respect*] Car c'étoient des personnages considérables. La qualité de héraut rendoit un homme sacré. Et l'autre par sa qualité de chantre étois regardé comme un homme religieux & comme un Prophéte.

Sachez qu'Ulysse n'a pas exécuté ces grandes choses sans la volonté des Dieux] Si la harangue d'Eupeïthes a été forte & capable d'animer & d'exciter le peuple, celle de Medon est encore plus forte & plus capable de l'appaiser. Eupeïthes a dit, *Mes amis, quel horrible carnage Ulysse vient-il de faire des Grecs!* Medon ne nie pas que ce carnage n'ait été fait, mais il assûre qu'il a été fait par la volonté des Dieux. En effet, jamais Ulysse n'auroit pû exécuter de si grandes choses, si un Dieu ne l'avoit assisté, & il a vû lui-même ce Dieu sous la forme de Mentor fortifier, encourager Ulysse & intimider ses ennemis. Veut-on résister aux Dieux & leur déclarer la guerre?

Et une pâle frayeur s'empara de tous les cœurs] Car c'est là l'effet que produit dans les cœurs la Religion, quand on craint de l'avoir violée, ou d'être en état de la violer.

Page 391. *Le héros Halitherse, &c. parla après Medon*] Phemius ne parle point, parce qu'il n'a d'autre chose à dire que ce que vient de dire Medon. Il a été témoin de l'assistance qu'un Dieu a donnée Ulysse, ainsi par son silence il approuve & confirme ce que vient de dire Medon ; mais au lieu de Phemius Homere fait parler un devin, dont l'autorité est encore plus grande sur l'esprit du peuple. Tout cela est conduit avec beaucoup d'art, & Homere y est bien reconnoissable.

Qui avoit seul la connoissance du passé, du présent & de l'avenir] C'est comme il a dit de Calchas dans le premier Liv. de l'Iliade, *Qu'il savoit le présent, le passé & l'avenir.* J'ai vû des gens qui se mocquoient de cet éloge donné à un devin, de savoir le passé & le présent, comme si le présent & le passé ne pouvoient être l'objet de la divination & de la prophétie. C'est une erreur très-grossiere. Il y a des choses passées & des choses présentes qui ne sont pas moins difficiles à découvrir que les futures, & pour la découverte desquelles il ne faut pas moins avoir l'esprit de divination. Il n'y a personne qui ne puisse s'en former les espéces. On voit même souvent dans l'Ecriture les véritables Prophétes annoncer ce qui est passé ou présent. C'est donc un grand éloge & un éloge fondé, que de dire d'un devin qu'il sait le passé, le présent & l'avenir. C'est l'égaler en quelque sorte à Dieu-même dont l'Auteur de l'Ecclésiastique a dit, *Annuntians*

Page 398. *Et n'attirez pas sur vous le courroux du fils de Saturne*] Car Jupiter ne manque jamais de se déclarer contre ceux qui, après qu'ils sont satisfaits & que les coupables ont été punis, veulent pousser plus loin leur vengeance.

Bien-tôt après, cette Déesse continuant d'emprunter la figure & la voix du sage Mentor, cimenta la paix entre le Roi & ses peuples] C'est-à-dire, que le sage Mentor se portant pour médiateur entre le Prince & ses sujets, régla toutes les conditions de la paix & la fit jurer au milieu des sacrifices; car Homere attribue à Minerve tout ce que la sagesse fait. C'est cette paix heureusement rétablie qui est la fin nécessaire de ce Poëme; sans elle, il aûroit été imparfait; il falloit que le Lecteur fût informé, non-seulement qu'Ulysse étoit de retour, & que les Poursuivans étoient punis, mais encore qu'Ulysse étoit rétabli dans la paisible possession de ses Etats; car le sujet de l'Odyssée n'est pas l'absence & le retour d'Ulysse & la punition des Poursuivans, mais l'absence & le retour d'Ulysse, qui, après avoir puni les Poursuivans de tous les désordres qu'ils avoient commis dans sa maison, rétablit le calme & la tranquillité dans son Royaume.

Fin du quatriéme & dernier Tome.

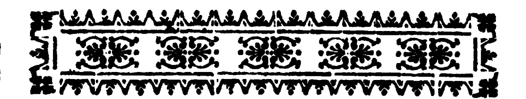


TABLE DES MATIERES

Contenues dans le texte de l'Odyssée & dans les Remarques.

Les lettres *a. b. c. d.* designent les tomes I. II. III. IV. Les chiffres Romains sont ceux de la Préface.

A

D.

E.

F.

G.

H.

I.

L.

N.

R.

S.

T.

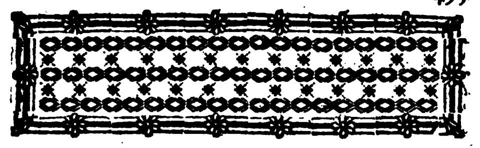
V.

Y.

Z.

Fin de la Table des Matieres.





TABLE

DES

DICTIONS GRECQUES

Dont il est parlé dans les Remarques sur l'Odyssée.

Les marques de cette Table sont les mêmes que celles de la Table précédente.

A.

B.

Γ.

Δ.

Z.

H.

Θ.

I.

K.

Λ.

M.

N.

Ξ.

O.

Π.

Σύσ.

T.

Υ.

FIN.

ERRATA.

Pag. 90, *l.* 28, λιποτρὶς, *lisez*, λιπότριχ.
Pag. 97, *l.* 3, αἰγὸς. *Il semble qu'il faut lire*, αἰγείρος.
Pag. 245, *l.* 8, Amphinome, *lis.* Amphimedon.




1927
DUE MAR 18 '47

